THE UNIVERSITY OF ALBERTA

LE VICOMTE DE VALMONT
ET LE LIBERTINAGE MONDAIN

by

© Philippe F. Laroch

A THESIS

SUBMITTED TO THE FACULTY OF GRADUATE STUDIES

IN PARTIAL FULFILMENT OF THE REQUIREMENTS FOR THE DEGREE

OF DOCTOR OF PHILOSOPHY

DEPARTMENT OF ROMANCE LANGUAGES

EDMONTON, ALBERTA

SPRING, 1971.

UNIVERSITY OF ALBERTA

FACULTY OF GRADUATE STUDIES

The undersigned certify that they have read, and recommend to the Faculty of Graduate Studies for acceptance, a thesis entitled LE VICOMTE DE VALMONT ET LE LIBERTINAGE MONDAIN submitted by Philippe F. Laroch in partial fulfilment of the requirements for the degree of Doctor of Philosophy.

A B S T R A C T

Between 1732 and 1791 French novels portray two types of libertine: novices and roués. Around 1785, the rather harmless and worldly debauchery of the 1740's yields to a destructive fury which rapidly obliterates the earlier concept of libertinism as pastime or amusement. Choderlos de Laclos' hero, Valmont, must be situated on the borderline of these two schools.

Madame de Tourvel's simplicity of soul awakens feelings in Valmont which prove that the gratuitous and worldly aspects of his conduct, as well as the " pureté de méthode " of which he is so proud, will no longer enable him to dominate a society where sensibility is being rediscovered. Furthermore, by wishing to retain those refined concepts of libertine conduct which were already some fifty years out of date, Valmont will err and will be vanquished by the very woman who has challenged him on his chosen battlefield, the superiority of the male sex.

From the time of the publication of the Liaisons Dangereuses (1782), Laclos' hero differed from the large mass of traditional petits-maîtres through his double strife against his former mistress, Madame de Merteuil, and against himself.

The Liaisons Dangereuses present neither a Valmont who is playing a comedy of love and passion with Madame de Tourvel in order to make the Marquise jealous and thereby to regain her favours, nor a Madame de Merteuil in love with Valmont and who

is trying to reconquer him by promoting his seduction of the Présidente with the idea that this difficult feat would flatter the libertine and cause him, for reasons of gratitude, to draw closer to his " fée bienfaisante ". The book, on the contrary, relates the last episode of this hand to hand combat, in which, for her glory the Marquise "brûlait" to engage the Vicomte.

In the course of this "battle of the sexes", and under the influence of the Marquise who conceals her true intentions throughout, the earlier Valmont who was at least a gallant seducer is gradually transformed into the "instituteur immoral" of Cécile de Volanges, and later into the tormentor of Madame de Tourvel. Furthermore, the devout Madame de Tourvel obliges him also to become the declared rival of God, for he must convince her that he is as capable as the Divinity of providing her with true happiness.

From that moment on, Valmont's worldly libertinism rapidly becomes an essentially virile and sensual doctrine of humanism and domination. It forecasts that of a man who will link the ideas of libertinism and pleasure to the notion of crime, symbol of freedom and power: the Marquis de Sade.

RESUME

De 1732 à 1791 les romanciers distinguent deux catégories de libertins: les novices et les roués. Au jeu peu dangereux du libertinage mondain des années 1740 se substitue, vers 1785, une fureur destructive qui fait rapidement disparaître toute idée d'agrément et de passe-temps. Le Vicomte de Valmont se situe à la limite de ces deux écoles.

Les sentiments qu'éveille en lui la simplicité d'âme de Mme de Tourvel prouvent que l'aspect gratuit et mondain de la conduite qu'il prétendait suivre, ainsi que " la pureté de Méthode " dont il se prévalait tant, n'offraient plus au libertin les moyens de dominer une société qui redécouvrait la sensibilité. De plus, à vouloir maintenir les conceptions raffinées de la séduction, de la jouissance et de la rupture en usage depuis un demi-siècle, il s'égare et sera vaincu par celle-là même qui l'a défié sur son terrain de prédilection: la suprématie de son sexe.

Cependant, dès la publication des Liaisons dangereuses, le héros de Choderlos de Laclos se détache de la galerie encombrée des petits-maîtres traditionnels, grâce au double combat qu'il doit mener à la fois contre lui-même et contre son ancienne maîtresse, la Marquise de Merteuil.

Les Liaisons dangereuses ne présentent ni un Valmont qui

joue avec Mme de Tourvel la comédie de l'amour-passion, pour exciter la jalousie de la Marquise et, par là, regagner ses grâces , ni une Merteuil amoureuse du Vicomte, qui tente de le reconquérir en l'encourageant même à séduire la Présidente, action difficile qui flatterait le libertin et le rapprocherait, par reconnaissance, de sa " fée bienfaisante ". Le livre relate,au contraire, le dernier épisode de ce combat " corps à corps ", que, pour sa gloire, la Marquise " brûlait " d'engager avec le Vicomte.

Au cours de cette " guerre des sexes ", sous l'influence de la Marquise, qui durant toute l'intrigue cachera son véritable projet,au "Valmont d'autrefois ", séducteur mais galant homme, fait place progressivement " l'instituteur immoral " de Cécile de Volanges, puis le bourreau de Mme de Tourvel. De plus, la dévotion de cette dernière oblige en même temps le Vicomte à s'affirmer comme le rival de Dieu, en la convaincant qu'il est aussi capable que Lui d'offrir le vrai bonheur.

Dès lors, le libertinage mondain de Valmont se transforme rapidement en un humanisme de domination, essentiellement viril et sensuel. Il annonce la pensée de celui qui liera les notions de libertinage et de jouissance à celle du crime, symbole de liberté et de puissance: le Marquis de Sade.

Mes remerciements vont au Dr. E.J.H. Greene et à Mademoiselle C. Colter pour leur aide et leurs conseils bienveillants dans l'orientation de mes lectures et dans l'organisation de mon travail.

Je remercie aussi Mademoiselle Léa Callebaut qui accepta de dactylographier les épreuves.

TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION

Une double insatisfaction est à l'origine de cette étude: insatisfaction à la suite d'un travail antérieur[1], et insatisfaction devant les conclusions généralement proposées sur la nature des relations Valmont-Merteuil.

Au cours d'une première recherche, il y a deux ans, sur les divers facteurs de similitude qui existent entre *les Liaisons dangereuses* d'une part, les *Lettres de la Marquise de M*** et du Comte de R**** et *les Egarements du Coeur et de l'Esprit* d'autre part, nous avions tenté une explication dialectique de la détérioration des rapports entre la Marquise et le Vicomte: la Marquise de Merteuil croit posséder en Valmont un cavalier servant parfaitement soumis. Stimulée par la liberté que lui offre son veuvage, la Marquise mène une vie d'intrigues dont l'affaire Gercourt est la dernière en date. Toutefois bien qu'elle reste toujours la seule maîtresse de ses décisions, la nature même de son dernier projet, la débauche de Cécile, va la forcer à recourir constamment aux services du Vicomte.

Celui-ci, d'abord docile en dépit du rôle d'homme de main qu'on lui impose, s'aperçoit peu à peu qu'il est devenu en fait le véritable artisan de l'intrigue dont se vante tant la Marquise. Son amour-propre se pique à cette constatation. Il affiche une attitude plus désinvolte à l'égard de Mme de Merteuil et, pour lui prouver son indépendance et son autorité, il se lance, soi-disant par fantaisie, dans une aventure délicate que la Marquise désapprouve dès le début.

Mais le Vicomte se laisse entraîner par son projet; ce qui n'était qu'un passe-temps devient une " affaire " beaucoup plus sérieuse. La Marquise, qui très vite sent le danger, en prend ombrage jusqu'à laisser percer sa jalousie. Dès que Mme de Merteuil s'aperçoit des inconvénients auxquels elle s'expose à trop dépendre d'un complice dont elle refuse d'autre part d'agréer les propositions galantes, elle s'efforce d'achever par elle-même les démarches entreprises par Valmont auprès de leur pupille commune. A son tour elle catéchise la jeune fille et, pour qu'il succède au Vicomte dans le lit de Cécile, elle encourage Danceny à plus de hardiesse.

Valmont et Merteuil se rendent compte alors que la confiance qu'ils s'étaient jurée sur l'ottomane n'existe plus. Se connaissant bien l'un et l'autre, ils en viennent à se craindre et à se préparer à d'éventuelles représailles. Tous deux commettent des actes irréparables: Valmont, en éloignant pour une nuit Danceny de la Marquise et en s'en vantant; Mme de Merteuil, en dévoilant au Chevalier la conduite du Vicomte avec Cécile.

Cette interprétation ne peut offrir qu'une explication partielle de la conduite de la Marquise. Elle ne répond qu'imparfaitement aux questions que soulève l'attitude souvent ambiguë de Valmont.

Le Vicomte, apparemment grand maître en libertinage, se présente aussi comme le grand perdant du roman. Incapable à la fois de maîtriser ses sentiments pour Mme de Tourvel et de régenter la conduite de Mme de Merteuil, il perd toute la gloire

d'une brillante rupture avec la Présidente et se voit frustré des faveurs de la Marquise, enjeu de son succès. Tandis qu'à observer " la lente agonie " de ses victimes il connaît d'habitude un plaisir supérieur à celui que lui procure leur possession, les réticences de la Présidente dont il est amoureux, les railleries et les menaces de la Marquise transforment la partie de plaisir en une longue guerre des nerfs.

Une fatalité inexorable et irréversible semble poursuivre Valmont tout au long des Liaisons dangereuses; mais, refusant d'accepter une explication " mythique " dans une oeuvre essentiellement humaine, nous nous sommes appliqués à rechercher la véritable nature de cette fatalité.

Au cours de son étude sur les Liaisons dangereuses, Philip Thody[2] propose de considérer le roman comme la tentative désespérée de Mme de Merteuil pour ramener à elle un Vicomte qu'elle n'a jamais cessé d'aimer. Le critique reste cependant prudent dans cette affirmation. Selon lui, Laclos s'est refusé à imposer des réponses précises. Il reprend une habileté d'auteur déjà exploitée par La Bruyère en faisant du lecteur le complice de ses sous-entendus et en lui donnant l'illusion d'avoir su reconstituer tous les maillons d'une intrigue assez complexe. Les deux lettres qu'envoie à Mme de Tourvel une Mme de Volanges déjà remarquablement bien renseignée sur Valmont (L.IX et L.XXII) et les deux " épîtres " que la Marquise adresse à son " amie " (L.LXXXII et L.CIV) seraient la conséquence directe des sentiments de Mme de Merteuil pour Valmont et de ses efforts tentés pour

l'éloigner de la Présidente, avant de l'encourager par la suite à séduire sa victime afin de liquider cette "affaire" au plus vite.

C'est par contre une Merteuil beaucoup plus sûre d'elle et beaucoup plus attachante aussi que John Pappas définit dans son article sur Le Moralisme des " Liaisons dangereuses " [3]. La Marquise éloigne le Vicomte afin de mieux l'observer et de " mettre à l'épreuve ses protestations de fidélité ". Devenue pour Valmont le " fruit défendu ", elle en acquerra un prestige nouveau qui lui permettra de restaurer leur ancienne liaison sur une base nouvelle d'égalité et de sincérité mutuelle. L'inconscience avec laquelle Valmont la renseigne sur ses sentiments pour la Présidente, puis l'impudence avec laquelle il lui annonce sa victoire anéantissent tout espoir de réconciliation. Par dépit, Mme de Merteuil se donne à Danceny.

La lecture suivie des lettres de la Marquise de Merteuil au Vicomte de Valmont montre que le rôle de la Marquise dépasse de beaucoup celui d'instigatrice du " projet Gercourt ". A de rares exceptions près (principalement dans la quatrième partie du livre), le style de ses lettres n'est nullement celui d'une femme qui cherche à regagner l'attention exclusive de son ancien amant; c'est le ton d'une personne occupée uniquement à harasser son adversaire et qui attend l'instant opportun de l'anéantir.

Loin d'être le signal d'un répit utile dans le cours de leur liaison comme le prétend J. Pappas, le pacte sur l'ottomane

représente pour la Marquise la seule possibilité d'éloigner Valmont, en lui persuadant qu'il ne s'agit là que d'un caprice de libertine exigeante, propre à accroître encore l'ardeur de leur inclination réciproque. Et, contrairement à l'explication proposée par P. Thody, elle repousse, en femme de tête qu'elle est, les sentiments qu'elle a éprouvés et qu'elle éprouve encore pour le Vicomte. Valmont personnifie à ses yeux le dernier obstacle à vaincre pour maîtriser le sexe dominateur qu'il incarne. Elle affirme avec netteté dans sa lettre autobiographique qu'avant même d'avoir personnellement rencontré le Vicomte, elle brûlait déjà " du désir de [le] combattre corps à corps ". Le fait même qu'elle ne fera plus une seule fois mention de ce projet dans le reste du roman, montre à quel point elle tenait à ne pas en manquer l'exécution.

C'est ce dernier combat que relatent les Liaisons dangereuses. Toutes les intrigues qui s'y nouent --y compris celle de Valmont avec la Présidente, pour laquelle Mme de Merteuil fixe aussi les règles-- ne sont que les diverses phases de cette lutte menée exclusivement par la Marquise à l'insu même de son adversaire.

Cette nouvelle façon de concevoir l'intrigue des Liaisons dangereuses permet d'expliquer avec plus de rigueur et de logique le lent enlisement dans lequel se débat inconsciemment le Vicomte. Elle éclaire aussi le double aspect de ce libertin: petit-maître galant de l'époque de la Régence et roué dangereux de la société hypocrite et corrompue du règne du dévot Louis XVI.

Ainsi se trouve justifiée l'équivoque morale de la conclusion. En survivant physiquement à Valmont, et en quittant la scène de ses intrigues avec la plus grande partie de ses biens, la Marquise a partiellement réussi. Cependant pour avoir, elle aussi, écouté un instant les appels de son coeur, elle ne profitera pas non plus de sa victoire. Quand elle évoque la douceur de leur première liaison (L.CXXXI et L. CLII), elle provoque chez le Vicomte un sursaut d'espoir et d'énergie qui lui permettra d'éviter une défaite humiliante. Il expire l'épée à la main en avouant ses crimes et, solidaire de son sexe, en dénonçant sa complice. Après une existence d'homme galant, il meurt en galant homme.[4]

Auprès de la Marquise, Valmont a échoué pour n'avoir pas su " concilier tout à la fois plusieurs intrigues que pour son honneur il ne devait pas cacher au public "[5], mais qu'il devait cependant dérober à chacune des femmes qu'il fréquentait. Comme elle, il sera vaincu pour n'avoir pas reconnu dans l'habileté d'intrigue et dans la volonté de domination de son antagoniste les éléments constitutifs de son propre libertinage.

* * *

Mais héros libertin ne signifie pas pour autant roman libertin; et c'est pour cette raison qu'au terme de roman libertin, nous préférons celui de roman " dit " libertin. La querelle qu'entama Fréron sur le sens à donner à la conclusion du livre, en considérant la morale de l'ouvrage " sous deux points de vue entièrement opposés "[6]

et que continuent à se livrer les critiques des Liaisons[7], illustre à elle seule les erreurs que l'on risque de commettre à vouloir regrouper trop hâtivement tous les ouvrages qui mettent en scène des types de libertins.

L'oeuvre de Crébillon fils et parfois celle de son proche imitateur, Duclos, cherchent surtout à présenter le libertinage sous son aspect le plus anodin, sans pour autant le dénaturer, ce qui sauve les apparences de la bienséance sans sacrifier à la mode moralisatrice devenue indispensable pour échapper au véto de la censure. La légèreté des deux ouvrages les plus colorés de Crébillon, l'Ecumoire (1734) et le Sopha (1742), est atténuée par le soin qu'y mit l'auteur à ne pas s'élever au-dessus des prétentions du conte oriental, et par là, du récit fantaisiste. Quant à l'homme à bonnes fortunes des Confessions du Comte de ***, de Duclos, ce n'est en définitive que dans le calme de la vie provinciale qu'il découvrira " un sentiment plus tendre " que " les plaisirs de l'amour " [8].

Au marivaudage psychologique et sentimental de l'auteur de la Vie de Marianne, font écho le marivaudage moral de l'auteur des Matinées de Cythère et les leçons d'éducation sentimentale de La Marquise de Retel des Mémoires sur les Moeurs[9]. Crébillon et Duclos esquivaient, plus qu'ils ne résolvaient, ce dilemme des romanciers du XVIIIe siècle dont parle G. May[10], dilemme qui laissait les auteurs partagés entre la nécessité de se conformer à l'éthique officielle, et le désir de plaire à un public qui réclamait des intrigues de plus en plus réalistes: deux principes qui ne s'accordaient guère à cette époque.

En 1761, Rousseau propose avec la Nouvelle Héloise une solution qui prévaudra jusqu'à Restif et Laclos. Dans une oeuvre qui se veut avant tout morale et exemplaire, il mettra en scène des personnages qui connaîtront et qui succomberont à toutes les faiblesses humaines avant que la pureté de leurs sentiments et la droiture de leur conduite nouvelle ne régénèrent et ne sanctifient leurs actions passées. Mais la passion sincère qui allait sauver les " provinciaux " de Clarens des excès d'un sentimentalisme artificiel sera souvent absente des ouvrages qui reprendront le genre créé par Rousseau.

En 1782 un certain atavisme devenait inévitable. Des petits marquis de Molière au " divin Marquis " de Charenton la route est longue mais continue. C'est cette progression que nous retracerons dans la première partie de notre étude. C'est pourquoi, à côté de certains ouvrages de Marivaux et de Crébillon fils, nous étudierons simultanément, d'abord les oeuvres pseudo-libertines (c'est-à-dire, celles qui traitent du libertinage dans le seul but de moraliser) de Mme Elie de Beaumont, de l'Abbé Gérard et même de M. Imbert, puis certains ouvrages plus négligés de Nougaret et de Restif de la Bretonne.

Il est toujours délicat, cependant, de juger des personnages fictifs d'après les critères qui permettent d'évaluer les êtres réels. Deux facteurs concourent à établir la personnalité du héros romanesque: la qualité des descriptions que nous en avons et qui est due uniquement à l'habileté narrative de l'écrivain,

et la richesse psychologique de son portrait. L'un l'emporte parfois au détriment de l'autre et produit un type à la silhouette apparemment bien définie et vivante, mais dépourvu de toute profondeur. Tel est souvent le cas des héros de Nougaret et de Restif, romanciers prolixes et superficiels. Parfois, au contraire, la carence imaginative et le manque d'originalité dramatique de l'auteur nuisent à la précision réelle de ses observations et de ses remarques psychologiques. Des personnages bien individualisés sont ainsi négligés à cause de la valeur médiocre de l'ouvrage dont ils sont les héros. On verra combien la personnalité du Valville des _Lettres du Marquis de Roselle_[11] permet d'étudier ce type de libertin avec tout l'intérêt réservé d'habitude à Versac et à Valmont.

Ces dernières considérations nous permirent de mieux orienter le choix de nos lectures. Il ne s'agissait pas tant de dessiner une généalogie exhaustive du libertin dans la littérature romanesque du XVIIIe siècle que de préciser, tant par le fond que par la forme, le rôle de transition qu'allait jouer le héros de Laclos dans cette galerie de portraits mondains. Nous nous sommes donc limités à l'étude d'ouvrages qui répondent aux mêmes normes littéraires que _les Liaisons dangereuses_: romans épistolaires pour la plupart, qui mettent en scène un héros reflétant l'image traditionnelle du libertin mondain. Il nous a d'abord paru profitable d'exploiter des filiations maintenant bien établies[12]. Puis d'autres titres s'imposèrent d'emblée par le succès qu'ils connurent à l'époque qui nous intéresse: tel fut le cas du

Comte de Valmont de l'Abbé Philippe Gérard, ouvrage que MM. R. Richard et F. Vermalè considèrent comme une des sources directes des Liaisons[13]. Le thème de la corruption d'un fils de bonne famille, par un roué professionnel --thème annoncé par Versac-- méritait une étude détaillée qui nous conduisit à une série de couples élèves-maîtres tels que Valville et Roselle, Lausane et le Comte de Valmont, Curland et Milfort[14], Gaudet d'Arras et Edmond[15]. Enfin, certains noms d'écrivains ne pouvaient être passés sous silence dans une étude sur le libertinage, et la comparaison du Lucas de Nougaret[16] avec l'Edmond de Restif nous permit de mieux définir la nature du libertinage des " paysans pervertis ".

NOTES

1. Laroch, Philippe, Liaisons dangereuses; de Crébillon fils à Choderlos de Laclos. Thèse de Maîtrise, Université de l'Alberta, Mai 1968.

2. Thody, P.M.W., Laclos: Les Liaisons dangereuses, London, Edward Arnold, 1970, p.32.

3. Dix-huitième siècle, Revue annuelle publiée par la Société française d'Etude du XVIIIe siècle. Paris, Garnier frères, 1970, pp.265-296.

4. Voir les distinctions de plus en plus rigoureuses au XVIIIe siècle entre: homme galant, galant homme, homme poli, homme civil, honnête homme, homme de mérite, homme de bien:
   Versini, Laurent, Laclos et la Tradition. Essai sur les sources et la technique des Liaisons dangereuses. Paris, Klinksieck, 1968, pp.189-194.

5. Crébillon fils, Les Egarements du Coeur et de l'Esprit. Paris, Le Divan, Vol.II, 1929, p.273.

6. L'Année littéraire, 1782:

   "Vous voyez d'un côté un tableau approfondi du monde; et qui, par malheur, n'est qu'une trop fidèle ressemblance...L'Ecrivain, d'une main courageuse, a levé le voile qui nous dérobe ces excès monstrueux, dont la société est tous les jours plus coupable; grâce à l'abus du bel esprit, et aux suites affreuses du luxe, qui déprave tout, corrompt tout, et entraîne la perte totale du physique comme du moral. Ces lettres nous donnent de grandes leçons: qu'une mère, qu'une jeune épouse, ne sauraient être trop circonspectes dans leurs liaisons, que ces cercles si vantés ne sont qu'une assemblée de gens atroces, qui sous les plus heureux dehors cachent une âme infernale; que ce qu'on appelle en général la bonne compagnie, est sans contredit la plus mauvaise et la plus à fuir...mais ce recueil, envisagé sous un autre coup d'oeil, n'est-il pas susceptible de la critique la moins indulgente? Ces images continuelles de la dépravation la plus horrible, qui ne sont adoucies par aucun autre caractère opposé, ne sont-elles pas révoltantes, dégoutantes? Ne blessent-elles pas même la délicatesse des moeurs? Osons le dire, combien de jeunes gens étudieront dans Valmont les moyens de mettre en action leurs âmes vicieuses et corrompues!

   Genève, Slatkine Reprints, 1966, T.XXIX, p.226.

7. Voir à ce sujet:
   Greshoff, C.J.; "The Moral Structure of Les Liaisons Dangereuses", The French Review, Vol.XXXVIII, 1963-1964, pp.383-399.

Mead, William; "Les Liaisons dangereuses and moral usefulness ", P.M.L.A., Vol.LXXV, 1960, pp.563-570.

Pappas, John; art. cit.

Perkins Jean A.; "Irony and candour in certain libertine novels", Studies on Voltaire and the Eighteenth Century, Genève, Besterman, T.LX, 1968, pp.245-259.

Pomeau, René; " Le Mariage de Laclos " Revue d'Histoire Littéraire de la France, Vol.LXIV, 1964, pp.60-72.

Preston, John; "Les Liaisons dangereuses; Epistolary Narrative and moral Discovery ", French Studies, Jan.1970, Vol.XXIV, No.I, pp.23-36.

Thody, P.M.W.; " Les Liaisons dangereuses : Some Problems of Interpretation ", Modern Language Review, Oct.1968, Vol.LXIII, No.4, pp.832-839.

8. Duclos, Charles-Pinot; Les Confessions du Comte de*** (1741), Oeuvres complètes de...(Paris, 1820-1821), Genève, Slatkine Reprints, 1968, T.II, pp.2-182.
Pour plus de précisions sur ce roman, voir l'introduction de L. Versini in : Les Confessions du Comte de***, Paris, Marcel Didier, 1969, pp.vii-lxxxiv.

9. Duclos, Ch.P.; Mémoires sur les Moeurs (1751). Ed. cit., T.II, pp.379-532.
Ce roman est regardé par certains critiques du XVIIIe siècle et par l'auteur lui-même comme la suite des Considérations sur les Moeurs (1750), in : Ed. cit., T.I, pp.1-207. La remarque se trouve confirmée d'ailleurs par le titre de la sixième édition : Mémoires pour servir de suite aux Considérations sur les moeurs de ce siècle, Paris, S.l., 1765.

10. May, Georges; Le Dilemne du Roman au XVIIIe siècle; étude sur les rapports du roman et de la critique, 1715-1761. New-Haven, Yale U.P., 1963.

11. Lettres du Marquis de Roselle, par Madame *** (1764), A Amsterdam, chez François Joli, Libraire, 1776.
"Anne-Louise Morin Dumesnil (1729-1783) épousa le célèbre avocat Jean-Baptiste-Jacques Elie de Beaumont, premier défenseur des Calas, et à ce titre en relations avec Voltaire. Elle tenait chaque soir un bureau de bel-esprit, suivi d'un souper, sous la présidence fréquente de la Harpe. En dehors des célèbres Lettres du Marquis de Roselle, sa seule contribution à la littérature est l'achèvement des Anecdotes de la Cour et du Règne d'Edouard II (1776), commencées par Mme de Tencin ." (Versini; op. cit., p.100, n.23).

12. Il s'agit de :
1764, Lettres du Marquis de Roselle;

1765, Lettres de Sophie et du Chevalier de***, pour servir de supplément aux Lettres du Marquis de Roselle (1765) Par M. de***, Londres,Paris chez L'Esclapart, 1776. Supplément assez fantaisiste car à l'exception de la préface on ne retrouve plus, ni dans les personnages, ni dans l'intrigue le moindre lien avec l'ouvrage de Mme de Beaumont. L'auteur en est Desfontaines, non pas l'Abbé Desfontaines mais " Guillaume-François Fouques des Hayes des Fontaines de la Vallée (1733-1825), censeur royal, inspecteur de la librairie, bibliothécaire du Comte de Provence, auteur de comédies et de vaudevilles,surtout pendant et après la révolution..." (Versini, op. cit., p.553, n.240). Mais en ce qui concerne l'ouvrage de Laclos, notons aussi que " d'un style aisé et agréable, ce roman ne peut manquer de rappeler à la mémoire que Choderlos de Laclos publiera ses Liaisons dangereuses en 1782, soit moins de vingt ans après ces Lettres de Sophie" (Cf. Catalogue No.247, Librairie M. Slatkine et Fils, Genève, Printemps 1968, p.94).

1771, Confidence Philosophique, par le Pasteur genevois Jacob Vernes, Londres. Sur cet ouvrage peu connu, voir le compte rendu détaillé qu'en a donné Jean A. Perkins dans son article: " Irony and candour in certain libertine novels " (Art. cit.).

1774, Le Comte de Valmont (voir note suivante).

13. Gérard, Abbé Louis-Philippe; Le Comte de Valmont, ou les Egarements de la Raison;
Paris, Moutard, Vol.I, II, III, 1774(ed. cit.,1775);
Paris, Moutard, Vol. IV et V, 1775(ed. cit.,1777);
Paris, Bossange, Masson et Besson, Vol. VI, 1807.
Ce livre comptera une trentaine d'éditions jusqu'en 1839 (Limoges, chez Ardant) et sera un des ouvrages moraux les plus lus à la fin du XVIIIe siècle. Pour plus de détails bibliographiques sur cet ouvrage, voir les remarques d'Antoine-Alexandre Barbier dans son Dictionnaire des Ouvrages anonymes (3e. ed., 1872-1879); Hildesheim, Reimp. Georg Olms, 1963, T.I, p.661;
Pour une analyse des idées voir:
M. Henrion ; De l'Education des Filles, par Fénelon et l'Abbé Gérard, Paris, Blaise Aîné, 1828.
Pour l'intérêt littéraire de l'ouvrage, notamment le lien qu'il permet d'établir entre la Confidence Philosophique et les Liaisons dangereuses, voir l'article de François Richard et de François Vermale : " Une Source nouvelle des Liaisons dangereuses, Le Comte de Valmont de l'Abbé Philippe Gérard ",(Bulletin de la Librairie ancienne et moderne, janvier 1964, pp.1-5);dans lequel cependant, les deux critiques s'appuient trop sur de simples similitudes de noms pour soutenir leurs conclusions : " Que Choderlos de Laclos ait connu le roman par lettres de l'Abbé Gérard, cela n'est guère douteux. La preuve en résulte du nom de Valmont qu'il a donné au

principal personnage masculin des Liaisons dangereuses " (p.3). Sans prétendre, de notre côté, en tirer les mêmes conclusions que MM. Richard et Vermale, signalons qu'un chef-lieu de canton de la Seine-Maritime porte ce nom, et que le Vénitien Goldoni parle dans ses Mémoires d'un certain Valmont de Bomare (1731-1807) naturaliste du Prince de Condé, à Chantilly, en 1765 (Goldoni, Carlo; Memorie, Torino, Guilio Einaudi, 1967, pp.472-476).

14. M. Imbert; Les Egarements de L'Amour, ou Lettres de Faneli et de Milfort,
Amsterdam, Paris, chez Delalain, 1777.
L'année suivante, Imbert reprendra le sujet de son roman dans un drame en cinq actes : Faneli ou les Egarements de l'Amour, par Mme ***, Paris. S. l., 1778.

15. Restif de la Bretonne; Le Paysan et la Paysanne pervertis (1787); Paris, Librairie Gründ, 1936.

16. Nougaret, Pierre-Jean-Baptiste Comte de..;
Lucette ou les Progrès du Libertinage,
Londres, chez Jean de Nourse, Vol.I et II, 1765, Vol.III, 1766.
Pour avoir une idée du succès de ce roman, il suffit de regarder la variété des titres qui ont été donnés à ses diverses rééditions "modifiées ", dans la bibliographie de Barbier.

"Suivant Pigoreau, dans sa Petite Bibliographie biographico-romancière, ce roman a été réimprimé et reproduit sous les quatre titres suivants:

1. La Paysanne pervertie, ou les Malheurs des grandes Villes, Mémoires de Jeannette R***, recueillis de ses lettres et de celles des personnes qui ont eu part aux principaux événements de sa vie, mis à jour par M. N***, Londres et Paris, Bastien, 1777, 4 vol.

2. Suzette et Perrin, ou les Dangers du Libertinage, Londres et Paris, 1777, 2 vol.

3. Les Dangers de la Séduction et les Faux-Pas de la Beauté, ou Aventures d'une villageoise et de son Amant, Paris, l'auteur; Fuchs, an VII- 1779, 2 vol.

4. Juliette ou les Malheurs d'une vie coupable, Paris, G.C. Hubert, 1821, 3 vol.

En 1781, Lucette et Lucas étaient devenus les héros d'une comédie en un acte et en prose de Jorgeot, Nicolas-Julien : Lucette et Lucas, veuve Duchesne ".
Op. cit., T.II, 1360.

PREMIERE PARTIE

PETITS-MAITRES ET ROUES , 1732-1782.

Chapitre I : Définitions.

> Libertinage : C'est l'habitude de céder à l'instinct qui nous porte aux plaisirs des sens.
>
> Encyclopédie.[1]

Réduisant le libertinage au seul libertinage mondain et négligeant par là le rôle de plus en plus important joué par les " héros encanaillés " à partir de 1750, époque des premières traductions à succès des romans anglais[2], R. Mauzi ne distingue que trois formes de libertinage. Elles correspondent à trois situations bien différenciées: " la première est celle d'un jeune homme qui fait ses débuts dans le monde "; la seconde est celle qui " menace la femme mariée, même si elle ne succombe qu'à l'abri d'une très haute idée de l'amour..."; et la troisième est celle du roué " qu'il ne faut pas confondre avec le donjuanisme"[3].

Dans le premier cas, il s'agit d'un jeune homme de bonne famille qui fait ses débuts dans le monde guidé par les conseils d'un libertin déjà célèbre pour ses exploits. Ici le libertinage reste avant tout un jeu séduisant parce qu'il flatte l'amour-propre du jeune émancipé, lui facilite le " commerce des femmes ", et donne au débutant effronté l'occasion de briller en société, bien souvent pour se faire valoir aux yeux de celle qu'il aime. Le libertinage n'est pas encore devenu une préoccupation constante. Il ne paraît que lorsque l'occasion s'en présente et que le jeune homme se sent encouragé, soit par son conseiller, soit par une femme déjà mûre qui désire retrouver pendant quelques heures

auprès de lui " les illusions de sa jeunesse ". Ce n'est que plus tard que ce penchant deviendra chez le novice " l'habitude de céder à l'instinct qui nous porte aux plaisirs des sens "[4] et qu'il en viendra à ne plus respecter les bienséances. S'il persévère davantage, l'apprenti libertin changera de catégorie et rejoindra, avec l'âge, les rangs des amis qui l'ont guidé dans ses premières prouesses. Il adoptera alors une attitude " sans délicatesse " qui " tient le milieu entre la volupté et la débauche "[5]. Un siècle plus tard, l'éducation sentimentale du jeune Moreau en révèlera la forme embourgeoisée et affadie.

A ce libertinage de " bon ton " et de " la bonne compagnie " se rattachent les égarements de Meilcour, ceux du Comte de*** de Duclos, du Marquis de Roselle de Mme Elie de Beaumont, du Comte de Valmont de l'Abbé Gérard, de l'Anglais Milfort d'Imbert et, dans une certaine mesure, la conduite de Danceny avec Mme de Merteuil.

En insistant sur les origines mondaines du héros libertin, Mauzi rejette deux catégories de personnages qui constituent pourtant des types intéressants, sinon de libertins " exemplaires ", du moins d'individus qui le deviendront en partie, soit un peu malgré eux quand il s'agit de paysans parvenus, soit à force de roueries et d'impudences quand il s'agit de paysans pervertis.

Avec son Paysan parvenu, Marivaux crée un type nouveau. Si la bonne mine de Jacob, ce " gros brunet " au teint encore fortement marqué par le grand air des champs, tranche avec l'aspect famélique du héros des romans picaresques espagnols, et ne permet pas de l'assimiler même à celui de leur version

française, Gil Blas, sa descendance prolifère le place à la tête d'une nouvelle génération d'aventuriers qui, des héros de Nougaret à ceux de Restif, connaîtront des fortunes diverses. Comme Jacob, le Lucas de Nougaret et l'Edmond de Restif viennent à Paris plus ou moins conduits par le hasard. Comme lui, et c'est en quoi ils ont place dans un recensement des libertins, il comptent beaucoup sur les femmes pour parvenir. Leurs scrupules moraux se dissipent au fur et à mesure de leur ascension sociale et ils adoptent les libertés et les arrogances qu'il est permis d'afficher dans leur nouveau milieu.

> Pour Jacob, le stoïcisme n'est pas son fort. Différent en cela des gueux de la tradition espagnole ou allemande, mais tout proche de ses confrères de la tradition française, le fond de son caractère est l'épicurisme. Ce qu'il y ajoute est une grâce qu'il tient de l'auteur. En règle générale, il lui suffit d'avoir la sorte d'honneur et de conscience qui convient à son personnage du moment. Valet à Paris, il accepte sans difficulté l'argent de Geneviève: mais resté paysan dans l'âme, il se refuse à l'épouser, car il y va de l'honneur de cet état de ne pas épouser une fille perdue de réputation. Inversement, lorsque son mariage avec Mlle Habert aura fait de lui un " honnête homme ", il se fera plus de scrupule d'accepter l'argent de Mme de Ferval que d'être infidèle à sa femme... Sa morale en un mot est affaire d'état...[6]

Toutefois, si les aspirations des paysans parvenus et pervertis sont identiques (gravir les échelons sociaux que leur refusait la naissance), leur conduite les distingue très vite. En acquérant les défauts de son nouvel état, Jacob en gagne aussi les qualités. Lucas et Edmond, au contraire, ne feront qu'exploiter les possibilités de leur nouvelle situation pour satisfaire des désirs de plus en plus grossiers, et ils perdront par la suite tous les avantages de leur promotion. C'est bien avec raison qu'au

terme de " parvenu[7] " leurs auteurs préfèrent celui de " perverti ".

Au premier groupe défini par Mauzi il convient d'ajouter un certain nombre de jeunes gens fortunés et du meilleur monde, proches cousins de Meilcour, mais qui ne sont pas tombés sous l'influence néfaste d'un aîné au moment de leur entrée dans le monde. S'il est souvent prématuré de parler de libertinage à leur sujet, dans les aventures dont nous sommes les témoins, du moins mènent-ils une existence assez comparable à celle des débutants nobles que nous avons mentionnés. Ils seraient probablement très surpris de se voir traîtés de libertins, mais leur légèreté et leur inconstance confirment suffisamment cette appellation.

Le discret et gracieux Valville accueille, avec des égards nullement exigés de la charité, la jeune Marianne après sa chute à la sortie de l'église, mais il abandonnera pourtant la jeune fille après des fiançailles qu'il impose d'abord à sa mère. En devenant amoureux de Mlle Varthon dans des circonstances très proches de celles qui lui firent connaître Marianne, Valville sacrifie au caprice de l'occasion la fidélité jurée. Il s'abandonne déjà aux égarements d'un coeur superficiel en attendant, tel Danceny, qu'une première aventure le mène à ceux des sens.

Pour le jeune Chevalier de Malte amoureux de Cécile de Volanges, le prompt revirement de sa conduite dès qu'il découvre qu'il peut obtenir de la Marquise de Merteuil ce que la jeune fille lui refuse, le place dans la première catégorie définie par Mauzi. Pourtant, aussi longtemps qu'il échappe à l'influence de Mme de Merteuil, sa timidité à l'égard de Cécile et sa déférence

envers la mère de la jeune fille indiquent un jeune homme encore très attaché aux principes de la morale et des bonnes manières.

D'une façon plus confuse, c'est aussi le cas du Marquis de Dorval dans les Lettres de Sophie au Chevalier de ***. En proposant le mariage et la moitié de sa fortune à sa maîtresse Emilie, qu'il aime malgré ses défauts et sa misérable condition, il agit en honnête homme sincère et passionné. Mais il s'expose aussi aux sarcasmes des libertins et aux blâmes de sa propre société en choisissant pour épouse cette petite danseuse de l'Opéra pour laquelle il sacrifie la fortune de sa mère.

Bien qu'ils ne donnent qu'une image très imparfaite du libertin du XVIIIe siècle, ces trois derniers personnages méritaient d'être cités dans une étude telle que celle-ci. On voit qu'il leur faudra peu de chose pour se convertir ouvertement au libertinage. On constate, grâce à l'entrée en scène de Mlle Varthon, le peu de cas qu'il faut faire de la constance du Valville de Marivaux. Rien ne nous interdit de penser que bientôt, pour séduire la jeune fille qu'il désire, Valville ne se contentera plus que de mimer les apparences de la passion en prenant soin de n'y point succomber et d'en éviter les tourments. Quant à Dorval, la conduite d'Emilie, qui le trompe trois fois par semaine avec trois clients différents, devrait suffire à lui démontrer les déceptions auxquelles il faut s'attendre à trop écouter son coeur.

Qu'ils ne soient encore que de simples Céladons inconstants, ou qu'ils jouent aux apprentis libertins déjà plus hardis, ces jeunes nobles aspirent tous, plus ou moins ouvertement, au titre de " petit-maître ". Dès la fin du siècle précédent, le personnage

est déjà célèbre au théâtre. Frédéric Deloffre en compte cinquante-huit sur les scènes parisiennes de 1685 à 1787.[8] Bien vite, cette ombre se profile un peu partout tandis que ses ridicules toujours outrés le font vite oublier. Son comportement évolue rapidement, et le petit-maître de 1750 n'a plus la candeur touchante que donnait à Meilcour son amour idéalisé pour Hortense de Théville. Mais Meilcour ignore encore et ne pourrait supporter la cruauté du Marquis de Bressac de Justine.

En 1751, Duclos, qui relève avec plus d'esprit que de sévérité les dérèglements des jeunes nobles de la cour et de la ville, rappelle dans ses Mémoires sur les Moeurs la lente dégénérescence et cet ancien titre de gloire.

> Il n'y a point de travers qui ne puisse être en honneur, et qui ne tombe ensuite dans le mépris. Tel a été le sort des petits-maîtres. On ne donna d'abord ce titre qu'à des jeunes gens d'une haute naissance, d'un rang élevé, d'une figure aimable, d'une imagination brillante, d'une valeur fine, et remplis de grâces et de travers. Distingués par des actions d'éclat, dangereux par leur conduite, ils jouaient un rôle dans l'état, influaient dans les affaires, méritaient des éloges, avaient besoin d'indulgence, et savaient l'art de tout obtenir...Cette espèce d'êtres singuliers, presqu'aussi rares que des grands hommes, n'a pas subsisté longtemps; leurs successeurs, c'est-à-dire ceux à qui on en donna le nom, n'ayant avec les premiers rien de commun que la naissance et l'étourderie, le titre est presque resté vacant à la cour. On en voit peu qui soient dignes de le soutenir, de sorte qu'aujourd'hui il est relégué dans les classes subalternes ou dans les provinces; on le donne, par abus ou par dérision, à de plats sujets qui ne sont par faits pour des ridicules de cette distinction.[9]

Cette opinion est partagée par F. Deloffre, quand il écrit dans son étude sur les petits-maîtres qu'à " l'image du petit-maître guerrier de 1695, du petit maître-galant de 1730, une troisième image se substitue à partir de 1740-1750 environ, celle du petit-maître

esprit fort ", mais que " le jugement porté sur le personnage devient plus sévère "[10].

Le petit-maître ne se montre bien souvent que le pâle imitateur d'un roué célèbre: c'est le Pranzi des Egarements, qui rêve en secret d'égaler Versac, son modèle:

> Né sans esprit comme sans agréments,sans figure, sans bien, le caprice des femmes et la protection de Versac en avaient fait un homme à bonnes fortunes, quoiqu'il joignît à ses autres défauts le vice bas de dépouiller celles à qui il inspirait du goût. Sot, présomptueux, impudent, aussi incapable de bien penser, que de rougir de penser mal; s'il n'avait pas été un fat (ce qui est beaucoup, à la vérité), on n'aurait jamais su ce qui pouvait lui donner le droit de plaire.[11]

C'est aussi, jusqu'à un certain point (car le personnage de Laclos possède une tout autre envergure), le Prévan des Liaisons. Comme les précieux, et pour les mêmes raisons, le petit-maître est un personnage ridicule et de plus en plus ridiculisé. De Molière à Marivaux, ses rôles sur scène attestent sa présence dans la société. Sa conduite y était encore si tapageuse au milieu du XVIIIe siècle qu'elle fait le succès d'un petit ouvrage satirique à la manière des Caractères de La Bruyère, " pour servir à l'histoire du bon ton et de l'extrêmement bonne compagnie "[12].

Sous-produit de son maître le roué , bruyant et impertinent avant tout, il représente aux yeux du paysan perverti l'état d'honnête homme idéal. Les plus dépravés de ceux-ci, tels le Lucas de Nougaret et l'Edmond de Restif,joueront aux petits-maîtres durant leur période de succès mondains, bien que ce genre d'affectation, au dire de Rousseau, fût déjà passé de mode en 1761 [13].

La deuxième catégorie de libertinage définie par Mauzi concerne la conduite des femmes mariées qui se trouvent conduites à

des aventures extra-conjugales, soit par la négligence ou l'abandon de maris trop vieux ou inconstants, soit par les avances réitérées d'admirateurs sincères ou de petits-maîtres en quête de succès. Malgré tous ses scrupules, il s'en était fallu de peu que la Princesse de Clèves (1678) n'appartînt à cette catégorie, dont l'héroïne des Lettres de la Marquise de M*** au Comte de R*** de Crébillon fils (1732) offre l'exemple le plus représentatif. Toutefois, la conduite de la Marquise de M*** ne s'identifie avec le libertinage mondain qu'à partir du moment où son amant ne cherche plus à dissimuler sa bonne fortune, car " pour qu'une telle situation devienne libertine, il suffit que quelqu'un s'en empare et la divulgue " [14]. La Marquise de Crébillon émeut par l'intensité et la sincérité de son amour adultère et elle surprend après sa chute par le climat de non-culpabilité qui accompagne sa liaison illégitime. Bien que fautive en réalité, l'héroïne se trouve peu à peu disculpée aux yeux du lecteur.

Mais dans le contexte du libertinage mondain, ces sortes d'aventures n'atteignent que très rarement l'intensité dramatique que renferment les dernières lettres de la Marquise de M***. Le libertinage féminin qui répond le mieux à celui des petits-maîtres paraît presque à chaque page des Confessions du Comte de *** (1741) et des Mémoires sur les Moeurs (1751) de Duclos. Ici nobles et bourgeoises entichées de noblesse prennent bien souvent " un amant comme un meuble d'usage , c'est-à-dire de mode ", ou " comme une robe parce que c'est l'usage "[15], avec parfois l'approbation de leurs maris, qui, voyant ainsi s'éloigner la foule des soupirants, jouissent alors chez eux d'un calme passager.

> J'aime beaucoup mieux qu'elle vous ait qu'un autre, parce que je suis bien aise de vivre avec vous, et que vous la retirerez peut-être de l'opprobre où elle est. Il y a des femmes qui se réhabilitent par un bon choix. Si cela arrivait, vous me rendriez ma maison plus agréable, en la purgeant d'une foule d'étourdis,[16]

assure le Comte de Vergi à son ami gêné d'avoir pris sa femme pour maîtresse.

Chez Laclos, les circonstances évolueront au désavantage de l'héroïne. La conduite de Mme de Tourvel, toute différente qu'elle est des exemples prédécents, demeure parfois ambiguë . On verra que le soin qu'elle met à ne pas froisser la susceptibilité de Valmont justifie en partie les craintes et les remarques que lui adresse Mme de Volanges. Quant à Mme de Merteuil, nous étudierons au début de notre troisième partie en quoi elle s'écarte des Marquises de Crébillon en dépit d'une éducation et d'un rang social semblables aux leurs.

Au libertinage féminin défini par Mauzi se rattache aussi les aventures romanesques des plus célèbres religieuses de la littérature. Ici, libertinage devient synonyme de scandale dès que la rumeur publique s'empare de l'aventure et l'héroïne est jugée davantage sur la publicité donnée à sa conduite que sur la gravité de sa faute. C'est pourquoi, dans ses commentaires sur les Lettres portugaises --dans lesquels, à la grande indignation de F. Deloffre[17], il considère Marianna Alcoforado comme l'auteur spontanée des lettres-- Henry Bordeaux remarque que, grâce à la discrétion de Chamilly, la religieuse-auteur de Béja n'est jamais accusée de libertinage, bien que ses lettres ne laissent aucun doute sur la facilité qu'elle avait " à céder à l'instinct qui nous porte au plaisir des sens ".

Elle émut ses confidentes par la sincérité de sa passion et les tourments qu'elle lui valut, au point que, " le 30 juillet 1709, les religieuses ayant à élire leur abbesse, Marianna eut quarante-huit voix contre cinquante-huit données à Dona Joanna Velloso de Bulhão qui fut élue. Ses compagnes, une grande partie de ses compagnes l'estimaient assez pour se confier à elle "[18].

Inversement, malgré l'indulgence que devait lui valoir son entrée forcée au couvent et la docilité dont elle y fera preuve, le nom de Soeur Simonin évoque une aventure plus scandaleuse que celle de la religieuse portugaise. L'amour ne purifie plus ou n'excuse plus la faute de la religieuse de Diderot dont l'aventure s'est répandue dans toute la ville. De religieuse martyre qu'elle était en réalité, Soeur Simonin, par la maladresse et l'égoïsme de son amant, est devenue une " nonne " libertine aux yeux de l'opinion publique. Soixante ans plus tôt, Mlle de Tervire, la seconde religieuse de La Vie de Marianne, avait connu les mêmes désillusions.

La troisième expression du libertinage mondain diffère totalement des deux précédentes, puisqu'à la relative inconséquence d'un jeu, " le plus beau jeu du monde " au dire de Crébillon lui-même[19], elle substitue des intentions déterminées. Au libertinage mondain font place peu à peu les procédés de séduction intentionnelle du roué. Alors que dans le premier cas, le jeune homme ne songe en séduisant qu'à satisfaire une tendance plus marquée pour la dissipation, ou qu'à suivre une mode à laquelle il est glorieux de se plier, séduire devient maintenant la méthode la plus efficace pour

imposer sa volonté. Aux yeux des roués dangereux qui se veulent sans émotions et sans désirs, le petit-maître n'est plus qu'un pitoyable pantin. Comme l'affirme le Valmont de Laclos, " conquérir est [leur] destin ". Chez eux, la véritable jouissance s'élève du plan physique au niveau intellectuel. Elle consiste à humilier la femme de la façon la plus cruelle et la plus deshonnête, en bafouant son amour, c'est-à-dire, en refusant le don total d'elle-même que celle-ci a fait sans méfiance.

La détermination avec laquelle les roués poursuivent leurs projets, le cynisme qu'ils mettent à avilir leurs maîtresses et la gloire qu'ils affichent à mépriser les femmes en général, préparent le terrain aux cruautés physiques des personnages de Sade. La perspicacité de leurs remarques toujours confirmée par les faits et la clairvoyance de leurs jugements en font des personnages dangereux pour toute la société. Non contents de séduire et de détruire, ils recherchent aussi les confidences des débutants pour les initier à leur " philosophie ". Même s'il est déjà tout disposé à se livrer aux charmes d'une coquette, il n'est pas d'apprenti libertin qui ne reçoive un jour la leçon plus ou moins approfondie d'un roué.

Chapitre 2: Les Apprentis Libertins ou Petits-Maîtres.

> Du clinquant, des grâces, une nuance d'esprit sur un grand fond de fatuité, c'est l'essence d'un petit-maître, cette espèce d'être féminisé, infiniment raisonnable à son jugement, et infiniment sot au nôtre.
>
> François-Charles Gaudet[20].

Bien qu'il ne soit pas le premier en date dans la littérature, l'élégant et volage Meilcour reste le modèle et le chef de file de tous ces apprentis libertins impatients de jouer aux petits-maîtres, malgré les jugements sévères qu'il leur portera sans cesse dans ses Mémoires. La netteté et la précision avec lesquelles Crébillon l'analyse et les limites qu'il fixe à son libertinage font de Meilcour une figure de référence idéale. Comme Versac, il établit les normes d'un type littéraire qui connaîtra de nombreuses variations.

Agréable à fréquenter, d'une éducation à la fois familiale et mondaine, puisqu'il vit chez sa mère, Meilcour séduit par sa grâce personnelle et par son désir de s'initier aux manières du monde. Sa maladresse, puis sa brusque assurance avec sa première maîtresse, Mme de Lursay, ne modifieront en rien sa timidité envers Mlle de Théville.

> Like every young man, he had two kinds of education: the formal one, which he now realizes was unusual in that it left him a rather decent person, and the informal one at the hands of society which, although painful, was not unusual for a young man, for " ce n'est jamais qu'à ses dépens qu'il s'instruit "[21].

" En entrant dans le monde où tout est inconnu; dans un âge

où l'on n'a pas encore d'esprit à soi, on adopte, on saisit tout ce qui est brillant; on veut plaire "[22]. C'est pourquoi, malgré ses dix-sept ans et son manque d'expérience de jeune homme qui " n'avait encore appartenu à personne "[23], trois jours suffisent à Meilcour après la leçon de savoir-vivre et de savoir-faire de Versac, pour devenir l'amant de Mme de Lursay. Ce succès, bien que préparé par les propos et les complaisances de la Marquise, prouve aussi l'efficacité des discours du roué et son influence sur un élève qui, pourtant, n'accepte pas ses principes.

Mais au delà du plaisir sensuel réel et de l'amour-propre comblé, nulle préoccupation intéressée n'altère le naturel et la franchise de la première liaison de Meilcour. Pour des raisons différentes, la Marquise et le jeune homme sont tous deux satisfaits, quoique Meilcour montre un remords sincère quand il pense avoir trahi Mlle de Théville: " Hortense, cette Hortense que j'adorais, quoique je l'eusse si parfaitement oubliée, revint régner sur mon coeur ". Aussi, un libertinage où l'amour serait totalement absent lui paraît tout d'abord insipide. " Sans connaître ce qui me manquait, je sentis du vide dans mon âme. Mon imagination seule était émue et pour ne pas tomber dans la langueur, j'avais besoin de l'exciter "[24]. Mais très vite la frivolité reprend ses droits. Une courte réflexion suffit à lui persuader qu'il n'avait " pu manquer à Hortense, puisqu' [elle] ne [l'] aimait pas et qu' [il] ne lui avait rien promis "[25]. Il quittera donc Mme de Lursay " en lui promettant, malgré [ses] remords, de la voir le lendemain de bonne heure, très déterminé de plus à lui tenir parole "[26]. Il ne mêle pas encore, comme Danceny, les égarements du coeur à

ceux des sens. Comme le jeune Comte de ***, que la Marquise de Valcourt initie avec autant de délicatesse et avec les mêmes intentions que Mme de Lursay, Meilcour aurait pu ajouter que pendant les premiers jours qui suivirent il n'était " occupé que de [sa] bonne fortune, et du plaisir d'avoir une femme de condition [et s'imaginait] que tout le monde s'en apercevait, et lisait dans [ses] yeux [son] bonheur et [sa] gloire "[27]. Ce n'est que beaucoup plus tard, à l'époque où, vieux Marquis, il écrit ses Mémoires, qu'il reconnaîtra la légèreté de ses réflexions et qu'il admettra qu'en ce domaine, les usages du monde n'étaient que des justifications déguisées de sa corruption.

> Ce que j'en puis croire aujourd'hui, c'est que si j'avais eu plus d'expérience, elle ne m'en aurait que plus promptement séduit, ce qu'on appelle l'usage du monde, ne nous rendant plus éclairés, que parce qu'il nous a plus corrompus[28].

Mais la sérénité des remarques de Meilcour, dont le ton ne s'élève pas au-dessus du jargon de la galanterie, montre qu'il ne s'est pas lancé dans des projets trop risqués. Il est devenu cet " homme de condition " dont il parle dans sa préface[29], pour avoir trouvé, grâce aux vertus d'une " femme estimable ", l'équilibre qui manque à l'adolescent.

Dans les Egarements, le libertinage ne dépasse pas la phase du caprice: caprice de Mme de Lursay qui veut s'offrir les prémices d'un jeune homme dont elle s'est amusée à éveiller les sens et caprice de Meilcour qui veut se prouver et montrer à Versac qu'il sait maintenant se comporter en " homme du monde ". Les familiarités restent assujetties aux exigences du bon ton. " Grâce aux bienséances que Mme de Lursay observait sévèrement "[30] et aux " progressions " qu'elle l'aide à respecter pour mieux

profiter des plaisirs délicats qu'elle se propose de lui faire découvrir, Meilcour sortira affranchi d'une aventure dont il pourra retirer toute la gloire, s'il sait l'exploiter comme Versac le lui indique.

Les Egarements du Coeur et de l'Esprit restèrent inachevés. Rien n'indique que Meilcour épousera Mlle de Théville. La mère du Marquis ne semble d'ailleurs guère disposée à l'accueillir comme sa belle-fille[31]. Tout permet d'affirmer que la Marquise de Lursay sera suivie par bien d'autres, mais ce libertinage reste avant tout un passe-temps agréable. Il ne devient jamais dangereux pour ses deux partenaires car, comme il le précise lui-même, il " s'en faut de beaucoup qu'on ait prétendu montrer l'homme dans tous les désordres où le plongent les passions "[32]. Rien de bien grave dans tous ces va-et-vient; pour sa première maîtresse, Meilcour ne sacrifiera ni sa fortune, ni son honneur, ni son amour. Bien qu'il tire profit des leçons de Versac, il n'accepte pas encore sa philosophie et le cynisme du roué à l'égard des femmes le révolte.

Mme de Lursay n'aura jamais les projets de Mme de Merteuil et surtout, elle se gardera bien d'appeler Versac pour la seconder. Tout au plus, par simple amour-propre, elle veut enlever le jeune Marquis à sa rivale Mme de Senanges: fantaisie sans conséquence pour le jeune homme qui ne peut perdre ni d'un côté ni de l'autre. En aucun cas, l'apprenti libertin de Crébillon ne se trouvera exposé à des liaisons dangereuses.

C'est aussi à l'intérieur de limites étroitement fixées que se développe le libertinage du Marquis de Roselle qui, comme le héros encore jeune des Mémoires sur les Moeurs, aurait pu se plaindre lui aussi qu'une " naissance illustre, une fortune considérable, un rang distingué, une figure aimable et peut-être de l'esprit "[33] étaient la source de tous ses maux.

Outre le fait que l'ouvrage principal de Mme Elie de Beaumont était bien connu de Crébillon (qui le considère même comme l'un des meilleurs romans épistolaires français des années 1742-1767)[34], les Lettres du Marquis de Roselle méritent d'être citées pour deux raisons. Valville, le libertin mis en scène, reprend sur bien des points la doctrine de Versac, tout en affichant une personnalité différente. Par sa structure, mais non par son intrigue, le livre annonce la rigueur de composition des Liaisons. L'action s'étend sur une période d'une année et deux jours, d'un 18 novembre au 20 novembre de l'année suivante. Dix-huit ans avant Laclos et fait très rare à l'époque, les cent quarante-trois lettres de Mme de Beaumont sont datées, ce qui oblige l'auteur à tenir compte de l'élément du temps dans les échanges de courrier de ses personnages. Comme dans les Liaisons, il s'agit d'une correspondance à plusieurs voix, où les lettres de tous les correspondants sont connues. Publié en 1764, le livre connut aussitôt le succès, puisque dès l'année suivante Desfontaines en faisait paraître un soi-disant supplément, les Lettres de Sophie et du Chevalier de ***. Si, écrit-il, " les Lettres du Marquis de Roselle ont commencé à faire connaître les moeurs des filles de spectacle...il fallait encore, pour ouvrir les yeux de

la nation sur les dangers que courent les jeunes gens de famille qui se livrent à ces enchanteresses, développer à fond leurs intrigues, et présenter au jour le tableau de leur manège et de leur coquetterie "[35].

L'argument des Lettres du Marquis de Roselle est le suivant: la Comtesse de Saint-Sever --qui mérite bien son nom-- se doute que son jeune frère, le Marquis de Roselle est en train d'abandonner, depuis qu'il a pris un appartement de l'autre côté de Paris, la vie rangée qu'elle désirerait lui voir mener (P.I, L.I). Elle s'en rapporte à ses amies, Mmes de Narton et de Ferval (P.I, L.III). Grâce au fils de cette dernière, le Marquis de Ferval, elle découvre que son frère cadet est amoureux d'une danseuse de l'Opéra, Léonor, et que celle-ci le trompe d'ailleurs avec un vieux banquier, M. de La Roche. Pendant ce temps, malgré des cadeaux de plus en plus considérables, Roselle n'obtient rien de la jeune intrigante. Loin de vouloir devenir sa maîtresse, Léonor cherche à l'épouser pour acquérir le titre qui lui permettrait de prendre sa revanche de fille entretenue sur la société qui la méprise. Roselle se ruine peu à peu et va jusqu'à vendre une de ses terres. Un de ses amis, le libertin Valville, essaye de lui faire comprendre qu'un honnête homme peut jouir du plus grand nombre de filles et de femmes qu'il désire, à condition de ne jamais devenir amoureux. Il applaudit à la liaison du Marquis avec Léonor, tout en l'exhortant à plus de discrétion (P.I, L.XXXI).

Las des refus de Léonor dont il découvre l'inconstance (P.I, L.XXXII), Roselle tombe malade. Cet avertissement ne lui ouvre pas les yeux, au grand désespoir de sa soeur qui le veille

jour et nuit. Il guérit, et le bruit de sa liaison se répand dans la société.

Mis au courant de toute l'intrigue par la servante de Léonor, Marton, qu'il a dû acheter en vendant les bijoux de sa propre soeur, Ferval obtient la correspondance de la danseuse avec son amie, Juliette, fille encore plus rouée qu'elle. Il apprend ainsi que, pris au piège des fausses libéralités que Léonor distribue avec l'argent qu'il lui verse, Roselle s'est décidé à l'épouser secrètement. Ayant raccourci de deux doigts son épée pour ne pas blesser son ami dont il craint les réactions, Ferval se précipite chez le Marquis au moment où il s'apprêtait à signer le contrat de mariage avec Léonor. Le duel qu'il avait prévu a lieu: Ferval est blessé, mais Roselle acceptera de lire les lettres échangées entre Léonor et Juliette, que lui a apportées son ami. Il reconnaît son erreur et chasse Léonor.

L'intérêt dramatique est beaucoup plus faible dans la seconde partie, où l'aspect moralisant domine l'enchaînement des événements. Au début du mois de juin, Mme de Narton se rend dans ses terres de Varennes près de Bains-les-Bains dans les Vosges. Elle y reçoit toute la famille Ferval (Mme de Ferval, son fils et ses trois filles), qui s'installera bientôt dans son petit domaine de Ferval situé non loin de là. Sur les recommandations de son médecin, Roselle, qui maintenant recherche le calme, doit aller prendre les eaux à Plombières ou à Bains. Guidé par sa soeur, il choisit Bains où il demeurera chez Mme de Narton.

Celle-ci a un plan, en accord avec Mme de Saint-Sever. Elle voudrait que Roselle devienne amoureux et qu'il épouse l'aînée des demoiselles Ferval. La situation évolue comme elle l'espère

jusqu'au jour où Léonor, complètement ruinée, arrive à Bains. Celle-ci est poussée par Valville qui lui conseille de ne plus tenter d'épouser Roselle --un libertin ne se marie pas-- mais de lui soutirer tout l'argent qu'elle pourra. Roselle ignore la manoeuvre, et la vue de la danseuse ébranle passagèrement ses bonnes résolutions. Il s'absente trois jours de chez Mme de Narton, et reste à Bains où Léonor lui rend visite, l'air misérable et uniquement occupée à lui mendier un peu d'argent. Cette déchéance révolte le Marquis qui, ayant repoussé la danseuse, revient à Varennes honteux et affligé. Mme de Ferval vient en effet d'avoir vent de l'affaire, au moment où sa fille aînée lui annonçait qu'elle était amoureuse et aimée du Marquis de Roselle, parti bien au-dessus de celui auquel elle pouvait prétendre.

Tout s'arrange grâce à Mme de Narton à qui se confie Roselle, et le mariage a lieu le 26 août. La première décision de la nouvelle Marquise de Roselle est de procurer une pension de 1500 livres à Léonor qui peut se retirer confortablement dans un couvent de Nancy. Dès novembre, Roselle et sa femme s'installent à Paris à la satisfaction générale. Valville, qui raille tant qu'il peut la passion et le mariage de son ancien ami avec une provinciale, n'est plus admis chez le Marquis. Quant à Léonor, c'est en repentie qu'elle écrit de son couvent à Roselle, pour lui confesser toute sa conduite passée.

A l'inverse de celle de Meilcour, l'histoire des aventures galantes de Roselle se termine avec le livre. La raison l'emporte intentionnellement sur le libertinage. Ce qui, chez Crébillon, n'était que le prélude à des frivolités plus sérieuses, tourne chez Mme de Beaumont à l'apologue pesant. Nous avons déjà noté

le grand nombre de personnages bien intentionnés qui entourent le Marquis de Roselle. Il ne s'agit pour l'auteur que de dépeindre les égarements d'un adolescent grisé par la facilité avec laquelle les divertissements se présentent à lui. Son maître-roué, Valville, n'aura ni l'occasion de nous faire connaître en détail les principes de sa philosophie, ni la possibilité d'offrir à Roselle une leçon de libertinage. Aux " progrès du libertinage " Mme de Beaumont préfère le retour à la raison. Toute la seconde partie de son livre est consacrée au bonheur que peut offrir une existence simple et vertueuse. En 1764, la voie tracée trois ans plus tôt par La Nouvelle Héloise est encore scrupuleusement suivie.

Le thème du rachat du jeune libertin et de son retour à la vie familiale se trouve constamment évoqué dans les six volumes du Comte de Valmont de l'Abbé Gérard. Comme le Marquis de Roselle, le jeune Comte de Valmont se trouve tenté par les grâces d'une très jeune fille. Mais loin de rencontrer une danseuse corrompue, le Comte est d'abord attiré par les charmes ingénus d'une amie de sa femme, Mlle de Senneville. Son émotion amuse ses anciens amis libertins qui l'encouragent à séduire la jeune fille. Le projet reçoit l'approbation de son confident, le Baron de Lausane, qui pourra ainsi, de son côté, tenter de lui ravir sa femme Emilie. Les efforts inlassables du père du héros, le Marquis de Valmont, l'exemple de ses amis, les Veymur, et le calme de sa femme, Emilie, à qui l'innocente Senneville rapporte tous les propos et toutes les attitudes de Valmont, ramèneront l'apprenti libertin sur le droit chemin. Après avoir tué Lausane au cours d'un duel qui préfigure celui de Danceny et du Vicomte, le Valmont de

l'Abbé Gérard se retire à la campagne où il connaîtra un bonheur idyllique avec sa femme, ses enfants et ses petits enfants, tandis que Mlle de Senneville épousera le Chevalier de Veymur.

A l'opposé de Mme de Beaumont, dont le mari était athée, et qui ne mentionne pas une seule fois Dieu et la religion dans son ouvrage pourtant moralisateur, l'Abbé Gérard étudie le problème du libertinage d'un point de vue religieux. Pour lui le libertin n'est pas seulement un parasite social, comme le Versac de Crébillon, ou un danger, comme le Valmont de Laclos; c'est d'abord un libre penseur qui cherche à détruire l'harmonie naturelle qui règne dans la société avec l'aide de Dieu.

> O Valmont! instruit par les idées les plus claires de ton entendement et les plus pures lumières de ta raison, convaincu par les sentiments de ton coeur, au milieu de cette harmonie universelle, de cet accord de tous les êtres à publier leur Auteur, serais-tu presque le seul qui osasse le méconnaître? Nouveau Titan, en escaladant les Cieux, ne craindrais-tu pas d'être accablé du poids de l'univers? Eh, que te reviendrait-il d'avoir refusé à Dieu ton hommage?..Dans les sombres méditations de ta dangereuse philosophie, le monde ne t'offrirait plus qu'un triste chaos, un vide affreux, et un silence éternel. N'ayant plus de principe commun qui te lie à tous les êtres, ton âme presque insensible pour tout autre que pour toi, ne verrait bientôt plus dans l'univers qu'elle-même: la sécheresse et la dureté de l'égoïsme prendraient en toi la place du sentiment; et si tu cherches du plaisir, ah! mon fils, tu changerais en des plaisirs faux, et restraints à des bornes trop étroites, des plaisirs véritables.[36]

Bien que le mot ne soit pas prononcé, l'Abbé Gérard définit avec justesse une des premières conséquences du libertinage: l'assèchement du coeur qui ne permet de connaître que des plaisirs superficiels.

Le père du Comte, le Marquis de Valmont, s'efforce de ramener son fils à la raison, à l'aide d'arguments historico-religieux. Ainsi, dans le deuxième volume, les cent cinquante pages de la

lettre XXXV constituent une longue apologie pseudo-scientifique du christianisme. L'apprenti-libertin s'intéresse pourtant à cette fastidieuse rhétorique et demande de nouvelles explications. Et pour mieux justifier l'authenticité des lettres du vieux Marquis, l'auteur, dans sa préface, prévient le lecteur sur la façon dont le dévot expose ses arguments.

> Il y a quelques endroits qui auraient été susceptibles de plus de précision; mais on a cru s'apercevoir que dans le plan du père de Valmont, il était moins question de presser les raisonnements, que de les rendre; pour celui auquel ils s'adressent, plus faciles à saisir. D'ailleurs ces mêmes endroits renferment des vérités si utiles, ils développent pour la plupart le caractère d'une âme si tendre et si sensible, qu'on a cru devoir leur faire grâce, sur ce qui leur manque du côté de la précision et de l'art, en faveur du sentiment.[37]

Comme son prédécesseur l'Abbé J.P. Camus, évèque de Belley, qui voulait créer à la place d' "Astrées libertines " des " Astrées dévotes "[38], le Chanoine de Saint-Louis-du-Louvre se proposait " dans un siècle où l'on dit de si jolies choses en faveur de l'erreur et du mensonge...[d'] en offrir quelques-unes qui intéressent en faveur de la vérité! "[39]. A l'inverse des Lettres du Marquis de Roselle, le succès commercial du Comte de Valmont provoqua la célébrité des ses médiocres héros: le Comte de Valmont et son mauvais génie, le Baron de Lausane. De même qu'en 1802 Le Génie du Christianisme favorisait les projets de réconciliation religieuse entrepris par le Premier Consul, le Comte de Valmont, publié en trois volumes pour la première fois en 1774, l'année de l'accession au trône de Louis XVI, correspondait lui aussi au ton de la réaction officielle.

Si les doutes religieux du Comte sont profonds et constituent même l'unique sujet de ses premières lettres à son père, son

libertinage se réduit en fait à devenir amoureux de Mlle de Senneville et à tenter de se rapprocher d'elle de la façon la plus discrète. A l'inverse de Meilcour et de Roselle, le Comte de Valmont avoue constamment à son père et à sa femme les tentations dont il devient la victime. " L'unique chose qui me rassure, c'est la confiance que Valmont me témoigne. Il ne m'a pas dissimulé ses opinions et ses doutes, et me fournit par là les moyens d'y répondre" ,écrit le Marquis à sa belle-fille.

Comme ses deux devanciers, le Comte de Valmont ne s'adonne au libertinage que pour y avoir été entraîné par un aîné qui exploite une situation particulière. Cette pensée console sa femme et lui donne la force de ne jamais lui adresser le moindre reproche. Le mal n'est ni dans le coeur de son mari, ni dans les attraits de la pudique et candide Mlle de Senneville; Lausane seul est responsable des égarements du Comte de Valmont.

> O Ciel! Valmont ne m'aime plus! Valmont en aime une autre! Il a si promptement oublié sa foi! Lausane, cruel Lausane, voilà le fruit de tes dogmes pervers et de tes dangereuses maximes! Non, mon mari n'était pas fait pour être un jour un volage, un parjure; et avec tes pernicieux conseils que lui a-t-il fallu de temps pour le devenir?[39 bis].

Par son manque d'expérience et par les liens qui le retiennent toujours à son père, le Valmont de l'Abbé Gérard, à l'inverse de son plus célèbre homonyme, fait encore partie du groupe des apprentis annoncés par Meilcour. Sa situation familiale offre néanmoins une nouveauté intéressante. En effet, chez Crébillon les dangers du libertinage étaient très réduits, puisque Meilcour était célibataire et ne fréquentait que des personnes sinon de son âge, du moins de son rang. Personne ne souffre de sa conduite.

On ignore tout des sentiments de Mlle de Théville qui, de plus, ne sait rien des incartades de Meilcour. La légèreté du Marquis de Roselle, quoique célibataire lui aussi, était déjà plus dangereuse. Pour une danseuse de l'Opéra,sans talent particulier, il commence à dilapider le patrimonie familial en vendant une de ses terres, et il souille son blason en l'offrant à la demoiselle en mariage. L'Abbé Gérard aggrave encore les données en faisant du Comte de Valmont un époux qui sera bientôt père. Au thème principal de la rédemption du libertin grâce à l'influence et aux conseils de ses proches, s'ajoute ici l'étude des désordres engendrés par le libertinage d'un chef de famille. Toutefois, malgré ses distractions sentimentales, le Comte de Valmont n'oubliera jamais ses devoirs. Il se montre très sensible au chagrin de son père exilé dans ses terres, et il travaille à la cour à faire revenir le roi sur sa décision. Comme Roselle l'avait fait avec Valville, il exaspère celui qui fut son ami et son mauvais génie, en redécouvrant dans l'amour conjugal le véritable chemin du bonheur et, comme plus tard Danceny, il n'hésite pas à le provoquer selon les règles du code de l'honneur.

Cette découverte d'un bonheur simple et familial devient l'élément dominant de la fin du roman. En plus de l'idée de la foi en la religion révélée, l'Abbé Gérard exploite un sujet déjà longuement développé par Mme de Beaumont, au point de modifier, dans son sixième et dernier volume, le sous-titre utilisé dans les cinq premières parties. Les cinq volumes du Comte de Valmont, ou les Egarements de la Raison s'achèvent en effet par la Théorie du Bonheur, ou l'Art de se rendre heureux[40].

En étudiant dans le chapitre suivant le caractère du Baron de

Lausane, nous verrons comment, malgré les fastidieuses digressions moralisatrices qu'annonce la préface[41], l'ouvrage de l'Abbé Gérard dénonce souvent avec perspicacité les manoeuvres insidieuses des roués.

Trois ans après l'Abbé Gérard, Imbert, avec les deux parties des Egarements de l'Amour, exploite à nouveau toutes les possibilités dramatiques que peut offrir la conduite déréglée d'un jeune père de famille qui s'adonne au libertinage. Publié en 1777, ce roman épistolaire intéressait encore les lecteurs de 1789. Le héros de Louvet, le Chevalier de Faublas, le lit dans la retraite forcée où le retient son père, et le compare même à " Crébillon fils et Laclos "[42].

L'intrigue se déroule à Londres vers 1770. Le héros, Milfort, est marié et père d'une fillette de six mois, Jenni. Sa femme, Faneli, incarne le parangon de toutes les vertus maternelles et conjugales. Un soir, au sortir d'un bal masqué où il s'était rendu seul, Milfort aperçoit dans le parc St. James une beauté inconnue, Sophie. Grâce aux démarches de son valet-entremetteur, Belton, une correspondance s'engage entre Milfort et Sophie. La demoiselle, toutefois, a des principes. Fille d'un riche commerçant français maintenant en faillite, et retirée à Londres chez une parente, elle répond invariablement à son soupirant que même si elle l'aimait, sa résolution est prise de ne rien lui accorder avant le mariage. " J'ai lu dans vos yeux; mais je n'ai pas lu dans votre coeur...Je ne me rendrai qu'à l'amour ", lui écrit-elle dans son premier billet (P.I, L.XI). Elle devient encore plus explicite quand elle apprend que Milfort est marié:

> Tu ne peux m'appartenir à titre d'époux; à quel titre viens-tu t'offrir? Quoi! après ta perfidie, tu comptes assez sur ma faiblesse, pour nourrir un espoir criminel! Et sur quoi le fondais-tu? Milord, je suis Française, il est vrai: tu croyais peut-être qu'il n'était point de vertu hors de ta patrie; tu voulais t'enorgueillir de ta honteuse victoire, aux yeux des Dames Anglaises...(P.I, L.XXI).

Milfort, désespéré par cette obstination inattendue, fait disparaître sa femme Faneli et sa fille Jenni en les enfermant l'une et l'autre dans deux terres éloignées (P.I, L.XXX). La nouvelle de la mort de Faneli se répand (P.I, L.LXI). Milfort peut alors épouser une Sophie très amoureuse et secrètement très heureuse de ce dénouement providentiel (P.II, L.XXIX) en dépit de quelques réticences de principe:

> Par l'événement qui vous rend votre liberté, le crime de votre amour est effacé; mais le souvenir de votre injure ne l'est pas (P.II, L.VI).

Dès le début de son intrigue avec Sophie, Milfort est conseillé et encouragé par son ami, le libertin Curland. Mais, peu après avoir chassé sa femme, il se trouve questionné par une ancienne connaissance, le quaker Norton, de retour d'Amérique, fortune faite après six ans d'absence. Ce dernier s'inquiète de l'influence grandissante de Curland sur Milfort et reste sceptique sur la mort de Faneli. Il découvre accidentellement le secret de son ami en faisant la connaissance (P.II, L.XXVIII) puis en devenant amoureux (P.II, L.XXXV) d'une mystérieuse inconnue qui vit en recluse à côté du château qu'il vient d'acheter. L'inconnue, sans lui révéler son nom, lui laisse deviner sa situation de femme trahie par son mari (P.II, L.XLVI). En se mettant à la recherche de cet indigne époux, Norton découvrira qu'il n'est autre que son ancien ami Milfort (P.II, L.XLVII).

Rongé par le remords, et aussi amoureux des deux femmes, Milfort meurt de tristesse mais l'âme en paix, car il est pardonné par Faneli et Sophie, qui toutes deux pleurent sa mort et décident de ne plus se séparer dans leur veuvage commun.

Pour posséder celle qui refuse d'être sa maîtresse, mais qui accepterait de devenir sa femme, Milfort abandonne sa première épouse et son enfant sans même essayer d'adoucir leur exil. Faneli, qui connaît les motifs de sa disgrâce, accepte pourtant l'exil avec soumission et espère que Milfort reconnaîtra bientôt son erreur. La présence de sa fille Jenni à ses côtés, sera la seule requête qu'elle lui adressera en vain.

Un tel endurcissement du coeur ne peut rapprocher Milfort de Meilcour, de Roselle ou du Comte de Valmont. Son intrépidité pour parvenir jusque dans le salon de Sophie avant même d'y être invité et le calme avec lequel il lui annonce la mort fictive de sa femme prouvent qu'il n'en est plus à ses coups d'essai. Avec plus d'audace encore, il poussera l'ironie jusqu'à inviter l'intransigeant quaker à son " mariage adultère ". Pourtant, malgré tous ces signes de " maturité " Milfort ne se sent pas la force d'agir seul. Il a besoin d'être encouragé et parfois même rassuré.

Dès le lendemain de la rencontre du Parc St. James, il conte à Curland son aventure.

> Si tu ne m'as vu depuis quelques jours, mon cher Curland, c'est qu'une affaire, très-importante affaire, m'occupe tout entier...En vérité, je suis dans un état des plus violents. Mon ami, ne vas plus te promener au parc St. James (P.I, L.V).

Le ton et surtout les images sont déjà dignes du correspondant de Mme de Merteuil, pour qui les " affaires " deviennent des " projets ". En annonçant son aventure à Curland, Milfort tient à lui prouver surtout que le mariage ne l'a pas privé de sa liberté. Mais ce ton glorieux cédera vite la place aux supplications, quand son intrigue avec Sophie n'évoluera pas aussi vite qu'il l'espère:

> Tente un effort en ma faveur auprès de l'inexorable Sophie. Je lui écris une Lettre, que je t'envoye et que tu fermeras après l'avoir lue. Tu sais où trouver Sophie, tâche de t'introduire; rends-lui ma Lettre toi-même. Ton adresse et ton amitié dirigeront tes démarches et tes discours. Tâche de lui représenter tout ce que je souffre pour elle. Ne te rebute point. Songe qu'il y va de la vie de ton ami (P.I, L.XXXVI).

Comme le Valmont de Laclos dont il pourrait passer pour un des précurseurs sans sa mort édifiante entre deux femmes en pleurs, Milfort reste un personnage difficile à définir. Un roué n'écrit que pour se vanter et pour éprouver la satisfaction de voir ses actions lui attirer l'admiration ou la jalousie de ses lecteurs. Il refuse jusqu'au bout l'idée du mariage. Divorcer ou, ce qui revient au même à une époque où le divorce n'existe pas, faire disparaître sa femme afin de pouvoir épouser une maîtresse, constituerait à ses yeux le comble de l'aberration. Pour le héros d'Imbert, il n'est nullement question de vaincre, mais seulement de séduire, pour posséder ce qu'il désire. Aussi Milfort cherche-t-il à gagner l'amour de Sophie. Pour satisfaire un caprice des sens, il ne craint pas d'engager son coeur. Dans la mesure où les deux mots pourraient se concilier, il fait figure de libertin sincère c'est-à-dire, d'homme faible devant les femmes. C'est pourquoi Milfort ne deviendra jamais un vrai roué, malgré les

fourberies cruelles dont il est capable et la maturité de ses remarques. Il possède pourtant tout le jargon de rigueur dans ces circonstances. Bien que le terme ne signifie probablement rien de particulier pour lui, nous avons noté qu'il présente son aventure avec Sophie comme une " affaire ". L'esprit ne lui manque pas, et s'il considère toujours Curland comme son meilleur conseiller, il est évident qu'il s'efforce de paraître son égal. A la suite de son premier rendez-vous, décrivant Sophie qu'il avait surprise " dans ce désordre que permet la pudeur, plus indulgente la nuit ", il conclut: " Son sein plus ému, plus agité qu'à l'ordinaire, avait, à son insu, entr'ouvert les voiles qui l'emprisonnaient; c'est un larcin que l'amour avait fait à la pudeur " (P.I, L.XIX).

Malgré la place trop importante tenue par les anecdotes au détriment de l'analyse --Milfort est sur le point de provoquer Curland en duel à la suite d'un faux bruit qui annonce le mariage du roué avec Sophie!-- l'intrigue des Egarements de l'Amour présente un intérêt dramatique réel. A l'opposé des ouvrages de Mme de Beaumont et de l'Abbé Gérard, celui d'Imbert offre des personnages qui agissent directement par l'intermédiaire de leur correspondance. Le jeu du laquais Belton est en cela significatif. Outre qu'il représente le précurseur immédiat d'Azolan, son rôle d'homme de main donne aux lettres que lui envoie son maître Milfort l'intérêt et la valeur de l'action.

Entre l'ouvrage d'Imbert et celui de Laclos les rapprochements seront nombreux. L'étude des principes de Curland accentuera encore cette première impression.

En transformant ses correspondants en hommes d'action, et en sacrifiant ses héroïnes, sans toutefois les supprimer, Imbert ouvre la voie au roman libertin de l'action, dans lequel l'intrigue mouvementée et la persécution physique remplacent les simples médisances de salon. Aux souvenirs de jeunesse, évoqués trente ou quarante ans après dans des Mémoires, s'oppose l'actualité de la lettre[43] qui ordonne, conseille, ou rapporte les faits du moment. Au libertinage oiseux de situation va faire place un libertinage méthodique de combat qui pour Restif et pour Sade, sera le seul moyen capable de réformer les moeurs et l'Etat.

Tandis que ces adolescents bien nés que la fortune et l'oisiveté prédisposent au libertinage retiennent l'attention des lecteurs, un type littéraire socialement très différent, le paysan émancipé, fait ses débuts dans le roman. Homme du peuple, il parviendra à s'immiscer dans la société des privilégiés en adoptant le comportement des petits-maîtres. Ses succès matériels et mondains répondent de plus en plus aux aspirations, puis à la montée de la petite bourgeoisie des commerçants et des fermiers aisés. En 1734, pour le Jacob de Marivaux, de la ferme à la boutique et de la boutique à la bonne société, tout n'est affaire que d'un " étage " de plus ou de moins:

> Aujourd'hui vous allez de la boutique à la ferme, et moi j'irai de la ferme à la boutique; il n'y a pas là grande différence; ce n'est qu'un étage que vous avez de plus que moi; est-ce qu'on est misérable à cause d'un étage de moins?[44]

Chez Jacob le libertinage est avant tout un fonds de polissonnerie naturelle, qu'en des circonstances plus conformes à ses origines

il aurait normalement dominé avec plus de rigueur. Mais c'est à lui, le moins préparé à ce rôle, et qui n'était " pas passé par assez de degrés d'instruction et d'accroissements de fortune " malgré son " oeil vif, qui annonçait un peu d'esprit "[45], que s'offre la possibilité de faire ses premiers pas dans le monde grâce aux caprices de femmes puissantes et bien disposées à son égard.

Jacob, paysan parvenu, c'est-à-dire, qui parvient à se détacher de l'avenir que lui réservait sa naissance, n'acquiert cependant pas les défauts du parvenu. Des personnages que nous venons de passer en revue, il ne possède, mais avec plus de franchise, que l'appétence sensuelle, quoique bien souvent ses goûts et ses remarques sur les attitudes des femmes ne font que se conformer à la mode du temps. En entrant dans le salon de Mme de Ferval il prendra plaisir à regarder sa belle jambe et son " joli petit pied sans pantoufle "[46], tandis que Mme de Fécour restera dans son souvenir " une assez grosse femme, de taille médiocre, qui portait une des plus furieuses gorges qu'[il ait] jamais vu "[47].

Sa sensualité de jeune homme s'exprime aussi dans la satisfaction qu'il éprouve à goûter un confort bourgeois nouveau pour lui. Quand il écrira ses Mémoires, Jacob, devenu M. de la Vallée, se souviendra avec autant de plaisir de sa première paire de pantoufles et de sa robe de chambre, que de sa première nuit avec Mlle Habert, devenue sa femme.

Plutôt que de questionner le lendemain, il se plaît à observer et à profiter du présent. Bien que l'on trouve toujours une

femme auprès de lui, il n'envisage jamais sa possession comme un succès d'homme à bonnes fortunes. Son mariage disparate, " monstrueux ", ne le surprend même pas. S'il courtise Mmes de Ferval et de Fécour, c'est toujours avec bonhomie, encouragé par la situation, et plus pour obéir à leurs caprices et à sa propre curiosité que pour poursuivre une carrière d'arriviste. Chez la Rémy, sa mésaventure avec Mme de Ferval --dont les complaisances annonçaient pourtant sa première " affaire "-- ne l'afflige pas davantage que l'état désespéré de sa protectrice, Mme de Fécour. Son véritable triomphe, il ne le remportera pas sur les femmes, mais sur la société, non en la modifiant, mais en s'y intégrant: triomphe qu'il sait accepter avec modestie, mais dont il savoure tout le plaisir. Au " chauffoir " de la Comédie où l'a conduit son nouveau protecteur, le Comte d'Orsan, il est plus confus que gêné de ne pouvoir soutenir " hardiment " les regards de ses nouveaux compagnons.

> Mes yeux m'embarrassaient, je ne savais sur qui les arrêter; je n'osais prendre la liberté de regarder les autres, de peur qu'on ne démêlât dans mon peu d'assurance que ce n'était pas à moi à avoir l'honneur d'être avec de si honnêtes gens...[48]

Mais ne cherchant pas à payer son monde " d'effronterie ", son " hétéroclite figure " n'entraîne que des plaisanteries anodines dont les rieurs sont les premiers à le mettre " au fait".

Un instinct qui progresse au rythme de son ascension sociale semble rappeler à Jacob, qu'en dépit de sa première éducation, il s'adaptera à la société brillante qui l'accueille; et il endosse progressivement, avec un minimum de désagréments et de maladresses, les dehors du personnage qu'il va devenir. En cela, ses réflexions sur sa robe de chambre, étape bourgeoise, et sur son épée,

étape noble, sont beaucoup plus que de simples rappels qui flattent son amour-propre. En toute bonne foi, Jacob tient à bien jouer le personnage que sa bonne fortune le conduit peu à peu à représenter. Après avoir sauvé la vie au Comte d' Orsan, grâce à l'épée qu'il venait de recevoir de sa femme, en se battant " à bras raccourci; car c'est là la manière de combattre d'un homme qui a du coeur et qui n'a jamais manié d'épée ", c'est avec un satisfaction certaine qu'il avoue sa réussite:

> et je vous avoue qu'en l'état où je me supposais, je m'estimais digne de quelques égards, que je me regardais moi-même moins familièrement et avec plus de distinction qu'à l'ordinaire; je n'étais plus ce petit polisson surpris de son bonheur, et qui trouvait tant de disproportion entre son aventure et lui. Ma foi! j'étais un homme de mérite, à qui la fortune commençait à rendre justice.[49]

En somme, comme la fortune qu'il doit à une épée qu'il ne possédait pas encore la veille, c'est par hasard qu'il s'est trouvé conduit à jouer au libertin. Il plaît aux femmes parce qu'il arrive à Paris à une époque où, selon les romanciers, les femmes recherchaient la fraîcheur et les façons spontanées des campagnards. Mais le fait qu'il doit sa véritable promotion à un acte de bravoure, et non à une intrigue de boudoir, limite avec netteté la part qu'il faut accorder à ses premières intrigues dans l'établissement de sa fortune. Comme Marianne, qui, elle aussi, est parfaitement consciente de ses talents personnels et qui refuse de les utiliser comme l'y invite le vieux de Climal, Jacob sait se respecter. S'il joue un jeu, du moins joue-t-il son propre rôle, celui que lui dictaient son coeur et sa raison, puisque celui de sa naissance ne lui convenait plus.

En faisant de son Jacob un opportuniste toujours guidé par

les principes moraux et par les convenances sociales de l'état dans lequel il se trouve, Marivaux a su éviter les excès d'un genre romanesque très riche en possibilités d'intrigues. L'équilibre psychologique et moral atteint par Jacob ne lui survivra pas. Au bon sens du paysan parvenu mais conscient de sa chance et de ses audaces, succèdera, trente ans plus tard, la mentalité dépravée des paysans et paysannes pervertis pour qui l'argent devient la clef des plaisirs les plus déréglés.

Dans la Lucette ou les Progrès du Libertinage de Pierre-Jean-Baptiste de Nougaret, le sort pitoyable du berger Lucas suffirait à illustrer cette différence.

Le roman ne mérite pas l'attention que lui accordent certains critiques, et qui ne peut s'expliquer que par la classification dans laquelle le maintient la Bibliothèque Nationale[50]. L'intrigue en est des plus banales, même pour le lecteur de 1765. Une jeune bergère, Lucette, attirée en qualité de servante au château de son seigneur, le banquier Mondor, est séduite par le jeune abbé Frivolet qui s'y trouve en vacances. Quelques semaines plus tard, un jeune officier lui ayant proposé de l'enlever et de l'emmener à Paris, elle abandonne ses parents et son village, laissant " avec plaisir et avec chagrin "[51] la seule personne pour qui elle éprouvait quelques sentiments de tendresse, le berger Lucas.

A Paris, très vite abandonnée par son ravisseur, Villeneuve, Lucette doit se mettre au service d'une souteneuse, Mme Commode. La fortune lui sourit quand un prince allemand excentrique, qui, " pour acquérir de la célébrité...prenait les usages des lieux

où il se trouvait "[52], décide de la prendre pour maîtresse en titre. L'existence princière que connaît alors Lucette ne dure que six mois,car son prince doit rentrer brusquement en Allemagne à la mort de son père, " ayant eu la gloire [grâce aux extravagances coûteuses de Lucette] de s'être fait en France une réputation brillante "[53]. Pendant les premières aventures de sa maîtresse, Lucas, désespéré, s'engage dans un régiment de la Rochelle et y subit un entraînement en tout point semblable à celui de Candide chez les Bulgares. Il déserte peu après, poussé par " l'envie...de voir Paris "[54]. Là, il retrouve Lucette dont les nouvelles occupations professionnelles n'altèrent en rien les premiers sentiments. Comme elle, il sait profiter de la décadence de la haute société en devenant simultanément l'amant entretenu d'une duchesse et d'une comtesse. De nouveau seule, c'est-à-dire, sans riche protecteur, Lucette décide de se faire comédienne et de connaître le succès des planches. Elle se joint à une troupe de Rouen, mais la misère et la maladie ruinent ses projets. Grâce aux soins assidus d'un étudiant en médecine, elle guérit de la vérole sans en garder de marques trop visibles, et prouve au carabin qu'elle fera " encore plus d'un heureux "[55].

Toujours amoureuse de son " cher Lucas ", elle revient dans la capitale où elle doit s'associer " avec ces filles prévenantes qui inondent tout Paris "[56]. C'est dans cet état que la retrouve Lucas. Celui-ci est devenu membre de la société des " Tapageurs " (ramassis de mauvais garçons, assez semblables aux " Braves et Généreux " du Francion de Charles Sorel)[57], et il va joindre à son titre d'amant celui de souteneur.

Lucette et Lucas connaîtront une nouvelle période de prospérité,l'une en devenant la maîtresse de Monseigneur, haut dignitaire de l'Eglise, l'autre en se faisant nommer secrétaire d'un riche marquis. Mais le

livre de Nougaret voulant se montrer encore " plus utile qu'un traité de morale "[58], c'est sur un grabat sordide que les deux amants, maintenant mariés, mourront dans les bras l'un de l'autre et sous les yeux horrifiés de la mère de Lucette.

De Jacob à Lucas il n'y a plus que des similitudes de situation. Tandis que Marivaux fait constamment preuve d'une recherche artistique en analysant les réactions d'un personnage bien défini et dans un contexte donné (l'ascension sociale de son paysan), le Comte de Nougaret ne cherche qu'à multiplier les situations scabreuses pour s'assurer un succès facile à une époque où le genre poissard commençait à se répandre. Malgré son ingéniosité et ses bonnes fortunes passagères, Lucas ne s'élèvera jamais au-dessus de la canaille avec laquelle il joue et se bat. Il ne possède ni le bon sens de Jacob, ni la volonté de réussir de Gil Blas. Bien que le libertinage soit le thème du roman, Lucas ne possède aucune des " qualités " dont se vante le Versac de Crébillon, et dont saura faire preuve le Valmont de Laclos. Lucas ignore toute idée de contrainte et se montre incapable du moindre refus. Esclave de ses sens, son libertinage n'est que l'expression dégénérée de la débauche la plus triviale. Au libertinage de salon de Meilcour et de Roselle, s'oppose maintenant un libertinage de trottoir, qui, au milieu du siècle suivant, constituera une des bases du réalisme de Champfleury et de Duranty, et à un degré moindre, celui de Sue, puis de Zola.

Comme le reconnaît lui-même l'auteur, " le pauvre Lucas était né vingt-cinq ans trop tôt "[59]. Malgré la nouvelle profession de foi publiée par la Mettrie dans son <u>Anti-Sénèque</u>[60], il faudra attendre <u>Justine</u> (1791), et surtout <u>l'Histoire de Juliette</u> (1797), pour voir " la vertu punie et le crime récompensé ".

Une dernière remarque est à souligner au sujet de la composition de l'ouvrage de Nougaret. Les deux héros, Lucas et Lucette, se trouvent absolument libres d'agir à leur guise: personne ne les harcèle de conseils bien intentionnés ou pernicieux. Lucas ne connaîtra aucun maître, aucun conseiller en libertinage, avant l'édition de 1777, dans laquelle se trouve introduit le Marquis de ***. Les bons conseils que peut recevoir Lucette se résument à la leçon que lui donne sa mère dans le deuxième chapitre du roman: " Comment une mère doit instruire sa fille ", et à laquelle " Lucette ne comprit presque rien "[61].

Malgré leurs faiblesses, les nombreuses réimpressions, plus ou moins modifiées, de l'édition de 1765-1766 témoignent du succès du livre à la fin du XVIIIe siècle[62]. Elles semblent donner raison à l'auteur qui se vante d'avoir produit " quelque chose de nouveau "[63] et qui se loue " du Public parce que [son] livre s'est bien vendu "[64].

Il n'est donc pas étonnant que dix ans plus tard, un auteur encore plus prolixe, Restif de la Bretonne, reprenne le sujet avec sa série de paysans et de paysannes pervertis.

<u>Le Paysan et la Paysanne pervertis</u>, publiés en 1787 à la Haye, ne sont que la refonte en une seule histoire des aventures du <u>Paysan perverti</u> (1775) et de <u>la Paysanne pervertie</u> (1784)[65]. L'intrigue retenue par Restif est en tout point identique à celle de la <u>Lucette</u> de Nougaret, quoique l'auteur affirme ici s'appuyer sur des souvenirs personnels:

> Je fis les premières lettres avec un plaisir infini,

> parce qu'en parlant de mon héros [Edmond], je racontais les aventures de ma jeunesse, à mon arrivée à Auxerre, en 1751. Je ne me contentai pas de ces allusions: pour donner à mon livre ce fonds de vérité dont je m'étais fait un devoir en prenant la plume en 1766, je donnai à mon paysan perverti les aventures de Borne, le procureur du roi des eaux et forêts, et je les amalgamai au revers des miennes et de celles de quelques autres jeunes gens que le séjour de la capitale avait perdus[66].

Pour la première fois, les deux héros, Edmond et Ursule, sont frère et soeur. Venus à Auxerre chez le ménage bourgeois des Parangon pour y apprendre la peinture, ils se trouvent tous deux, à l'inverse de Lucas et de Lucette, systématiquement endoctrinés par un roué dangereux, le Père Gaudet d'Arras.

A l'opposé de Meilcour et du Marquis de Roselle, Edmond adhère avec enthousiasme aux idées pourtant surprenantes de son nouvel ami. Tandis que Jacob, à la mort de son seigneur parisien, et que Lucas, après avoir déserté son régiment, se trouvent sans emploi, Edmond pourra profiter d'une certaine sécurité matérielle. A Auxerre comme plus tard à Paris, le logis lui est fourni par ses maîtres et ses premiers tableaux commencent à lui procurer quelques commandes.

Avant de connaître Gaudet, Edmond ressemblait beaucoup à Jacob, dont il possède la fraîcheur de teint qui plaît tant aux Parisiennes de l'époque. Comme lui, et pour les mêmes raisons, il refuse les propositions de la première femme de chambre de sa protectrice, quand il découvre qu'elle est la maîtresse de M. Parangon, et que les économies qu'elle lui offre en dot sont le résultat des privautés qu'elle accorde à son maître. Ce refus contrarie M. Parangon, qui, sachant la servante enceinte, désire lui faire épouser Edmond. Il confie son projet à l'un de ses amis,

le Père Gaudet, cordelier défroqué, riche, mais sans naissance.

Avec beaucoup plus d'habileté que Versac, Gaudet sait gagner la confiance de son pupille. Sur ses conseils, Edmond abandonnera progressivement l'étude de la peinture pour se vouer à celle du libertinage, d'abord mondain, avec l'argent et les relations de Gaudet, puis de plus en plus scandaleux et crapuleux, à la suite de maladresses et de son entêtement à négliger les convenances. Finalement, Edmond sera condamné aux galères pour n'avoir pas pris " un juste milieu, en ne faisant rien qui ne soit indigne du seigneur le plus poli, et rien qui ne soit au-dessus du bourgeois bien élevé le plus modeste " (P.II, L.V).

En dépit de leur vif désir de se montrer à la hauteur du rôle qu'on attend d'eux, et malgré leur connaissance d'une société pour laquelle ils ont été éduqués, Meilcour et Danceny seront loin d'atteindre, dans l'art de la séduction, le petit-maître Edmond à l'époque de ses succès mondains. Pour mieux connaître ses forces, et pour gagner l'admiration de son protecteur, Edmond " débute " avec une aventure aussi délicate que dangereuse, en décidant de séduire la respectable Mme Parangon, chez qui il vit et travaille encore. Comme plus tard Valmont parlant de Mme de Tourvel, Edmond veut posséder sa bienfaitrice, pour satisfaire les désirs qu'elle fait naître inconsciemment en lui:

> Dis moi [écrit-il à Gaudet] comment j'amènerais la plus aimable et la plus sincère des femmes à satisfaire les désirs qu'elle inspire avec tant de frénésie (P.I, L.LV).

Pour vaincre sa victime il saura se montrer tour à tour tendre et brutal. Devant une première réticence de Mme Parangon, effrayée de ses audaces inhabituelles, il était devenu " plus

tendre et moins entreprenant...[et avait]fait des protestations qu'on [avait] crues sincères et qui l'étaient " (P.I, L.LVIII), mais c'est bientôt avec " une odieuse frénésie " qu'il abusera de la situation. Ce premier emportement prive Edmond du plaisir qu'il en attendait, et ce n'est que trois jours plus tard, lors d'une seconde tentative beaucoup plus calme, qu'il goûtera un bonheur partagé par sa nouvelle maîtresse.

Bien que les héros de Crébillon fils soient encore, à ce moment-là, les maîtres incontestés de la diplomatie galante [67], Edmond découvre par la pratique et par les commentaires de Gaudet, l'utilité des " gradations " qu'il faut savoir s'imposer dans ces sortes d'assauts. C'est presque à la manière d'un Valmont racontant sa première nuit avec Cécile, qu'il relatera à Gaudet l'habileté avec laquelle il vient d'obtenir les prémices de sa cousine Laure:

> Je me suis approché du lit de l'aimable fille, pour lui souhaiter le bonsoir et l'embrasser. Un baiser, deux baisers! La petite cousine souriait...Une liberté! La petite cousine se défendait!, mais si maladroitement! ...Pour dérober son sein elle livrait tout le reste... (P.I, L.XXVI).

Après ces premiers essais et devenu le peintre en vogue, grâce à quelques nus très naturels et flatteurs, Edmond obtiendra les faveurs de Marquises et d'autres femmes à la mode, auprès desquelles il tiendra son rôle de petit-maître avec autant d'effronterie et de succès que le plus fortuné cadet de grande maison. Mais ses excès vont le perdre: après avoir lui-même favorisé la dépravation de sa soeur pour le compte du mari de sa plus célèbre maîtresse, il doit la faire interner à la Salpêtrière pour qu'elle y soigne sa vérole. Grisé par ses succès, et à la recherche de jouissances toujours plus violentes, il rejoindra

Lucas sur le trottoir en devenant souteneur, heureux et fier de sa dégradation.

> Me voilà un peu monarque comme tu vois!..J'étouffe tous les sentiments d'honneur qui se présentent à mon souvenir, je les repousse...J'ouvre devant moi une carrière immense, je trouve des plaisirs nouveaux que je ne connaissais pas au sein du cynisme doré et délicat. Avec des habits semblables à ceux des bourgeois, leurs filles et leurs femmes ne me paraissent rien; en habit de mendiant, elles sont au dessus de moi, elles me font illusion, et se confondent à mes yeux avec les princesses; je les envie, je voudrais les humilier; moi qui suis poli, tendre même pour leur sexe, sous mes mauvais habits je change d'inclination: si je vois une jolie femme, le soir, je l'insulte et l'entretiens de propos grossiers...Enfin, je jouis de les souiller (P.III, L.I),

écrit-il à son ami Gaudet, qui, tout en déplorant la déchéance et la trivialité de son élève, applaudit à sa dépravation.

A la réflexion parfaitement admissible du paysan " parvenu " satisfait de se découvrir " homme de mérite " correspond, chez le " perverti ", l'arrogant étalage de ses plaisirs lubriques. Pour Lucas, et d'une manière plus consciente pour Edmond, le libertinage abandonne ses objectifs de galanterie esthétique et gratuite et cède le pas à la trivialité de jouissances grossières et désordonnées.

Mais le caractère du " paysan perverti " de Restif est toutefois loin d'être peint d'une manière aussi superficielle que celui du héros de Nougaret. Si la troisième partie du _Paysan et de la Paysanne pervertis_ ne présente plus que les prouesses crapuleuses d'un dévoyé de bas étage, dans la deuxième, les intrigues que noue Edmond sur les conseils de Gaudet sont dignes de figurer dans la collection des aventures mondaines de l'époque. Les

propos tenus par Versac, Gaudet et Valmont permettent de mieux comprendre pourquoi, tout en prônant déjà l'utopisme social et amoral de Sade, les roués les plus impitoyables reconnaissent pourtant aussi les principes d'un libertinage raffiné.

Chapitre III: Les Maîtres: doctrinaires ou roués.

> Et vous, aimables débauchés, vous qui, depuis votre jeunesse, n'avez plus d'autres freins que vos désirs et d'autres lois que vos caprices, que le cynique Dolmancé vous serve d'exemple; allez aussi loin que lui, si, comme lui, vous voulez parcourir toutes les routes de fleurs que la lubricité vous prépare; convainquez-vous à son école que ce n'est qu'en étendant la sphère de ses goûts et de ses fantaisies, que ce n'est qu'en sacrifiant tout à la volupté, que le malheureux individu connu sous le nom d'homme, et jeté malgré lui sur ce triste univers, peut réussir à semer quelques roses sur les épines de la vie.
>
> D.A.F. de Sade[68].

Bien qu'il faille attendre le deuxième dialogue de la Philosophie dans le Boudoir pour connaître dans ses moindres détails la première leçon, à la fois théorique et pratique, de ce " catéchisme de la débauche " dont parlait Valmont où tout n'est nommé que par le mot technique "[69], le penchant des roués à vouloir former des disciples est une constante qui se retrouve tout au long du XVIIIe siècle chez ceux que nous appellerons pour cette raison les doctrinaires.

Versac est le premier exemple de cette lignée de libertins-philosophes, dont le Vicomte de Valmont représentera le type le plus équilibré, grâce à la concordance qu'il tente d'établir entre les mobiles de ses actes et ses principes de roué. En effet, pour le héros de Crébillon, comme pour ses successeurs immédiats, qui tous affirment que le plaisir physique est peu de chose à côté des satisfactions qu'ils éprouvent à voir leurs pupilles perpétuer leurs exploits, la disparité notoire qui existe entre leurs

prouesses (qu'il n'est jamais possible de vérifier) et les principes de leur éthique affaiblit leur prestige social. Cette disparité met en doute leur habileté de séducteur et le bien-fondé de leurs théories.

L'exemple de Versac illustre cette remarque. Ses rares apparitions au cours de l'intrigue n'auraient pu suffire à lui procurer la célébrité littéraire qu'il connaît et qui, à son tour, compte pour beaucoup dans le succès des Egarements. Versac est surtout connu pour le cours d'initiation à la vie mondaine qu'il donnera à Meilcour dans les dernières pages du roman.

Bien que Versac n'apparaisse que trois fois et toujours à l'improviste --d'abord chez la mère de Meilcour, puis deux fois le lendemain chez Mme de Lursay-- nous sommes déjà bien renseignés sur ce personnage que les femmes craignent et recherchent tout à la fois. Un peu comme Jacob, malgré un physique et un âge très différents, les femmes " l'avaient mis à la mode dès l'instant où il était entré dans le monde "; mais à l'inverse du paysan de Marivaux, " il avait toujours su tourner les choses si bien à son avantage, que la Dame n'en passait pas moins pour lui avoir appartenu "[70]. La remarque se trouvera vérifiée peu après, par les propos de Versac lui-même:

> Le vrai de l'aventure est que cette femme, qu'à peine je connais de vue, s'est coiffée de l'idée que je l'aimerais un jour, et qu'en attendant que cela arrive, elle dit à tout le monde que nous sommes bien ensemble.[71]

L'amour l'ennuie: "Une grande passion est sans doute quelque chose de fort respectable, mais à quoi cela mène-t-il? Qu'à s'ennuyer longtemps l'un avec l'autre "[72]. Plus que simples plaisanteries de libertin, ce sont là de véritables sentiments de misogyne, attitude fréquente au XVIIIe siècle où les mariages décidés par les familles avaient porté atteinte à la notion

d'unions à la fois légitimes et heureuses.

Si elle ne nous était pas par la suite expliquée, la conduite de Versac dénoterait un personnage assez grossier, sans gêne et sans distinction, mais qui conserve ses entrées dans une société qui se prétendait éclairée et raffinée. Malgré ses visites bruyantes et ses remarques médisantes, il passe toujours pour le héros en vogue: l'homme à bonnes fortunes. Cette incompatibilité apparente commence à s'expliquer et devient plus plausible, lorsqu'il découvre à Meilcour les raisons de sa conduite, au cours de leur promenade à l'Etoile. On voit alors comment tout, chez lui, est exactement calculé, et comment ses mauvaises manières sont, elles aussi, judicieusement adaptées aux défauts et aux manies de ses relations. Son comportement,qui jusqu'alors pouvait passer pour fruste et instinctif, s'inscrit désormais dans une ligne de conduite longuement étudiée.

Comme pendant la longue conversation au cours de laquelle la Marquise de Retel entreprend l'éducation sentimentale du narrateur des Mémoires sur les Moeurs[73]: tous les points qui touchent à la vie mondaine de l'époque, toutes les façons de se comporter en société, et même les raisons de ce comportement, sont examinés en détail. Meilcour apprendra ce qu'on entend par relations galantes et ce qu'on doit en attendre; il verra l'importance qu'il faut accorder à la célébrité mondaine et comment y parvenir en respectant les règles de la conversation, de la galanterie et de la mode. Pour Versac, cet exposé est en même temps une justification de sa propre conduite, et en particulier de la brutalité et de la grossièreté feintes de ses moeurs.

Il déteste les femmes que la mode du temps a rendues les arbitres de la société. Il maudit ce bon ton auquel il faut se plier pour réussir, et qu'il ne fait consister que de " la noblesse et [de] l'aisance des ridicules "[74], ce qui, dans le détail, ne se traduit que par un laisser-aller vulgaire et des propos mesquins,

> une négligence dans le maintien qui, chez les femmes, [va] jusqu'à l'indécence,..[des] tons et [des] manières affectées...[Et] comme c'est à la médisance uniquement que se rapporte aujourd'hui l'esprit du monde, on s'est appliqué à lui donner un tour particulier, et c'est plus à la façon de médire qu'à toute autre chose, que l'on reconnaît ceux qui possèdent le bon ton[75].

Ces remarques lui permettent donc de conclure, deux pages plus loin et de l'air le plus désabusé, qu' " ignorer tout, et croire n'ignorer rien...prononcer des absurdités, les soutenir, les recommencer: voilà le bon ton de l'extrêmement bonne compagnie "[76], car, comme le note J.J. Rousseau, " la première qualité de l'homme à bonnes fortunes est d'être souverainement impertinent "[77]. Et, malgré " beaucoup de facilité à s'exprimer, du brillant, de la légèreté ", tout cela était dit, selon le Comte de ***, avec un vocabulaire " encore plus borné que celui de l'opéra ", qui pourtant " ne renfermait pas plus de six cents mots "[78].

En dépit de ses réflexions et de ses tendances à la misogynie, Versac ne pourrait exister dans un monde sans femmes. Il les exploite autant qu'il le peut, estimant que leur raison première est de permettre à l'homme d'accroître son prestige personnel et social. En 1751, le jeune Comte de *** avouera s'être passé " la fantaisie " de Madame Derval, parce que " le bon air était de l'avoir eue "[79]. Tout jeune homme a donc " besoin d'une femme

qui [le] mette dans le monde "[80]. Telle est la grande règle de l'époque.

La plus grande partie de sa conversation avec Meilcour débattra donc des moyens qui permettent de s'assujettir les femmes. Cependant, malgré le côté utilitaire qu'il leur reconnaît, Versac n'accorde pas à la femme le même degré d'intelligence qu'à l'homme. Il cherche constamment à l'humilier par sa façon de lui parler, et à la rudoyer pour la mortifier: " de tous ceux [des ridicules] qui règnent aujourd'hui, le fracas est celui qui en impose le plus généralement, et surtout aux femmes "[81]. S'il couche parfois avec l'une d'elles, c'est uniquement pour "marquer des points " et pour étendre sa gloire de séducteur, car, pour ce qui est de sa situation dans le monde, à l'inverse de ce qui se produit chez les débutants, c'est lui " qui y [met] toutes celles qui veulent y être célèbres "[82].

D'ailleurs, tout ce que l'on peut se permettre en ce domaine ne doit jamais aller au-delà d' " une sorte de commerce intime... d' une amitié vive qui ressemble à l'amour par les plaisirs, sans en avoir les sottes délicatesses "[83]. Comme le Comte de ***, il aurait recherché les faveurs d'une Comtesse de Vignolles, libertine qui savait offrir à la fois " la commodité et les agréments que l'on rencontre avec une fille de l'opéra, et le ton et l'esprit d'une femme du monde "[84].

Versac oublie pourtant que certaines femmes ont percé le secret de sa conduite et qu'elles peuvent parfois se prévaloir à leur tour de ses principes. La Marquise de Retel, dont nous avons mentionné le rôle d'institutrice de libertinage, s'est fait

une règle de vie de cet " athéisme en amour " qu'elle a discerné chez les libertins.

> Ce qu'ils appellent amour est l'usage de certains plaisirs qu'ils cherchent par intervalle, qu'ils saisissent d'abord avec ardeur, qu'ils varient par dégoût et par inconstance, et auxquels on est enfin obligé de renoncer quand ils cessent de convenir, ou qu'on n'y convient plus[85].

Cet homme qui doit sa notoriété aux femmes et qui recherche leur compagnie n'est pourtant pas un grand théoricien de l'amour; sa " philosophie ", trop souvent négative, reste en cela faible et peu convaincante. Mais ce n'est pas non plus un vicieux ou un obsédé sexuel. Il faudra attendre les créations de Restif et de Sade pour voir les premiers déséquilibrés, dont Moresquin indique les tendances dès 1789.

Quand il s'agit de la morale en général, Versac est aussi catégorique que pour les femmes. La morale traditionnelle est en désaccord complet avec ses principes et elle ne peut que les contrarier. Il faut la rejeter: "quant à la morale...mais le monde et elle ne s'accordent pas toujours, et vous éprouverez que le plus souvent on ne réussit dans l'un, qu'aux dépens de l'autre. Il vaut mieux, encore un coup, prendre les erreurs de son siècle, ou du moins s'y plier, que d'y montrer des vertus qui y paraîtraient étrangères, ou ne seraient pas du bon ton." [86]. Dans les _Mémoires sur les Moeurs_, une remarque du narrateur permet de constater que cette opinion est encore partagée quinze ans plus tard par " la bonne compagnie ": " Pour un homme qui veut se distinguer dans la carrière où j'entrais, il est assez indifférent qu'on en parle bien ou mal; il suffit qu'on en parle beaucoup "[87].

Versac prétend d'ailleurs ne pas être responsable du scandale

que provoque sa conduite. Comme le narrateur des Mémoires sur les Moeurs qui, " sensible par caractère[devint] fat par principe "[88], ou comme le Valmont des Liaisons dangereuses (L.LII), Versac accuse la société de l'avoir corrompu. Dans un court passage autobiographique qui annonce déjà celui de la Marquise de Merteuil, il se justifie:

> Entré de bonne heure dans le monde, j'en saisis aisément le faux. J'y vis les qualités solides proscrites, ou du moins ridiculisées et les femmes, seuls juges de notre mérite...je devins étourdi, pour paraître plus brillant; enfin, je me créai les vices dont j'avais besoin pour plaire...
>
> Je suis né si différent de ce que je parais, que ce ne fut pas sans une peine extrême que je parvins à me gâter l'esprit. Je rougissais quelquefois de mon impertinence: je ne médisais qu'avec timidité.[89]

Toutefois, il n'a pas, comme son disciple des Mémoires sur les Moeurs, la perspicacité et surtout l'honnêteté de reconnaître qu'il est lui-même en partie responsable de la continuité de cet état d'esprit. " J'avais trop de part à la dépravation de mon siècle pour ne pas m'apercevoir moi-même que ma vanité perdait à suivre trop longtemps les ridicules que j'avais mis à la mode "[90], avoue avec plus de contentement que de remords le héros de Duclos.

Malgré les reproches de maladresse et de grossièreté qu'on peut lui adresser, Versac n'a pas choisi un mode de vie facile à tenir. Les pauvres effets de son acolyte, le petit-maître Pranzi, prouvent que ne devient pas Versac qui veut: " De quelle finesse n'avez-vous pas besoin pour conduire tout à la fois plusieurs intrigues que pour votre honneur vous ne devez pas cacher au public, et qu'il faut cependant que vous dérobiez à chacune des femmes avec qui vous êtes lié! "[91]. Quelques déductions empiriques ne suffisent pas à un tel système, et cette conduite

requiert une connaissance certaine de la psychologie féminine. Versac résume à Meilcour les qualités que doit posséder celui qui adopte ses principes:

> Croyez-vous qu'il ne faille pas avoir dans l'esprit bien de la variété, bien de l'étendue, pour être toujours, et sans contrainte, du caractère que l'instant où vous vous trouvez, exige de vous, tendre avec la délicate: sensuel avec la voluptueuse, galant avec la coquette? Etre passionné sans sentiment, pleurer sans être attendri, tourmenter sans être jaloux: voilà tous les rôles que vous devez jouer, voilà ce que vous devez être[92].

Après la sécheresse du coeur, la souplesse d'esprit et de conduite reste l'atout majeur des libertins[93].

Des deux Valville, celui de Marivaux demeure le plus célèbre pour avoir été quelque temps le fiancé inconstant de Marianne, mais son homonyme des Lettres du Marquis de Roselle mérite toutefois une plus grande attention ici. Reprenant les thèmes présentés par Crébillon dans les Egarements, Mme Elie de Beaumont développe avec son Valville un nouvel exemple du prosélytisme des roués.

Comme Versac, et surtout comme le Vicomte de Valmont de Laclos qu'il annonce par son aisance et son esprit désinvolte, ce Valville se présente sous les apparences d'un honnête homme agréable et mondain. Même sa plus farouche adversaire, Mme de Marton, l'admet, dans un portrait qu'elle fait de lui à Mme de Saint-Sever et qui annonce en bien des points celui de Valmont par son ennemie Mme de Volanges (L.XIII):

> Je ne sais si vous connaissez Valville; il passe sa vie dans le monde, il en a les grâces et les principes; il se croit irréprochable sur l'honneur, et n'en a que de fausses idées: l'espèce de vertu qu'il s'est faite, tient chez lui la place de la vraie vertu qu'il méprise; il traite tout de préjugés, et n'a que des préjugés; il se croit honnête homme, et n'est qu'un homme du grand air; il pense mal des femmes, paraît les respecter, n'en estime aucune, s'amuse avec toutes, badine avec l'amour, se fait par décence un devoir de

> de l'amitié, hait la débauche, cherche le plaisir, le trouve rarement; son goût est délicat, son âme faible, son coeur froid et gâté; esclave des usages les plus extravagants, il traite gravement les choses frivoles, légèrement les sérieuses, et n'a nulle idée de tendresse et de sentiment (P.I, L.XIII).

Les craintes qu'émet Mme de Narton quant à l'influence de Valville sur le Marquis de Roselle sont des plus justifiées.

A Roselle qui avait déjà " reçu des leçons d'un maître assez habile ", mais qui n'en avait pas trop profité, Valville, dès sa première lettre, propose de s'instituer son directeur de conscience. " Tu as besoin d'un Directeur; si j'en connaissais de plus capable que moi, je t'aime assez pour t'adresser à lui; mais je crois être ton fait. Suis le plan de conduite que je te tracerai "(P.I, L.XI).

Comme Versac l'avait fait pour Meilcour, Valville veut aider Roselle à briller dans le monde. Pour lui aussi, seule la fréquentation des femmes --filles à la mode et dames bien établies-- peut donner les manières et l'esprit dont tout homme bien né doit savoir faire preuve. C'est dans ce but qu'il avait fourni à Roselle l'occasion de rencontrer Léonor, jeune danseuse de l'Opéra: " Je t'avais mis entre les mains de Léonor pour y prendre le ton du monde, et te mettre en réputation "(P.I, L.XI). L'amour ne peut donc avoir place dans de telles aventures. Valville réprimande Roselle pour ce qu'il considère sa mauvaise conduite et ses manies démodées:

> et voilà que tu te prends de belle passion pour elle; c'est un enfantillage...Commence d'abord par te défaire de cet air nigaud de passion qui ne sied pas du tout(Ibid.).

Ce qui compte, c'est d'acquérir le ton du monde, ton qui, malgré le raffinement des manières, n'a guère évolué depuis la Régence:

> prends le ton du monde, de ces gens que ta soeur appelle libertins; ne parais estimer ni une femme, ni ses faveurs; tire sur les bégueules à sentiments; familiarise-toi

> avec elle [Léonor], libre, hardi, entreprenant, et le reste (Ibid.).

A une époque où, au dire de Meilcour, ce que " les deux sexes nommaient Amour, était une sorte de commerce où l'on s'engageait, souvent même sans goût, où la commodité était toujours préférée à la sympathie, l'intérêt au plaisir "[94] Valville rappelle à Roselle que le sentiment ne doit être qu' " une amitié vive " qui " ressemble à l'amour pour les plaisirs, sans en avoir les délicatesses ". Quelques années plus tôt, la Marquise de Retel se demandait déjà si l'amour qui " se fait sentir à un certain âge " n'était pas simplement "qu'une portion du goût général que les hommes ont pour les plaisirs? "[95].

Sur ce chapitre, déjà si débattu par les romanciers libertins, il était difficile d'apporter des idées très neuves, et Mme de Beaumont suit souvent de près les textes de ses dévanciers. Certaines remarques de son libertin ne sont parfois que la conséquence logique des affirmations de personnages antérieurs. Ainsi, parlant de la Comtesse de Vignolles qui vient de le quitter pour le Comte de Varennes, Le Comte de *** de Duclos notait, en paraphrasant déjà Meilcour, qu' " elle avait tellement secoué les préjugés de la bienséance, qu'elle ne [lui] donna même pas le temps de jouer l'homme amoureux "[96]. Valville, qui fréquente de telles femmes, reprend la même idée quand il estime " qu'il n'est question aujourd'hui que d'être aimable ", et que pour l'être, l'amour est superflu.

> Il ne nous rend tels tout au plus qu'aux yeux de l'objet que l'on aime. On ne demande que la galanterie; la galanterie est l'amour du sexe en général... (P.I, L.XI).

S'il bannit toute sentimentalité et ne voit dans l'amour

" qu'un amusement, qu'un préservatif contre l'ennui " (P.I, L.XV), Valville, plus réaliste en cela que Versac, rappelle à son élève qu'en plus d'un statut social très prisé, une maîtresse célèbre --c'est-à-dire, extravagante et dépensière-- fournit à celui qui l'entretient brillamment la source de ses menus plaisirs.

> Quant à l'article des maîtresses pour débuter dans le monde, on prend à ses gages une Laïs en réputation, mais on ne se met pas à ses ordres; on l'aime autant qu'il le faut pour jouir, et l'on n'y tient pas assez pour ne pas s'en délivrer quand il convient(P.I, L.XI).

Cette remarque restera encore valable quand, plus tard, le jeune libertin devenu un roué aguerri, ambitionnera les faveurs d' "une femme aimable, [d'] une femme importante, [d'] une femme qui peut beaucoup, [d'] une femme qu'il faut avoir eue ":

> Ne sais-tu pas qu'ajourd'hui tout roule sur le plaisir, qu'il est le pivot de plus grandes affaires, et qu'il faut le sentir ou le feindre?(P.I, L.LXXXII).

Toutefois, bien qu'il raillera Roselle pour avoir épousé " une provinciale " Valville admet que le mariage existe et qu'on ne peut l'éviter. Mais cela doit rester une formalité que l'on repousse aussi longtemps que possible, et dont on veillera à retirer le plus grand profit matériel.

> La femme qu'il est le moins nécessaire de trouver aimable, c'est la sienne. Quand on se marie, on épouse le bien d'une fille, et l'on met en liberté sa personne; voilà ce que j'appelle se tirer honnêtement du sacrement (P.I, L.XI).

Avec autant de désinvolture que le Comte de *** ou que le Clitandre de La Nuit et le Moment, et avec beaucoup plus d'élégance que ne l'expliquera plus tard le Gaudet de Restif, Valville préconise l'amour-divertissement. On ne s'engage qu'à demi, pour se quitter sans peine dès que le plaisir disparaît.

> On prend une fille comme Léonor, on la garde tant

> qu'elle amuse, on l'entretient décemment; et on la quitte quand on ne l'aime plus, ou quand elle devient impertinente; cela ne demande pas plus de façon (P.I, L.XV)[97].

Cette attitude va de soi et n'offre aucune difficulté à celui qui se souvient qu' " il faut, en intrigues amoureuses, comme en toutes autres affaires, former un plan d'abord, et ne s'en point écarter, à moins que les circonstances ne varient "(Ibid.).

Outre les plaisirs qu'elles procurent, les premières liaisons constituent une excellente préparation à des projets plus hardis. L'apprenti libertin qui aura bien suivi les remarques de Valville, et qui a maintenant cessé " de prendre [ses] premières palpitations pour de l'amour " (P.I, L.XI), sait ce qu'il peut espérer d'une fille, et ce qu'il doit attendre de sa femme. Dès lors il se trouve prêt à se lancer dans le véritable libertinage mondain, c'est-à-dire, à la conquête des femmes mariées ou plus âgées que lui. Les règles, ici, sont plus délicates à observer, car " les alentours de ces Dames sont plus gênants ", mais ce sont en général les mêmes que lorsqu'il s'agit des filles. Valville signale seulement à Roselle les erreurs à éviter car, si quelques " arrangements " suffisent pour séduire une danseuse, il faut montrer plus de discrétion avec une maîtresse dont on doit devenir, en même temps, l'ami du mari.

Mais l'enjeu en vaut la peine. Alors qu'une actrice, même célèbre, ne peut apporter qu'une gloire passagère à son protecteur, on peut espérer les plus grands avantages sociaux d'une femme dont le mari est puissant:

> Tu ne sais pas, je le vois, ce que c'est que l'honneur

> des honnêtes gens. Un homme qui veut passer sa vie agréablement, choisit parmi les femmes les plus aimables, celle qui lui convient le mieux. La beauté, le mérite, l'esprit ne doivent pas seuls le décider. Il faut encore trouver les convenances; voir, par exemple, si le mari est un homme sur lequel on puisse compter; si l'on en peut faire un ami...(P.I, L.LXXXII).

L'important ici est de se montrer " galant homme ", de respecter les règles de " la décence " et à l'opposé de Versac, de prendre grand soin d'éviter toute forme d'éclat. " Si par malheur il survient une rupture en forme, jamais d'éclats, jamais de propos. Voilà le devoir d'un galant homme "(Ibid.), car " les ruptures et les éclats sont un tort; c'est se manquer à soi-même. Il y aurait de la sottise à se refuser les plaisirs; mais il faut conserver les dehors. On n'a plus d'hypocrisie aujourd'hui; mais on a de la décence "(P.I, L.XXXI).

Valville n'ira pas plus avant dans son exposé. Outre le caractère moralisant de l'ouvrage qu'il serait devenu malaisé de conserver avec une analyse de plus en plus approfondie du libertinage, Mme de Beaumont affaiblit plus directement encore la portée de l'enseignement de Valville en lui opposant un élève de moins en moins décidé à souscrire à ses principes. Alors que Meilcour, tout en marquant son étonnement, écoute avec intérêt les explications de Versac et se hâte d'en faire son profit, Roselle, dès le milieu du roman, retombe sous l'influence de sa soeur et de Ferval.

Valville est sacrifié, comme le sera plus tard et pour les mêmes motifs, le Lausane des Egarements de la Raison de l'Abbé Gérard. Ses railleries n'altéreront pas le bonheur idyllique

des deux nouveaux mariés qui ne le recevront jamais chez eux.

Plus voluptueux que le roué de Crébillon qui ignorait la jouissance, Valville le complète en reconnaissant que les femmes procurent aussi à l'homme tous les plaisirs sensuels. Pour lui, le plaisir constitue une des principales raisons qui le poussent à rechercher la compagnie " du sexe ". Moins libertin que Versac dans le sens où il ne recherche pas uniquement à s'affirmer par des victoires brillantes et par des ruptures délibérées, il annonce cependant le roué plus dangereux de la fin du siècle: il offre à son élève l'occasion de rencontrer des femmes faciles qui complèteront son éducation. Après avoir éveillé les désirs sensuels de Roselle en l'encourageant à rencontrer Léonor, Valville tente de la familiariser avec des femmes plus âgées et plus averties, en lui proposant Mme d'Asterre, " femme charmante, [qui] a des soupers divins, une maison délicieuse "(P.I, L.LXXIX).

Malgré son existence éphémère, le Valville de Mme de Beaumont doit avoir sa place dans la collection des portraits libertins de la littérature romanesque de la seconde moitié du XVIIIe siècle. Comme son ainé Versac, mais avec plus d'élégance, il n'accorde aux femmes qu'un rôle décoratif: poupées de luxe que l'on prend soin de n'irriter que lorsqu'on désire s'en séparer, car leurs privautés engendrent les plaisirs, leur fréquentation affine les moeurs, et leur présence avive l'éclat des réunions mondaines.

Par ses constants rappels à la décence et à la discrétion, Valville tend à imposer un libertinage mondain plus raffiné,

véritable jeu d'une société aristocratique, pour laquelle savoir vivre, c'est savoir jouer avec les dames en s'en jouant.

Le rôle de bouc émissaire joué par le Valville de Mme de Beaumont est repris dix ans plus tard par le Baron de Lausane dans Le Comte de Valmont ou les Egarements de la Raison de l'Abbé Gérard. Lui non plus n'aura guère la possibilité de s'exprimer aussi longtemps qu'il le désirerait, puisqu'il sera tué en duel par son ancien ami, le Comte de Valmont dès la fin du troisième volume d'un roman qui en comprendra six en 1807.

Bien qu'on ne puisse demander des idées nouvelles sur le libertinage à un livre qui est un véritable "centon des oeuvres des philosophes les plus célèbres dont l'hypocrisie de l'auteur fait un libelle contre les lumières "[98], le roman de l"abbé Gérard mérite d'être mentionné dans la mesure où il montre de quelle façon le " parti dévot " se définissait le libertinage.

Deux nouveautés accompagnent les deux principaux personnages: Lausane n'écrit pas (tout ce que nous apprenons sur lui nous est révélé par les lettres d'Emilie à son mari, le Comte de Valmont, ou à son beau-père le Marquis); et, comme nous l'avons déjà noté, celui qui se trouve encouragé au libertinage est chef de famille.

Estimant, comme Valville, que le plaisir est le premier mobile de nos actes, Lausane poursuit un double objectif. Suivant la tradition libertine, il encourage Valmont à séduire Mlle de Senneville et, obéissant à ses penchants, il tente de conquérir Emilie, la femme de son ami, sous prétexte d'enlever au Comte ses

scrupules à trahir une épouse honnête.

Physiquement, le Valmont de l'abbé Gérard est en tout point semblable au Valville de Mme Elie de Beaumont, et au Valmont de Laclos. Comme eux, il est capable de se composer le double visage qui fera le succès du héros de Laclos.

> Vous connaissez le Baron de Lausane, mais vous ne le connaissez pas comme moi: cet homme charmant, l'homme du jour, qui donne le ton à la Cour et à la Ville, qu'on fête dans tous les cercles, que tout le monde s'arrache, que les femmes elles-mêmes se disputent à l'envi, et dont elles se font gloire d'orner le triomphe; cet homme, qui sait d'ailleurs, selon les circonstances et quand il le croit nécessaire, prendre toutes les formes, se prêter à tous les sentiments, se plier à tous les caractères; qui, devant vous, ne paraissait pas avoir perdu toute religion, avoir abjuré tous principes, s'est démasqué tout entier aux yeux de Valmont, et lui a laissé voir l'incrédulité la plus complète. En ma présence même, il n'en a point fait un mystère; et dernièrement encore, sous prétexte de nous dérober tous deux à l'empire des préjugés, l'impie osa fouler aux pieds les vérités les plus respectables (T.I, L.III).

Au Comte de Valmont, qu'il sait occupé à raisonner avec son père sur la religion, Lausane fait part des doutes que tout homme doit naturellement éprouver à l'égard du dogme. Il traîte de " préjugés tout ce que la religion renferme " (p.I, L.V), tandis que le Marquis s'efforce de démontrer à son fils la fausseté de ses raisonnements:

> on entasse sans exactitude, sans discernement et sans preuves, argument sur argument pour la détruire [la religion] ; les plus faibles objections prennent à nos yeux toute l'évidence et toute la force des preuves les plus solides; la mauvaise foi nous prête des armes au défaut de la vérité: on emploie, comme Lausane, l'ironie, lorsqu'on se sent pressé par le raisonnement (P.I, L.V).

A l'égard d'Emilie, sa tactique est beaucoup plus subtile. C'est déjà l'esquisse des façons qu'utilisera son homologue avec Mme de Tourvel: mise en confiance, affaiblissement des préjugés et du remords, présentation des divertissements et de l'infidélité

comme des plaisirs permis.

Profitant d'une absence du Comte, Lausane rend visite à Emilie. Pour ne pas l'effrayer, il s'accuse d'abord des torts qu'il a eus envers elle: " Je viens, Madame...vous rendre autant qu'il est en moi, le coeur de votre mari, et vous demander ma grâce, ou ma mort, si vous me croyez coupable ". Ensuite, il fait serment de fidélité en déposant sa vie entre ses mains: " La vie m'est devenue à charge depuis que j'ai pu vous être odieux; et si vous en ordonnez le sacrifice, ce sera moins me punir, que mettre fin à mes tourments ". C'est alors qu'il jette le trouble dans l'âme d'Emilie en lui révélant que son mari ne l'a jamais aimée, et que la passion qu'il ressent pour Mlle de Senneville ne peut être imputée à ses récentes liaisons avec les libertins.

> Mais au moins je ne vous dissimulerai pas ce qu'il est essentiel que vous sachiez. Le Comte aimait déjà Mademoiselle de Senneville, lorsque des intérêts de famille l'ont forcé à conclure le mariage que son père projetait depuis si longtemps...(P.I, L.XIII).

Mais dans l'ouvrage de l'Abbé Gérard les scènes de ce genre n'ont d'autre raison d'être que de susciter de nouveaux commentaires de la part du vieux Marquis; l'intérèt dramatique ne s'en trouve guère renforcé. Toutefois, pour faciliter le déroulement de l'intrigue, les propos du Baron de Lausane entretiennent juste assez de doute chez sa victime pour qu'il lui soit possible de la revoir et de la conseiller , en profitant de la passion de plus en plus forte de Valmont pour Mlle de Senneville.

Il lui vante alors la saine distraction que peuvent offrir les spectacles aux âmes délaissées et il la guide dans son

choix de lectures; mais Emilie ne cèdera pas. En mourant, Lausane avouera à Valmont ses véritables intentions quand il l'incitait au libertinage et les moyens qu'il avait utilisés pour séduire sa femme Emilie.

> J'ai tout fait pour séduire la Comtesse, et j'avoue que le triomphe auquel j'aspirais intéressait en moi autant l'orgueil que l'amour. Par de fausses délations, j'ai fait éloigner votre père, dont la présence et les conseils m'auraient embarassé; je vous ai rendu incrédule comme moi, pour vous rendre moins cher à Emilie, moins scrupuleux, moins délicat et moins fidèle; je vous ai inspiré les passions et les préjugés les plus favorables à mes vues; j'ai voulu employer vis-à-vis de la Comtesse les mêmes ressources (P.III, L.XLIX).

Lausane incarne une idée: l'idée que le dévot se faisait du libertin vers 1770. Il permet à l'Abbé Gérard d'illustrer sa propre conception du mal, tel qu'il le voit dans la haute société de l'époque, et qui, selon lui, s'y était infiltré sous les traits du libertin: individu séduisant, incrédule et esprit fort.

Dans l'unique lettre qu'elle écrit à son amie la Comtesse de Valmont, Mlle de Senneville, devenue Madame de Veymur, dénonce les ruses qu'emploient les libertins pour rendre coupables les femmes les plus innocentes avant même qu'elles ne s'en soient aperçues. Le passage mérite d'être cité,car il donne une idée exacte du style de l'ouvrage et du ton peu approprié avec lequel l'auteur traîte de ce genre de sujet:

> Ici, ma chère Emilie, que n'aurais-je pas à vous raconter de tous les moyens qu'on emploie pour nous perdre, et des degrés presque insensibles par lesquels on prépare notre chûte. Avec quel art on joue le sentiment! quel respect on nous témoigne! quels soins on prend d'étudier nos goûts pour s'y conformer! quelle attention secrète à prévenir nos volontés, à flatter nos désirs! quelle honnêteté dans toute la conduite! quelle décence dans les propos! quelle imitation adroite et trompeuse des vertus qui nous sont chères! quels ménagements pour s'attirer notre confiance et

> nous forcer à agréer celle qu'on nous témoigne! Mais ensuite quel abus de cette confiance même! quels secrets simulés, pour nous en arracher de plus réels! quelle assiduité et quels artifices pour se rendre nécessaire! L'est-on devenu, on se permet alors des entretiens plus tendres; on nous engage à des lectures plus séduisantes; on nous amollit par des spectacles et par les fêtes les plus galantes; on hasarde enfin des aveux plus directs; on y fait succéder le langage expressif des passions les plus vives, de la jalousie, de la crainte et du désespoir; on réitère les serments d'être fidèle: mais dirai-je tout, ma bonne amie, à la honte des séducteurs? O ciel! quelles intrigues et quelles honteuses manoeuvres! Des lettres supposées, des domestiques séduits et pervertis, de fausses démarches dans lesquelles on nous engage, sans nous en laisser apercevoir les suites; des occasions funestes amenées et préparées de loin par le vice qui veille, tandis que l'innocence dort sans soupçons et sans crainte; des persécutions suscitées avec adresse au sein d'une famille, pour nous faire tomber dans les bras de celui même qui les a fait naître; les trames les plus noires ourdies dans le plus profond silence. O comble d'horreur! les mystères d'iniquité se consomment; et une malheureuse victime de tant de noirceurs a cessé d'être sage, avant que son coeur, encore ennemi du vice, ait cru pouvoir jamais abjurer la sagesse (P.II, L.XL).

On ne pouvait exiger plus de précisions sur les menées des roués d'un livre pour lequel son auteur reçut " un bref flatteur de la part de Pie VI, et d'honorables encouragements en 1775 de la part de l'assemblée du clergé "[99]. Pour l' Abbé Gérard, le terme de " libertinage " reste en lui-même très vague. C'est tout au plus le mot à la mode, pour exprimer ce qu'il préfère appeler " les égarements de la raison ".

Il n'avait pas été nécessaire au Milfort des Egarements de l'Amour d'Imbert de demander conseil à plus roué que lui pour faire disparaître sa femme et sa fille, et pour épouser celle qui refusait de devenir sa maîtresse. Bien qu'il s'adressât souvent à Curland pour le renseigner sur les progrès de son

"affaire ", il n'en attendait que des encouragements ou quelques secours bien précis. C'est pourquoi Curland, se trouvant vis-à-vis de son protégé, dans une situation toute différente de celles du Valville de Mme de Beaumont ou du Lausane de l'Abbé Gérard, n'est pas conduit à prendre les décisions que le manque d'enthousiasme de Roselle et du Comte de Valmont suscita chez leurs conseillers en libertinage.

Comme Versac, Curland n'agira pas; mais comme lui, il aura tout le loisir d'exposer ses théories à un disciple favorablement disposé à l'écouter. C'est donc à nouveau une sorte de cours supérieur sur le libertinage que nous révèle sa correspondance avec Milfort.

Comme la plupart des personnages de ce genre, l'attitude de Curland accuse une nette disparité entre l'idéal de libertinage raffiné qu'il semble concevoir, et les remarques plus vulgaires qu'il adresse à son ami. Ce qui surprenait déjà chez Versac, mais qui se trouvait justifié par la suite, ne l'est plus ici, et ne peut s'expliquer que par un certain laisser-aller de la part du roué, qui délaissera de plus en plus les subtilités de son idéologie devant les brusques appels de ses sens.

Curland est Anglais[100], mais il est très fier de rappeler qu'il est allé à Paris prendre le ton du beau monde:

> C'est en France pourtant qu'il faut aller prendre les leçons de ce qu'on nomme savoir-vivre. Les Docteurs de cette Science y tiennent leur Ecole de temps immémorial. Tu sais que j'y ai pris quelques grades, Milfort... (P.I, L.XXV).

Là, il a rencontré deux catégories de libertins: les petits-maîtres tapageurs et les séducteurs de grande classe.

> D'abord il faut savoir que ce qu'on nomme les gens du bon ton, se divise en deux classes; la première composée de jeunes gens pour la plupart, comprend les agréables, les merveilleux; c'est ainsi qu'on les nomme. Ceux-ci sont bruyants, affichent tout, exagèrent même dans leurs discours le dérèglement de leur conduite, ils vont pirouettant, persifflant sans cesse. Je n'ai jamais pris ces merveilleux pour modèles...
> Je m'accommode beaucoup mieux de la seconde classe: c'est ce qu'on nomme tout simplement les honnêtes gens. Ils font à peu près ce que font les autres; mais ils le font d'une autre manière. Ils ont des femmes, car il faut bien en avoir; ils changent d'objet, car on ne peut pas toujours rester en place; mais ils mettent à tout celà des procédés: voilà le mot. Enfin, ce qui distingue ces derniers, c'est la bienséance... (P.I, L.XXV).

Qu'ils soient petits-maîtres " agréables " et " merveilleux " ou libertins de longue date, tous défendent, avec plus ou moins de procédés, les mêmes principes. Il faut éviter de succomber à la tyrannie de la passion; on ne doit courtiser les femmes que pour abuser de leurs faiblesses. " Si tu vois une femme qui te plaise, tâche de l'avoir, cela est dans l'ordre; et le plus austère Moraliste ne saurait y trouver à redire...il faut se comporter avec sa femme ou sa maîtresse, de manière à les mettre toujours dans leur tort...(P.I, L.XVII). Et, haussant ses remarques jusqu'au ton dogmatique d'un La Rochefoucauld, Curland ajoute que "la fidélité est, en amour, ce que l'inégalité des conditions est en politique : elle blesse l'ordre naturel " (P.I, L. LVI).

Avec lui, le libertin devient voluptueux. Aimer ne signifie plus seulement désirer, mais jouir, c'est-à-dire, goûter en connaisseur " les titillations "[101] des plaisirs amoureux, sans en connaître les émotions. La sensibilité est maintenant devenue le premier agrément de l'amour-divertissement.

Il faut aimer, Milfort, assez pour jouir, et pas assez

> pour être tourmenté...
> Il ne faut pas aimer une Belle, il faut aimer la Beauté. Par là, Milfort, on pare à tous les regrets à venir. Est-on quitté? tant qu'il y a une Belle à aimer, on n'a point perdu ses amours(P.I, L.XXV).

Avec de tels principes, Curland se constitue une morale accommodante qui lui permet de considérer comme naturelles les situations les plus équivoques. Pour lui, le ménage à trois devient non seulement réalisable, mais souvent souhaitable pour le plus grand profit des deux conjoints officiels. Le mariage, en effet, n'engage pas les sentiments de celui qui le contracte. Telle était déjà l'opinion du Valville de Mme Elie de Beaumont, lequel, renchérissant sur les arguments purement mathématiques et polémiques du Géomètre de l'Homme aux 40 Ecus, n'y voyait, lui aussi, qu'une occasion facile et licite de relever sa fortune. Pour Curland, un tel usage entretient si peu la vie affective qu'une maîtresse devient parfois nécessaire au maintien de l'harmonie conjugale: " en un mot, tu as besoin d'être amant heureux, pour redevenir époux fidèle "(P.I, L.XXXVIII).

Bien que la remarque de Curland puisse, à la rigueur, se concevoir comme une simple boutade de libertin, elle ne pouvait, en aucune façon, justifier la situation qu'il tente de faire accepter à Milfort et à la femme de celui-ci. La littérature elle-même va bientôt réfuter cet argument. Douze ans plus tard, pour le Moresquin de l'Ingénue Saxancour de Restif, il ne sera même plus question de chercher auprès de ses maîtresses le calme qui lui permettrait de faire mener une existence normale à sa femme. Bien au contraire, il ne reçoit ces étrangères à sa table que dans le but d'humilier Ingénue et, connaissant le désir qu'elle a

toujours de lui, d'exciter sa jalousie.

Mais le cas de Moresquin nous conduirait à envisager une nouvelle catégorie de roués: les déséquilibrés, ceux dont l'insensibilité surprenante échappe aux limites esthétiques et psychologiques de la simple analyse littéraire. Les observations psychologiques et psychiatriques de MM. M. Heine, A. Hesnard et P. Klossowski sur les personnages de Sade ont mis en évidence la rupture totale qui s'est établie entre ces individualistes actifs et les petits-maîtres légers de la première moitié du siècle. Bien qu'à aucun moment de notre étude nous ne retrouverons ce genre de personnage, l'exemple de Moresquin était à rappeler pour souligner comment, dans le domaine du libertinage, les idées les plus hardies restent rarement sans échos, et trouvent souvent partie prenante, disposée à renchérir encore sur leur excentricité.

La perspective d'un mariage à trois, dans le sens et pour les motifs qu'envisage Curland, aurait pu se réaliser chez Milfort quand on connaît la docilité de sa femme. Ce n'est que devant le refus catégorique du tiers que le compromis n'aura pas lieu. Par manque d'audace, Milfort échoue là où d'autres, plus dépravés, auraient réussi sans peine. En refusant de supprimer sa femme, il laisse subsister une situation très ambiguë, et en voulant se montrer trop intransigeant envers elle, il se crée d'inutiles difficultés. Faneli se doute en partie de la vérité, et tout ce qu'elle demandait en attendant le retour de son mari à la raison, était de vivre oubliée avec sa fille. Ce sont ses efforts pour rejoindre son enfant qui la sauveront de son exil.

La passion de Milfort pour Sophie lui attire les railleries

de Curland. Alors que le Vicomte de Valmont s'amuse à jouer le rôle de martyr de sa bonne foi et de son honnêteté devant l'intransigeance de Mme de Tourvel (L.XLII et L.LII), Milfort se laisse mener par les sentiments, et la sincérité de ses propos marque la faillite de ses vélléités de galanterie libertine.

Ce genre de maladresse est impardonnable dans une aventure où tout est permis, sauf le ridicule:

> De pareilles impressions sont difficiles à effacer dans le monde. Il y a du danger à s'habiller une fois de ridicule; ce vêtement a cela de particulier, que si-tôt qu'il a pris, pour ainsi dire, le pli du corps, on ne peut plus le quitter. Reviens donc à moi, c'est -à-dire, à la raison...

Curland, toujours prêt à soutenir son ami défaillant, lui propose, pour le soir même, le seul remède capable de le guérir de sa passion: " une Cantatrice, qui est bien le plus joli petit ange qui ait embelli le Ciel de l'Opéra " (P.I, L.LIV).

Des libertins, Curland possède l'esprit et une certaine façon de considérer, avec humour ou ironie, les problèmes sentimentaux que se créent les hommes encore victimes de leurs passions. Comme plus tard la Marquise de Merteuil avec Cécile de Volanges et sa mère, Curland se verra sollicité par les deux partis adverses: par Milfort qui lui demande de lui obtenir un rendez-vous avec Sophie, et par Faneli qui le prie d'intercéder auprès de son mari. Il écrit alors, enchanté de cet imbroglio:

> Conviens que ton diable d'amour me met là dans une situation assez plaisante. Je la crois neuve. Dans le temps que le mari me charge de le mettre bien avec sa maîtresse, la femme vient me solliciter pour lui ramener son mari (P.I, L.XXXIX).

S'étant aperçu que Milfort, dont la femme est toujours en vie, envisage sérieusement d'épouser Sophie, Curland, vexé de n'avoir

pas été mis dans le secret, rappelle à son ami avec une certaine pointe d'humeur, qu' " en cent ans, il ne [lui] serait pas venu dans l'esprit de convoler avant [son] veuvage. Voilà ce qui s'appelle employer tout son temps "(P.II, L.XVII), et il le complimente pour sa " sage économie ".

Il cède, lui aussi, au jargon militaire de rigueur dans ces sortes d' " affaires ". Quand Milfort lui demande de remettre personnellement une lettre à Sophie, Curland recueille " toutes [ses] forces, pour donner l'assaut "(P.I, L.LXVII), et si, le début d'un second entretien fut encore " un assaut " un peu " trop vif ", quand le calme revient il est " prêt à lui demander un certificat de fidélité "(P.II, L.V).

Les idées libertines de Curland complètent celles de Versac tout en en marquant les limites. Comme lui, il n'accorde qu'un rôle superficiel aux femmes dont il méconnaît la personnalité. Il souligne cependant très nettement le pouvoir dont elles disposent sur nos sens et notre imagination. La coquetterie qu'il prétend mettre à changer souvent de maîtresse, n'est que l'aveu inconscient de sa faiblesse devant elles.

Comme le Valville de Mme de Beaumont, il recherche un équilibre constant entre les élégantes " gradations " esthétiques d'un Meilcour ou d'un Clitandre et les désirs naturels qui poussent l'homme à rechercher la volupté. Mais cet équilibre idéal des sens et de l'esprit ne pourra résister aux assauts de personnages moins scrupuleux sur la défence du bon ton de l' " extrêmement bonne compagnie ". Sa disparition marquera en même temps celle du

libertinage classique: le libertinage mondain du règne de Louis XV et de son beau-père, Stanislas de Lorraine. Deux ans avant la parution des Egarements de l'Amour, Restif publiait la première ébauche de son Paysan perverti , dont la forte personnalité de Gaudet d'Arras allait si profondément marquer tous les héros.

Gaudet d'Arras, tel qu'il se présente définitivement en 1787, dans les aventures du Paysan et de la Paysanne pervertis, incarne le type le plus représentatif des roués dépravés de l'époque où furent publiées les Liaisons dangereuses. Le demi-siècle qui le sépare de Versac a profondément modifié le caractère du personnage.

Comme ses prédécesseurs, Gaudet est un libertin que l'on doit juger dans ses actes et dans les leçons qu'il donne à ses protégés. Comme eux, l'enseignement théorique l'emporte de beaucoup sur ses propres prouesses. Le roman de Restif nous apprend peu de chose sur les aventures galantes de Gaudet. Fils cadet d'une famille assez dissipée --son véritable père ne serait pas celui que lui connaît l'état civil, mais le frère cadet de ce dernier, c'est-à-dire, son oncle officiel-- il fut placé de bonne heure au séminaire d'Auxerre et forcé d'y recevoir les ordres qui, à cette époque, comme les voeux des religieuses, étaient scellés par des contrats civils. Le retour inespéré de son oncle, enrichi dans les colonies, et qui n'ignore rien de ses origines, et la mort de sa soeur aînée, qui détenait une partie de son patrimoine, le mettent à la tête d'une fortune importante. Moine par force, il défroque. Mais son retour à la vie civile s'accompagne d'une grave conséquence juridique. En rompant ses voeux monastiques, Gaudet brise un contrat légal. Il se retrouve donc sans entité sociale,

mort civiquement, dès qu'il franchit les murs de son couvent. C'est pourquoi il veut faire d'Edmond son prête-nom pour profiter de la fortune qui l'attend.

Sa nouvelle situation vite établie, et ayant apaisé les jalousies toujours dangereuses de ses anciens confrères par de substantielles donations à son couvent, Gaudet, dans son nouvel habit, fait bientôt figure de petit seigneur à bonnes fortunes:

> J'ai ma coquetterie, mon cher, tout comme j'ai ma philosophie. Je compose de mes petites qualités, de mes petits défauts, un Moi, dont je suis tout à fait content...(P.II, L.III).

Il se présente d'abord à ses deux élèves, Edmond et sa soeur Ursule, comme un épicurien raffiné, un voluptueux[102] qui, pour les rendre plus vifs, prétend imposer de la modération dans les plaisirs. L'idée en elle-même n'est pas neuve à l'époque; Julie d'Etange, si l'on en croit sa cousine Claire, pensait déjà de la sorte:

> Ainsi s'aiguise la volupté du sage; s'abstenir pour jouir, c'est ta philosophie; c'est l'épicuréisme de la raison.[103]

Il se soucie constamment de l'élégance de sa tenue et de ses manières, de sorte que même " la lubricité qui en résulterait aurait un vernis d'urbanité qui la changerait en recherche obligeante " (P.I, L.XXIV).

Jusqu'ici, Gaudet défend les intentions traditionnelles des libertins mondains et accepte leur conception " rationnelle " de la jouissance. Pour ce roué de Restif, la véritable jouissance ne peut être atteinte qu'en maîtrisant ses désirs. Comme les premiers disciples d'Epicure, le vrai libertin doit être capable de concilier deux principes en apparence contradictoires: la recherche des plaisirs et le contrôle des sens. Ainsi Gaudet affirme

que " tout ce qui est vrai plaisir est permis,..vrai plaisir, car il en est de faux "(Ibid.).

Les " vrais plaisirs " dont parle Gaudet ne se limitent d'ailleurs pas au seul " commerce " des femmes. Edmond, prenant part dans son couvent à un repas auquel assistent trois autres moines, vante l'amabilité de la compagnie, " le savoir-vivre, l'usage du monde, une aménité, un poli dans les manières " (P.I, L.XLVII) qui l'enchantèrent. Pour Gaudet aussi, " la table ainsi que l'amour a son libertinage "[104].

Dans son attitude à l'égard des femmes, on retrouve cette méfiance déjà notée chez Versac et Valville. Mais Gaudet n'est pas misogyne, et son refus de s'abandonner complètement à ses maîtresses indique seulement le soin qu'il prend de ne pas émousser le plaisir en le dilapidant. Il écrit à Manon, première servante de Mme Parangon:

> Vous savez comme je pense de votre sexe; je le crains, je le fuis, et je l'adore: la présence des femmes est un feu bienfaisant qui m'échauffe et me réjouit, mais j'en reste à la distance convenable pour n'éprouver qu'une douce chaleur...(P.I, L.XXI).

Fidèle à l'école dont il se flatte d'être un des grands maîtres, il respecte le premier commandement du libertin en se refusant à aimer. " De ce qu'on nomme amour je n'estime que le physique, dans la modération convenable " (Ibid.). Le mariage n'est plus qu'une situation dégradante et réservée au vulgaire. Il conseille à Edmond de ne pas " se lier irrévocablement à une femme avant l'âge qui nous rend habitudinaires..." et de laisser " ces engagements aux automates, qui, à la vérité composent les trois quarts du genre humain " (P.II, L.III).

En restant fidèle à ses premiers principes, Gaudet aurait pu rejoindre Valmont dans ses froids calculs. Les conseils qu'il donne à son pupille, à la veille de tenter sa première aventure sérieuse, indiquent qu'il eût été aussi capable que le Vicomte d'exécuter des projets audacieux, si les circonstances l'avaient exigé.

> Ose donc, ose, et tu seras pardonné! Mais choisis bien l'occasion; prévois tous les alentours; prépare la chute de façon qu'on te croie excusable toi-même, entraîné, séduit irrésistiblement après l'avoir provoquée (P.I, L.LVI),

écrit-il à Edmond, pour lever les derniers scrupules qui retardent sa victoire sur Mme Parangon.

Tout comme Versac, il reconnaît la nécessité qu'il y a de mener de front plusieurs intrigues: " En te livrant à une seule tu pourrais te faire des ennemies dangereuses! Il faut donc savoir être infidèle avec art! "(P.II, L.V).

Mais il manquera à Gaudet ce qui fait la force du Valmont de Laclos: la volonté de se maintenir au premier rang, le souci de se mesurer à des femmes difficiles pour conserver son habileté de séducteur, et surtout, il lui manque une femme de tête pour le stimuler en lui montrant sans cesse ses faiblesses. Trop attiré par des conquêtes faciles --de jeunes paysannes fraîchement arrivées à la ville-- et tenté par l'utopie socialiste pré-révolutionnaire, il se suicidera sur l'échafaud en blasphémant.

Comme Versac, la morale qu'il défend en parodiant l'Evangile nie ou s'oppose à la morale traditionnelle: " Quant à votre morale et à votre philosophie, suivez celle de la nature. Ne faîtes pas à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît "

(P.II, L.VIII). Et, de même " Faire un enfant [à une jeune bergère] n'est pas tuer un homme " (P.I, L.XLIV).

Bien qu'il admette l'importance de la femme dans la société, il la méprise et la considère seulement comme une machine à plaisir que l'on peut se prêter ou s'échanger.

> les femmes sont une monnaie qui doit passer de main en main. Si la monnaie s'use, si l'empreinte s'efface, tant pis pour elle; nous n'y perdons pas un sou, nous changeons, voilà tout (P.II, L.III).

D'où la "plus importante de [ses] maximes " qu'il communique à Ursule:

> Et surtout, fréquentes ablutions dans la zone torride! Une femme doit être tenue comme les appartements d'Amsterdam qu'on lave trois et quatre fois par jour (P.II, L.VIII).

C'est dans ses relations avec ses pupilles que Gaudet laisse paraître sa véritable personnalité: dans _le Paysan et la Paysanne pervertis_, le rapprochement Gaudet-Edmond s'inscrit dans l'intrigue de la même façon que celui de Valmont et de Cécile. Pour Gaudet, il s'agit de convaincre ou de forcer Edmond à épouser Manon. Pour amener le jeune campagnard à accepter cette proposition, le roué lui fait miroiter un avenir doublement brillant en lui proposant une partie de sa fortune et la gloire des succès mondains. Pour mieux l'en convaincre, il lui réaffirme souvent son désir de le rendre heureux:

> La vérité est que nous sommes faits pour être heureux, que nous y tendons sans cesse, et que le plaisir est la route du bonheur (P.I, L.XXIV).

C'est ainsi qu'il annonce les projets grandioses auxquels il veut le faire participer:

> Edmond, c'est au grand qu'il faut tendre! Oui, mon cher Edmond, le genre humain se décrépite, et rien n'est plus facile à voir! il faut une révolution physique et morale pour le rajeunir...

> ...nous mettrons en vogue une galanterie qui tiendra de la débauche, et nous tâcherons, autant qu'il sera en nous, de ruiner les seigneurs, afin de les obliger à vendre;..Nous anéantirons toute idée qui fait regarder comme crime ce qui est dicté par la nature; il n'y aura plus aucun déshonneur pour la fille qui aura fait un enfant, mais aussi la prostitution sera absolument bannie...(P.III, L.VII).

Mais très vite, aux premières raisons de l'alliance officielle Gaudet-Edmond, s'ajoutent des motifs beaucoup plus personnels. Pour Gaudet, le véritable plaisir est intellectualisé, car la jouissance physique n'est qu'un divertissement dont il se refuse à abuser. Chez lui, la volupté ne trouve sa plénitude que dans la contemplation des actes répréhensibles d'autrui. Le disciple, projection et perpétuation du maître, devient indispensable au roué qui n'agira plus que par lui:

> Tu ne sais pas le plaisir que m'a fait ta glorieuse action, tu as triomphé d'elle [Mme Parangon] , c'est tout ce que je désirais (P.I, L.LIX).

Un peu plus tard il précisera:

> " Jouissez, vous êtes fait pour jouir!" Et vous jouirez! Ma jouissance à moi, sera de voir la vôtre, et je serai plus dieu que Dieu, car il est des cas où l'on souffre de ses lois, et mes lois, à moi, ne vous auront donné que le bonheur! (P.II, L.III).

On ne pourrait mieux définir l'érotisme que par cette prise de conscience d'une jouissance au second degré, par personne interposée.

Il devient alors normal chez Gaudet d'exiger des autres des dérèglements auxquels il se refuse à prendre part lui-même. Il n'admet aucune limite à la dépravation de son pupille qu'il veut libérer de tous préjugés:

> Eh bien! Edmond, je ferai ton âme libre et grande, largement ouverte au bonheur! Je t'éprendrai de la nature et de la raison, je foulerai aux pieds devant toi les préjugés (P.II, L.III).

Le temps n'est plus éloigné où le Duc de Blangis, un des quatre libertins des <u>120 Journées de Sodome</u>, affirmera " qu'un homme, pour être véritablement heureux dans ce monde,[doit]non seulement se livrer à tous les vices, mais ne se permettre jamais une vertu, et qu'il n'[est]pas non seulement question de toujours mal faire, mais qu'il s' [agit] même de ne jamais faire le bien "[105]. On se souvient que c'est pour avoir aveuglément souscrit et appliqué des principes analogues qu'Edmond finit ses jours aux galères.

Il n'est rien de plus décevant et de plus illusoire que de tenter la somme arithmétique d'une pensée. Quand il s'agit du libertinage au XVIIIe siècle et que cette pensée exprime la mentalité de toute une époque, toute classification n'est bonne que dans la mesure où elle laisse apparaître des tendances qui confirment de nouvelles hypothèses. C'est pourquoi, à la lumière de ces premières constatations, il nous a paru nécessaire de tracer un tableau des personnages libertins qui tiendrait compte de l'ordre chronologique des ouvrages dont ils sont les héros, et qui respecterait les distinctions de classe que nous avons suivies.

Le tableau suivant répond à cette double exigence:

Les Petits-Maîtres (apprentis).			Les Maîtres (roués).
Jeunes nobles	Paysans	Hommes mariés	
Valville (Marivaux) 1731, surveillé par: sa mère.	Jacob, 1734 surveillé par: Mlle. Habert; tenté par: Mme de Ferval, Mme de Fécour.		

Meilcour, 1736, surveillé par: sa mère, Mlle de Théville; Dissipé par......	....	....	.Versac et Mme de Senanges, Mme de Lursay.
Le Comte de ***, 1741, seul.			
Roselle, 1764, surveillé par: Mme de St.-Séver, Mme de Narton, Mme de Ferval son fils et ses trois filles; dissipé par......	....	....	.Valville et Léonor aidée par Juliette.
	Lucas, 1767, et Lucette (rôle neutre)		
		Valmont (Ph. Gérard), 1774, surveillé par: son père, sa femme; dissipé par.....	.Lausane, grâce à Mlle de Théville
		Milfort, 1777, surveillé par: Norton; dissipé par.....	.Curland, grâce à Sophie.
	Edmond, 1785, et Ursule, surveillés par: Mme Canon; dissipés par.....	....	.Gaudet, grâce (au début) à Mme Parangon.
Danceny, 1782, dissipé par......	....	....	.Valmont- Merteuil.

Chez Sade, il n'y a plus de jeunes héros, car malgré son âge, le jeune Marquis de Bressac (Justine), ne peut plus être assimilé à la famille des Meilcour, Roselle et Danceny. On y trouve uniquement de jeunes héroïnes perverties ou honnêtes, sacrifiées par des roués expérimentés et insensibles.

L'ordre chronologique indique verticalement, dans le nom des héros et dans celui de leurs auteurs, l'évolution qui se dessine dans l'attitude de plus en plus intransigeante du libertin. Il montre aussi la diversité des rôles tenus par les femmes en tant que bonnes conseillères des jeunes gens, comme " collaboratrices " des roués ou comme leurs victimes. Sur le plan horizontal sont representées les quatre catégories sociales d'où proviennent les libertins: le jeune noble, le paysan, l'homme marié (et novice en libertinage), et le roué proprement dit. Le tableau explique aussi en quoi le libertinage de Sade, où la femme n'est plus qu'un objet d'expérience (et n'est donc plus citée parmi les personnages), s'oppose aux " égarements " auxquels Crébillon limitait son étude du libertinage.

Encouragé par sa maîtresse, Meilcour doit découvrir par lui-même le chemin du libertinage; le Valville et le Jacob de Marivaux agissent seuls et ne cherchent pas à nuire intentionnellement aux personnes qu'ils ont séduites. Versac, au contraire, annonce l'ère des roués " professionnels ". Il servira de modèle au Valville de Mme Elie de Beaumont, au Lausane de l'Abbé Gérard et au Curland d'Imbert. Et avec Gaudet d'Arras nous voyons tout ce que ce type a acquis en cinquante années d'existence.

C'est aussi chez Restif que le jeune apprenti libertin se retrouve seul, face à des séducteurs chevronnés. Auparavant, ses premiers pas dans la société étaient toujours guidés par un parent ou par un mentor désintéressé. Meilcour vit encore chez sa mère et l'espoir d'être favorablement jugé par la jeune fille qu'il aime avec timidité, Mlle de Théville, l'aide pour un temps, à repousser les tentations. De tous ces débutants, le Marquis de Roselle est le mieux protégé, puisque face à Valville et à la danseuse Léonor qui travaille pour le roué sans le savoir, il est étroitement surveillé par sa soeur et par ses amies, Mmes de Narton et de Ferval. Le Comte de Valmont de l'Abbé Gérard abandonnera ses visées libertines sur Mlle de Senneville grâce aux conseils patients de son père et à la douceur de sa femme. Après avoir mis fin à l'exil de Faneli, son épouse, et confessé ses mensonges à sa maîtresse, Sophie, le Milfort d'Imbert mourra l'âme en paix, pardonné par les deux femmes qu'il a aimées et trompées. Rappelons enfin que ce même retour à la vertu sert de conclusion aux deux ouvrages les plus célèbres de Duclos, _Les Confessions du Comte de ***_ et les _Mémoires sur les Moeurs_.

Chez Restif de la Bretonne l'élément compensateur et moralisateur n'existe plus. De même qu'Ingénue Saxancour se trouve exposée sans soutien aux excès de fureur de son mari, Moresquin, Edmond n'aura personne pour le prémunir contre l'influence pernicieuse de Gaudet. Mme Canon n'a pas plus d'autorité que le père d'Ingénue, et le ridicule de ses bonnes intentions souligne celles de l'auteur.

Bien que le _Paysan et la Paysanne pervertis_ aient été publiés en 1787, on a vu que Gaudet d'Arras faisait sa première apparition

dès 1775, dans le Paysan perverti. Le personnage précède et suit tout à la fois le Valmont de Laclos. La constatation est importante et elle montre à quel degré de facilité verbale était tombé le roman épistolaire par ses reprises continuelles d'un même thème, et à quelle trivialité de procédés se complaisait le héros dit libertin. On s'imagine mieux alors quelles étaient les réflexions de Laclos faisant dire à Valmont dans une lettre à la Marquise de Merteuil: " En vérité, plus je vais, et plus je suis tenté de croire qu'il n'y a que vous et moi dans le monde, qui valions quelque chose " (L.C.).

Venant après de nombreux précédents, la personnalité du héros de Laclos ne pouvait être accidentelle, ou due seulement au talent de l'écrivain. De 1732 à 1782, un héros romanesque nouveau, le libertin mondain, cherche à définir sa personnalité. Le modèle existe depuis longtemps; il se retrouve dans toutes les sociétés ayant atteint un certain degré de civilisation et de bien-être[106]. Si les aventures galantes et les succès féminins des Ducs de Richelieu (1696-1788), de Lauzun-Biron (1747-1793), et du Prince de Ligne (1735-1814) sont pour beaucoup dans l'essor de ce type dans la littérature romanesque du XVIIIe siècle, cette figure littéraire est devenue à son tour si populaire qu'elle parviendra à influencer ses premiers modèles historiques au point que l'on peut se demander, par exemple, dans quelle mesure, dans ses Mémoires, Richelieu n'aurait pas tenté d'imiter Crébillon et Laclos,et non l'inverse[107].

En résumé, deux types de libertins -- ceux-la même que distinguait Imbert-- se sont donc affirmés au cours de la première partie de cette étude: les petits-maîtres (ou apprentis et novices) dont nous assistons aux premiers pas dans la société, et les maîtres (ou théoriciens), véritables roués ayant établi leur réputation grâce à leur habileté à feindre et à leur cynisme dégagé de tous préjugés.

On ne peut parler d'évolution chez les premiers. Le modèle incarné par Meilcour ne s'épanouira guère en dehors des créations de son auteur et des deux héros de Duclos que nous avons plusieurs fois cités. Dès 1734, Marivaux renouvelle le personnage ---qui dès 1683 tente une première apparition dans sa version moderne, dans les Lettres galantes du Chevalier d'Her... de Fontenelle-- sous la forme d'un compromis entre le petit-maître traditionnel et le picaro francisé de Lesage. Le thème du paysan que l'occasion conduit à Paris et qui perd rapidement dans la capitale l'envie de revenir dans son village offrait, tant sur le plan anecdotique que psychologique et moral, des perspectives nouvelles. Le genre évoluera à son tour très vite. Aux aventures du paysan parvenu qui, tout en veillant à consolider son avancement par tous les moyens mis à sa portée, s'attache à acquérir une réputation honorable, se substituent vers 1775 et avec autant de succès de librairie, les aventures du paysan perverti. Avec le Lucas de Nougaret et l'Edmond de Restif, il n'est plus question de retrouver les scrupules moraux, tout relatifs soient-ils, de Jacob de la Vallée. Le paysan perverti, mené par la violence de sa sensualité, recherche d'abord les plaisirs qu'apporte la jouissance physique

sans se soucier longtemps de la stabilité de sa nouvelle situation, et à l'inverse du " parvenu ", il connaîtra le plus souvent une fin lamentable.

Avec les roués, l'évolution est tantôt quantitative, tantôt qualitative. Si du froid Versac au jouisseur Gaudet la différence est grande, du Valville de Mme Elie de Beaumont au Valmont de Laclos nous allons voir qu'il s'agit surtout du perfectionnement d'un même système. Tous, à l'exception de Versac, qui n'en parle pas, affirment rechercher d'abord le plaisir. Mais le degré et la nature de la jouissance à laquelle ils estiment le trouver varie de l'un à l'autre. Les complaisances d'une danseuse ou d'une marquise facile suffisent à calmer les ardeurs et les prétentions de Valville ou de Curland, tandis que Gaudet d'Arras se plaît surtout à observer le mal et la dépravation se répandre autour de lui par l'intermédiaire de ses disciples. Les souffrances physiques endurées par Ursule, prisonnière de l'Italien qu'elle a ridiculisé (P.II, L.XIX), annoncent celles de Justine à l'abbaye de Ste-Marie-des-Bois. Les orgies sanglantes des _120 Journées de Sodome_ concrétisent les rêves de Gaudet en accordant les manières les plus raffinées à l'érotisme le plus sensuel et le plus criminel.

Les Liaisons dangereuses vont interrompre momentanément cette course aux enfers de la jouissance physique, en tentant de réaffirmer la primauté de la volonté sur l'instinct et sur la sensibilité. Outre l'originalité du couple Valmont-Merteuil et la personnalité des deux protagonistes, le roman témoigne par sa structure dramatique de la volonté de son auteur d'offrir au

public une image nouvelle du roman " dit " libertin, en faisant d'un " réchauffé " de lieux communs, le livre unique dont nous nous proposons maintenant de définir l'originalité.

NOTES DE LA PREMIERE PARTIE

1. Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des Sciences des Arts et des Métiers, par une Société de Gens de Lettres. Neufchastel, Samuel Faulche et Cie., 1765, T.IX, p.476.

2. En 1750: Tom Jones, traduit de Fielding par La Place;

   Les Aventures de Joseph Andrews, traduit de Fielding par l'Abbé Desfontaines.

   En 1751, Clarisse Harlow, traduit de Richardson par l'Abbé Prévost.

3. Mauzi, Robert; L'Idée du Bonheur dans la Littérature et la Pensée françaises au XVIIIe siècle. Paris, Armand Colin, 1967 (3e. Ed.).
   La distinction entre le donjuanisme et cette troisième forme de libertinage est nettement précisée par M. Ch. Dédeyan au début de son étude du thème de Don Juan dans le théâtre de Goldoni:
   " Valmont séducteur plus subtil et plus pervers que Don Juan ne poursuit que des victoires difficiles, alors que Don Juan ne cherche qu'à assouvir un instinct dont il est l'esclave. Valmont ne voit dans l'amour qu'un instrument de domination et le moyen de satisfaire sa vanité. Il a hérité de l'égoïsme, de la méchanceté et même de la science de la corruption de Don Juan, mais il annonce Julien Sorel par les facteurs prédominants de l'orgueil et de la volonté diabolique, comme il conclut le XVIIIe siècle perverti, raffiné, et quintessencié dans l'amour ".
   Goldoni (Vie et Oeuvre); Paris, Centre de documentation universitaire, 1956, p.12.

4. Encyclopédie, Ibid.

5. Id.

6. Marivaux; Le Paysan parvenu. Ed. F. Deloffre, Paris, Garnier Frères, 1959, pp.X-XI.

7. Bien qu'en ce qui concerne le XVIIIe siècle, le Dictionnaire de Robert ne cite que des exemples contemporains du roman de Marivaux ("...que ces gens inconnus sont fiers! Voilà l'orgueil de tous nos parvenus ", Destouches, le Glorieux,IV,9"*, 1732), le terme n'a pas disparu de la littérature puisqu'à la fin du siècle une des " Histoires des Filles célèbres " recueillies par Desboulmiers, a pour titre:
   " La Marmotte parvenue, ou l'Histoire De La De V..."
   Honny Soit Qui Mal Y Pense, ou Histoires des Filles célèbres du XVIIIe siècle.
   Anonyme, Londres, 1780, pp.84-98.

*Robert, Paul; Dictionnaire alphabétique et analogique de la Langue Française.
Paris, Société du Nouveau Littré, T.V, 1962, p.158.

8. Marivaux; Le Petit-Maître corrigé.
Ed. F. Deloffre,
Genève, Droz ; Lille, Giard, 1955, pp.44-86.

9. Op. Cit., T.II, pp.441-442.

10. Le Petit-Maître corrigé, pp.33-34.

11. Les Egarements du Coeur et de l'Esprit, pp.152-153.
Au sujet de la variété des libertinages et des libertins que l'on rencontre dans les ouvrages de Crébillon fils, voir l'étude d'Ernest Sturm sur Crébillon Fils et le Libertinage au Dix-Huitième Siècle, Paris, Nizet, 1970., ainsi que son édition critique des Lettres de la Marquise de M*** au Comte de R *** faite en collaboration avec L. Picard (Paris, Nizet, 1970).

12. Il s'agit de : La Bibliothèque des Petits-Maîtres, ou Mémoires pour servir à l'Histoire du bon ton et de l'extrêmement bonne compagnie.
Anonyme, Paris, Chez la petite Lolo, 1762.
(Ière Ed. 1741; le livre sera réédité en 1742, 1761, 1771).
L'auteur en est François—Charles Gaudet; cf. l'anagramme T.E.D.U.A.G. , p.92, et voir les précisions de Barbier, op. cit., T.IV, 414.

13. "Douce Julie, à combien de titres vous allez vous faire siffler! Eh quoi! vous n'avez pas même le ton du jour! Vous ne savez pas qu'il y a des petites-maîtresses, mais qu'il n'y a plus de petits-maîtres ".
Julie ou La Nouvelle Héloise. Paris, Garnier Frères, 1960,
P.II, L.XXVII, p.277, note.
Toutefois, Crébillon cite encore deux fois le mot en 1768 dans les Lettres de la Duchesse de*** au Duc de***: " ces petits-maîtres, gorgés de bonnes fortunes, et qui ne peuvent pourtant encore se vanter que de Mesdames*** et de quelques filles d'Opéra..."
(Edition de Londres, 1777),
Genève, Slatkine Reprints, 1968, T.II, L.XXVII, p.169.
" Votre engagement avec elle (le Duc et une fille d'Opéra), et son peu de durée, vous donnent...un air de petit-maître qui ne peut que vous dégrader infiniment dans l'esprit de tous les gens sensés ". Ibid., L.XXXV, p.180.

14. L'Idée du Bonheur, p.31.
C'est aussi plus pour cette raison que pour sa volonté de rester fidèle à son époux, que Madame de Luz, trois fois coupable de fait, sinon d'intention, conservera jusqu'à sa mort sa réputation de femme fidèle.

Duclos, Charles-Pinot; Histoire de Madame de Luz(1741),
Oeuvres complètes,
Genève, Slatkine Reprints, T.II, 1968,
pp.183-308. Voir surtout pp.247,275 et 301.

15. Les Confessions du Comte de***, pp.50 et 119.

16. Mémoires sur les Moeurs, p.476.

17. Guilleragues, Gabriel de Lavergne de..; Lettres portugaises, Valentins et autres oeuvres de...
Ed. F. Deloffre et J. Rougeot,
Paris, Garnier Frères, 1962, pp.vii-xvii.

18. Bordeaux, Henry; Marianna, La Religieuse portugaise.
Paris, Albin Michel, 1934, pp.163-164.
Ni Marivaux, ni Diderot n'ont été les premiers à exploiter le thème de la nonne libertine. L'histoire de la religieuse portugaise ne doit pas faire oublier les aventures de cloîtrées moins célèbres du XVIIe siècle, pour qui, déjà, l'amour n'était qu'une partie de plaisir. L'ambiance du couvent que décrivent soeur Angélique et sa jeune disciple soeur Agnès, dans les cinq premiers dialogues de Vénus dans le Cloître,* annonce en tout point la maison de Saint-Eutrope d'Arpajon, troisième et dernier couvent où vécut la soeur Simonin de Diderot.
*Vénus dans la Cloître, ou la Religieuse en chemise. Entretiens curieux par l'Abbé Prat.
(En réalité, par l'Abbé Jean Barrin, 1683; cf.Baldner, R.W.; Bibliography of Seventeenth-Century French Prose Fiction, New-York, Columbia University Press, 1967, p.116 ; et Barbier, op. cit., T.IV, 1921). Montréal, Editions du Bélier, 1967.

19. Lettres de la Duchesse de*** au Duc de***, Préface, p.123.

20. Bibliothèque des Petits-Maîtres, Préface, début.

21. Cherpack, Clifton; An Essay on Crébillon Fils,
Duke University Press, 1962, p.81.

22. Bibliothèque des Petits-Maîtres, p.9.

23. Les Egarements, p.37.

24. Ibid., p.328.

25. Ibid., p.330.

26. Ibid., p.331.

27. Les Confessions du Comte de***, p.13.

28. Les Egarements, p.329.

29. Ibid., p.7.

30. Ibid., p.331.

31. Ibid., pp.180-185.

32. Ibid., p.8.

33. pp.385-386.

34. "Ces lettres [Lettres de la Duchesse de*** au Duc de***] paraîtront, sans doute, fort sèches aux personnes qu'enchantent ces ouvrages du célèbre Richardson, qui, si l'on en excepte les lettres du marquis de Roselle, et fort peu d'autres peut-être, ont produit parmi nous tant de mauvaises copies..." (Lettres de la Duchesse de*** au Duc de***, Préface, p.122).

35. Lettres de Sophie et du Chevalier de***, p.iij.

36. Le Comte de Valmont, T.I., L.IV, pp.45-46.

37. Ibid., T.I, pp.x-xj.

38. Voir J.P. Camus: Agathonphile (1621)
Ed. Pierre Sage, Genève, Droz; Lille, Giard, 1951, Introduction, p.xiv.

39. Le Comte de Valmont, T.I, p.vij.

39bis. Ibid., T.I, L.VIII, p.142.

40. Anonyme; La Théorie du Bonheur, ou l'Art de se rendre heureux, Mis à la portée de tous les hommes; Faisant suite au Comte de Valmont, Tome sixième.
Paris, Bossagne, Masson et Besson, 1807.
(Mais la page de garde du livre porte simplement comme titre: Le Comte de Valmont, Tome sixième).

41. "Puisse ce livre utile remplacer entre les mains de la jeunesse cette foule de Romans licencieux que le libertinage enfante, et dont la vogue et le succès ne sont fondés que sur les mérites affreux qu'ils ont de corrompre et de séduire!" (Préface de la 2ème édition, 1775, Vol.I, p.xx, dans laquelle l'auteur cite un commentaire de l'Année Littéraire).

42. Louvet de Couvray, J.-B.; Les Amours du Chevalier de Faublas (1786-1789),
Paris, Tchou, 1966, p.183.

43. Voir les efforts de Rousseau à ce sujet: dans la première partie de La Nouvelle Héloise, Saint-Preux parvenu jusqu'à la chambre de Julie est tout heureux " d'avoir trouvé de l'encre et du papier " pour exprimer ce qu'il ressent et pour en " tempérer l'excès " (L.LIV, p.122). Dans un premier brouillon, Rousseau, déjà guidé par le plaisir de paraître "vrai", faisait écrire plus naîvement encore à son héros, dont la lettre est déjà à moitié rédigée: " Voilà de l'encre et du papier. Exprimons ce que je

sens pour en tempérer l'excès, et donnons le change à mes transports en les décrivant ". (Texte du Ms. Rey cité par MM. Gagnebin et Raymond; Jean-Jacques Rousseau, Oeuvres complètes, Paris, La Pléiade, T.II, 1961, p.1428, n.147a).
Cette préoccupation se retrouve même chez Crébillon, quand il fait écrire à la Duchesse de***, pour apaiser l'impatience que lui cause le retard d'un courrier du Duc de***: " Ce qui pourtant me rassure un peu sur mon état, c'est qu'à quelque point que me pèse mon loisir, je ne me suis point avisée, pour charmer mon impatience, et mon ennui, de relire les beaux manuscrits que j'ai de vous...mais, que mets-je à la place? je vous écris !.. " (Lettres de la Duchesse de*** au Duc de***, L. XLVIII, p.199).

44. Le Paysan parvenu, p.131.

45. Ibid., pp. 265 et 9.

46. Ibid., p.172. Sur les effets fétichistes qu'engendre la vue d'un joli pied au XVIIIe siècle, lire le conte de Restif de la Bretonne: Le Joli Pied ; voir aussi la remarque du Chevalier de Faublas quand il rencontre pour la deuxième fois sa future femme : " Je vis Sophie, non moins belle et plus jolie que la première fois... J'admirai...son pied mignon dont j'ignorais la favorable augure ". (Les Amours du Chevalier de Faublas, p.6).

47. Le Paysan parvenu, p.179.

48. Ibid., p.265.

49. Ibid., pp.251 et 252.

50. C'est le cas de Georges May, quand il range ce livre d'un " auteur inconnu " dans " ce genre de romans obscènes qui commencent à fleurir peu avant le milieu du siècle " (Le Dilemne du Roman, p.115). Le livre de Nougaret se trouve à la Bibliothèque Nationale sous la cote " Enfer 466 ".

51. Lucette, Vol.I, pp.48-49.

52. Ibid., Vol.II, p.20.

53. Ibid., p.31.

54. Ibid., Vol.I, p.135.

55. Ibid., Vol.II, p.97.

56. Ibid., p.113.

57. Ibid., pp.56-60, et cf. : Sorel, Charles; Histoire comique de Francion (1623) Paris, Jean Fort, 1925, pp.237-291.

58. Lucette, Vol.III, p.iv.

59. Lucette, Vol.III, p.34.

60. La Mettrie, Julien Offray de ..; Anti-Sénèque ou le Souverain bien. Potsdam. 1750.
Voir Mauzi, op. cit., pp.249-252.

61. Lucette, Vol.I, p.15.

62. Voir supra, p.14, n.16.

63. Lucette, Vol.I, pp.j-ij.
"Lorsqu'on viendra s'informer aux Libraires, s'il paraît quelque chose de nouveau, ils ne manqueront pas de présenter mon livre..."

64. Ibid., Vol.III, p.ij.
J'ai à me louer du Public, parce que mon livre s'est bien vendu; mais mon libraire y a seul trouvé son compte; je n'en suis pas plus heureux. "

65. Marc Chadourne fait remonter à 1784 la fusion des deux premiers ouvrages
in: Restif de la Bretonne, ou le Siècle Prophétique, Hachette, 1958, p.180. n.1.
Tandis que dans sa Bibliographie raisonnée des ouvrages de Restif de la Bretonne qui précède son édition des Contemporaines mêlées (Paris, Charpentier,S.d.), J. Assezat écrit :
" 1775. XIV. Le Paysan perverti, ou les Dangers de la ville, histoire récente, mise au jour d'après les véritables Lettres du Personnage. Par N-E. Restif de la Bretonne. " (p.102).

"1784. XXVII. La Paysanne pervertie ou les Dangers de la ville ou histoire d'Ursule R**, soeur d'Edmond, le Paysan, mise au jour d'après les véritables Lettres des personnages, avec 114 estampes : par l'auteur du Paysan perverti...
Imprimé à la Haie. Et se trouve à Paris chés la dame veuve Duchesne, libraire, en la rue Saint-Jacques, au Temple du Goût, 1784." Ibid., pp.117-118.

"1787. XXXII. Le Paysan et la Paysanne pervertis ou les Dangers de la ville.
Seize parties en 4 vol. in-12. Titre encadré, 120 figures, y compris 8 frontispices. Imprimé à la Haie. 1784 (date fausse) " Ibid., p.121; précisions confirmées par le Catalogue de la Bibliothèque Nationale : " Le Paysan et la Paysanne pervertis ou les Dangers de la ville. 1784; mais paru en février 1787 ", B.N., cat. No. CXLIX, 1938, p.665.

66. Cité par Assezat, op. cit., p.57.

67. Dans la Nuit et le Moment, ou les Matinées de Cythère (1737), il ne faut pas moins de deux cents pages à Clitandre, entré à l'improviste dans la chambre de sa maîtresse déjà couchée, pour en obtenir la permission de ne pas se retirer, puis de s'asseoir au pied de son lit, de s'y glisser, et d'y être enfin parfaitement heureux. Ce n'est pourtant pas cette habileté artistique qui retient d'abord l'attention du critique américain Leopold Tyrmand quand il écrit à propos de ce livre :

> In 1775, Crébillon fils, a French libertine writer whose openness would cause the New-York avant-garde to blush and whose fitness would poison them with corrosive envy, wrote in his novel " La Nuit et le Moment ", one of the classics of licentious literature. "Perhaps we are unaware of it ourselves, but even though everything we understand as principle and decency is so much discredited these days, we still feel a need for it ".
>
> The New-Yorker, Feb.28, 1970, p.96.

68. La Philosophie dans le Boudoir, Avertissement. Oeuvres complètes du Marquis de Sade, Edition définitive, Paris, Cercle du Livre Précieux, 1966, T.III, pp.367-368.

69. Choderlos de Laclos; Les Liaisons dangereuses, L.CX.

70. Les Egarements, p.119.

71. Ibid., p.158.

72. Ibid., p.129.

73. Pp.406-424.

74. Les Egarements, p.277.

75. Ibid., p.278.

76. Ibid., p.280; voir comme exemple de ce "bon ton" le texte de Gaudet reproduit en appendice.

77. La Nouvelle Héloise, P.II, L.XXI, p.254.

78. Les Confessions du Comte de***, pp.88 et 97.

79. Ibid., p.121.

80. Les Egarements, p.250.

81. Ibid., p.275.

82. Ibid., p.259.

83. Ibid., p.258.

84. Les Confessions du Comte de***, p.74.

85. Mémoires sur les Moeurs, p.414.

86. Les Egarements, pp.276-277.

87. Mémoires sur les Moeurs, p.435.

88. Ibid., p.424.

89. Les Egarements, p.271.

90. Mémoires sur les Moeurs, p.445.

91. Les Egarements, p.273.

92. Id.

93. Cf. le héros des Mémoires sur les Moeurs:
"Quoique j'eusse la tête assez gâtée, j'avais les moeurs souples, et sans fausseté ni contrainte; je n'étais déplacé ni dans la bonne, ni dans la mauvaise compagnie " (pp.445-446).

94. Les Egarements, p.14.

95. Mémoires sur les Moeurs, p.411.

96. Les Confessions du Comte de***, p.71. Cf. Meilcour: "Un homme, pour plaire, n'avait pas besoin d'être amoureux " (Les Egarements, p.15).

97. L'idée n'est plus originale à l'époque, comme le prouvent les exemples suivants:

"Le hasard forme ces sortes de liaisons; les amants se prennent parcequ'ils se plaisent ou se conviennent, et ils se quittent parcequ'ils cessent de se plaire, et qu'il faut que tout finisse".
Les Confessions du Comte de***, p.47.

" On se plaît, on se prend. S'ennuie-t-on l'un avec l'autre? on se quitte avec tout aussi peu de cérémonie que l'on s'est pris. Revient-on à se plaire? On se reprend avec autant de vivacité que si c'était la première fois qu'on s'engageât ensemble. On se quitte encore, et jamais on ne se brouille."
La Nuit et le Moment. Vol.I,
Paris, Le Divan, 1929, p.18.

Cette opinion est encore partagée par certains à la fin du siècle:
" De quoi vous plaignez-vous...le hasard nous a joints, l'habitude nous a liés, le dégoût et l'ennui nous séparent;

quelle perfidie trouvez-vous dans tout cela? Je suis raisonnable, moi..." rappelle en 1780, à la Comtesse de***, St. Léger, un des héros de Honny soit qui mal y pense (p.23).

Et à cette date, certaines femmes préconisent encore ce genre de caprice. Coralie, une fille d'Opéra dont Faublas partage les faveurs avec son père, l'explique au Chevalier : " Je t'ai pris parce que tu me plaisais, et je te quitterai quand tu ne me plairas plus ". Les Amours du Chevalier de Faublas; p.167.

98. Versini; op. cit., p.175.

99. M. Henrion; op. cit., p.xvij.

100. Au sujet des petits-maîtres anglais comparés aux petits-maîtres français, F. Ch. Gaudet écrit dans sa Bibliothèque des Petits-Maîtres:

> Si l'on en croit M. L'Abbé le Blanc, une perruque courte et sans poudre, un mouchoir au lieu de cravate, une veste de matelot, un bâton lourd et grossier, l'affectation des airs et des discours de la plus vile populace; voilà ce qui constitue le Petit-Maître Anglais. Loin de s'occuper d'ingénieuses futilités, d'envier au sexe la délicatesse du corps, et l'étourderie de l'esprit, il aime à se confondre avec les porteurs de chaises, il excelle à se battre à coups de poings, et semble avoir conçu la plus haute idée de ce noble exercice. Les Anglais appellent nos Petits-Maîtres des singes; M. L'Abbé le Blanc croit que nous pourrions avec raison appeler les leurs des ours (pp.13-14).

101. Sade; Les Infortunes de la Vertu.
(Oeuvres complètes, T.XIV, p.409).

102. " La volupté est le nom que l'on donne au plaisir transfiguré par l'esprit. Il ne s'agit pas d'une différence de degré; la volupté n'est pas un plaisir plus grand, mais un plaisir autre " (Mauzi; op. cit., p.417).

103. La Nouvelle Héloïse, P.VI, L.V, p.650.

104. Encyclopédie; T.IX, p.477.

105. Sade; Oeuvres complètes, T.XIII, p.8.

106. Pour F. Ch. Gaudet, les petits-maîtres existaient déjà à la cour de Darius, chez les Grecs et chez les Romains après la chute de Carthage. Op.cit., pp.5-7.

Il cite même le témoignage de Montaigne :

> "Ma femme, vous entendez bien que ce n'est pas le tour d'un galant homme, aux règles de ce temps ici, de vous courtiser et caresser encore; car ils disent qu'un habile homme peut

bien prendre femme; mais que de l'épouser c'est à faire à un sot " (*Ibid*., pp.10-11),

et celui de Saint-Augustin:

"Si vous voyez un homme qui se donne des airs dans une assemblée publique,qui parle fort haut sans aucun sujet, qui n'a point d'égards pour la compagnie où il se trouve, et qui ne cherche point à cacher la bonne opinion qu'il a de son mérite: c'est à coup sur un favori des dames " (*Ibid*., p.30).

107. Voir Versini; *op*. *cit*., pp.34-36.

DEUXIEME PARTIE

LE PROJET VALMONT.

Chapitre I: Le projet.

Le coeur est tout, disent les femmes,
Sans le coeur point d'amour, sans lui point de bonheur:
Le coeur seul est vaincu, le coeur seul est vainqueur.
Mais qu'est-ce qu'entendent ces dames
En nous parlant toujours du coeur?
En y pensant beaucoup, je me suis mis en tête
Que du sens littéral elles font peu de cas,
Et qu'on est convenu de prendre un mot honnête
Au lieu d'un mot qui ne l'est pas.

Stanislas de Boufflers, Le Coeur[1].

Sur le plan de la création littéraire proprement dit, le personnage de Valmont n'est bien souvent que la reprise d'un type et le perfectionnement de modèles déjà bien définis dont les chapitres précédents ont retracé la silhouette. Les projets du Vicomte, ses méthodes de séduction et mêmes ses remarques appartiennent plus à une époque et à une mode littéraire qu'à l'individu unique qu'il est supposé représenter.

Versac et Gaudet d'Arras nous avaient habitués à tenir compte de l'écart qui, chez le libertin, peut exister entre les paroles et les actes. D'une façon moins apparente, puisqu'elle se situe davantage au niveau de la pensée et de la réflexion, une contradiction analogue se retrouve chez le Valmont de Laclos. Quand il s'agit d'un roué aussi célèbre, cette singularité rend particulièrement sensible l'embarras que peut provoquer chez le libertin une passion inattendue. Au Valmont épistolier, brillant et soucieux de ne pas déroger à des principes auxquels il croit encore mais qu'il ne parvient plus à respecter, s'oppose le Valmont amoureux d'une dévote, dont la conquête ressemblera de moins en moins à

une fantaisie passagère.

Pour J.L. Seylaz, bien que le langage et la psychologie qu'emploie Laclos restent traditionnels et qu'ils appartiennent " au bagage de l'homme cultivé du XVIIIe siècle ", ce sont néanmoins les raisonnements des personnages et leurs discours, plus que leurs actes, qui constituent la force des Liaisons.

> Que cette psychologie soit parfois conventionnelle, en particulier dans un certain langage des corps, dans sa façon de déchiffrer les soupirs, la langueur, de s'en servir comme de signes irréfutables; qu'on puisse lui reprocher un certain schématisme ou un certain arbitraire et qu'elle justifie quelquefois le mot de Gide selon lequel ce qui permet de croire aux sentiments simples, c'est une façon simple de considérer les sentiments, cela n'est guère plus contestable...
> [Mais] elle est sans cesse orientée vers l'action, elle est devenue une arme. En faisant de la connaissance des mécanismes psychologiques la raison principale du succès de ses héros, Laclos installait en eux le destin des autres personnages; il supprimait le hasard.[2]

S'il est exact que c'est au moyen de la lettre que Valmont et Mme de Merteuil se montrent les plus redoutables --nous verrons bientôt de quelle façon-- et que leurs raisonnements en imposent généralement plus que leurs actes, il n'en est pas moins vrai aussi qu'ils doivent être observés dans leurs démarches, dans leurs déplacements et dans leurs liaisons avec des personnages secondaires que nous n'observons pas directement, mais dont nous entendons parler. A côté de l'intrigue principale dont Fréron donne le schéma traditionnellement retenu, dans la Lettre VII du tome III de l'Année Littéraire de 1782 [3], les Liaisons dangereuses sont riches en anecdotes latérales qui offrent aux deux antagonistes la possibilité de se libérer de la tension à laquelle leurs grands projets les astreignent.

Sans vouloir parler d'un emploi du temps de Valmont et de

Mme de Merteuil, c'est pourtant l'étude de leurs occupations inavouées, ou plus exactement de celles qu'ils préfèrent ne pas devoir expliquer, qui permet, en partie, d'apprécier la véritable nature de ces personnages.

On connaît les raisons des séjours de Mme de Tourvel et de Valmont au château de Mme de Rosemonde. Les motifs du Vicomte son précis et plausibles, puisque directement intéressés. Dans sa première lettre, la Marquise fait allusion à des " biens substitués "; mais, dans un premier texte, Laclos lui faisait dire tout au contraire, " revenez: n'êtes-vous pas l'héritier "[4]. Biens substitués ou héritage en vue, c'est toujours pour régulariser une succession ou pour s'assurer qu'il sera sur la liste des héritiers que Valmont va tenir compagnie à une vieille tante de quatre-vingt-quatre ans.

La présence de Mme de Tourvel est moins justifiée. La campagne, pour être plus agréable que Paris en été, ne pouvait offrir des distractions bien variées à la jeune femme. Et l'on est surpris qu'elle précise même qu'elle a " pris ce temps pour jouir et profiter de la société de la respectable Madame de Rosemonde"(L.VIII), quand elle mène au château une existence que Valmont fait consister en " une messe chaque jour, quelques visites aux Pauvres du canton, des prières du matin et du soir, des promenades solitaires, de pieux entretiens avec [sa] vieille tante, et quelquefois un triste Wisk " (L.IV).

La rencontre inattendue d'un libertin et d'une dévote au cours d'une partie de campagne ou d'un " souper " chez des parents ou

des amis n'est pas une invention de Laclos. On relève dans les Confessions du Comte de *** deux anecdotes qui annoncent avec précision la rencontre, la conduite et puis la victoire de Valmont sur Mme de Tourvel.

Evoquant sa première entrevue avec Mme de Gremonville, le Comte de*** écrit: " je me trouvai à dîner chez une de mes parentes avec une femme dont la beauté, la taille noble, l'air sérieux, doux et modeste, attirèrent mon attention...j'appris qu'elle se nommait madame de Gremonville, et qu'elle était dévote par état "[5]. Comme Valmont, le jeune Comte se montre vite plus sensible aux attraits de la jeune femme " qu'au plaisir de voir en elle la simple nature ou du moins ses apparences ", et comme lui, mais en l'exprimant avec moins d'emphase, il éprouve fortement " l'envie d'avoir une dévote ". Pour la séduire, il l'accable d'éloges sur sa beauté, ses grâces et sa vertu. Il n'hésite plus, dès qu'elle commence à lui " donner quelque espérance ", à lui vanter les " plaisirs du monde ", tandis que ses " yeux l'assuraient qu' [il était] prêt de lui en faire le sacrifice ". Bien que Mme de Gremonville soit elle aussi mariée, tout parallèle entre les deux femmes ne peut toutefois être poursuivi plus longtemps. Mme de Gremonville n'est en réalité qu'une fausse dévote et, détail piquant, l'une des premières à avoir adopté " la mode singulière des petites maisons ". Elle ne résistera pas longtemps au Comte, et en parfaite libertine qu'elle est, le quittera au bout de six mois " sans aucun éclat " après lui avoir redemandé la dernière lettre qu'elle lui avait envoyée.

La seconde anecdote offre des détails précis sur les menées

galantes du Comte et sur les réactions de sa maîtresse. Pour bien marquer les limites de la comparaison entre Mme de Selve et Mme de Tourvel, précisons que celle qui retient maintenant l'attention du Comte est veuve et ne prétend nullement passer pour dévote, quoique sa conduite soit à l'abri de tous soupçons et qu'après être devenue sa maîtresse, elle acceptera de l'épouser et lui fera redécouvrir " l'univers entier " dans la solitude de ses terres de Bretagne.

C'est à la campagne, à quelques lieues de Paris, que le Comte de *** rencontre la Comtesse de Selve. Elle " avait plus de raison que d'esprit "[6] --distinction soulignée par le narrateur--, et " la plus belle âme unie au plus beau corps ". Quand la Comtesse s'aperçoit de la passion qu'elle a éveillée dans le coeur du Comte, elle quitte le château et revient à Paris. Il l'y rejoint peu après, et à partir de ce moment il fait preuve dans ses arguments d'une habileté toute aussi convaincante que celle de Valmont.

Pour apaiser les frayeurs que ses premières déclarations ont occasionnées, le libertin amoureux paraît s'amender et s'incliner devant la beauté et la vertu. Il explique que

> la dissipation est moins la marque du plaisir que l'inquiétude d'un homme qui le cherche sans le trouver; et, lorsque j'ai le bonheur de vous faire ma cour, je n'en désire point d'autre.[7]

Quarante et un ans plus tard Valmont persuadera de la même façon Mme de Tourvel:

> Content de vous adorer en silence, je jouissais au moins de mon amour; et ce sentiment pur...suffisait à ma félicité (L.XXIV).

Le Comte tente ensuite d'expliquer un changement qui peut passer pour suspect chez un libertin notoire:

> C'est à vous, madame, que je dois...un changement aussi

> singulier; c'est vous qui m'avez arraché à tous mes vains plaisirs; c'est avec vous que j'éprouve les plus vifs et les plus pûrs que j'aie goûtés de ma vie.[8]

Et c'est aussi à sa maîtresse que Valmont attribuera sa conversion:

> C'est en vous voyant que je me suis éclairé: bientôt j'ai reconnu que le charme de l'amour tenait aux qualités de l'âme; qu'elles seules pouvaient en causer l'excès, et le justifier (L.LII).

Enfin, s'il fallait encore une preuve au libertin pour faire reconnaître sa sincérité, l'amour qu'il vient de découvrir devrait suffire, à lui seul, à l'apporter:

> jusqu'ici [écrit le Comte de***] j'ai été plongé dans les plaisirs, sans avoir véritablement connu l'amour; c'est lui qui m'éclaire, et vous seule pouviez me l'inspirer.[9]

Auprès de la Présidente, Valmont à son tour connaîtra ce sentiment nouveau dont il fera, lui aussi, le garant de sa bonne foi:

> Alors je connus l'amour...Bientôt le plaisir de vous voir se changea en besoin...
> Un amour pur et sincère, un respect qui ne s'est jamais démenti, une soumission parfaite; tels sont les sentiments que vous m'avez inspirés (XXXVI).

La Comtesse, au début du moins, ne se laisse pas impressionner par cette conversion subite:

> L'habitude...où vous êtes de vous livrer au premier goût que vous sentez pour les femmes que vous voyez, vous fait croire que vous êtes amoureux...si vous sentez quelque goût pour moi, je vous conseille de ne vous y pas livrer; vous ne seriez pas heureux d'aimer seul.[10]

La remarque sera reprise presque mot pour mot par Mme de Tourvel quand elle met Valmont en garde contre " un sentiment qui peut-être n'a dû sa naissance qu'à l'habitude où [il est de s'] occuper de semblables objets " (L.L).

Suivant un suberfuge déjà employé par la Marquise de M*** de Crébillon, qui se disait insensible en amour mais " fort tendre en amitié ", et que reprendra sans plus de succès la Présidente

de Tourvel, la Comtesse de Selve cédera peu à peu à son amant pour avoir cru qu'il lui suffirait de n'offrir que son amitié:

> Cependant, comme je n'ai aucun sujet de me plaindre de vous...je veux bien vous accorder mon amitié, et je serai plus flattée de la vôtre, que d'un sentiment aussi aveugle que l'amour.[11]

C'est une amitié tout aussi sincère que Mme de Tourvel proposera à Valmont:

> En vous offrant mon amitié, Monsieur, je vous donne tout ce qui est à moi, tout ce dont je puis disposer... Pour me livrer à ce sentiment si doux...je n'attends que votre aveu...que cette amitié suffira à votre bonheur (L.LXVII).

A la fin, la Comtesse se rendra à son amant en partie par lassitude, car comme Valmont, il consacre déjà tout son temps à parler de son amour à son amie.

> Je l'accoutumai insensiblement à m'entendre parler de ma passion, et j'attendais que le temps et ma constance lui fissent naître les sentiments que je désirais, ou plutôt que je pusse en obtenir l'aveu.[12]

Les dénouements de ces deux aventures complètent la série des similitudes qui existent entre l'anecdote contée par Duclos et l'intrigue des Liaisons. Comme Valmont auprès de la Présidente, le Comte de*** passera trois mois à courtiser Mme de Selve avant de la posséder: " J'étais étonné de ma constance: toute autre femme ne m'avait jamais retenu si longtemps "; puis après sa victoire, il goûtera comme lui un plaisir nouveau et prolongé.

Ces rapprochements étaient à noter ici. Loin d'être accidentels, ils soulignent les liens étroits qui existent entre l'intrigue des Liaisons et celles d'ouvrages, maintenant moins célèbres, qui les ont précédées. Nous verrons comment, avec la Marquise de Merteuil elle-même, Laclos a aussi repris des thèmes déjà exploités avant lui.

Dès les lettres II et IV on apprend que le Vicomte est un libertin de longue date. Quand la Marquise lui confie le soin d'exécuter son projet, elle le flatte en lui rappelant ses nombreuses roueries dignes d'être imprimées pour la postérité. Il méprise les occasions faciles et ne s'exalte que pour les aventures délicates. Un vocabulaire sec et précis: "efficace, entreprise, but, attaque " et des expression évocatrices d'une vie agitée: " livré à une passion forte, j'ai un sentiment de reconnaissance pour les femmes faciles ", laissent deviner un homme d'une trentaine d'années, nerveux et suffisamment raffiné pour goûter la volupté.

L'affaire Tourvel peut alors passer pour la dernière en date de ses intrigues.Pourtant, dès la fin de sa première lettre à la Marquise, le Vicomte montre qu'il est conscient du danger nouveau qui le ménace. Il avoue donc avec honnêteté,la seule fois au cours du roman-- qu'il ne se sent pas plus qu'un autre à l'abri de l'émotion. La Marquise ne devrait rien avoir à redire à cet aveu; tant que les règles du pacte sont respectées, peu importe ce que le libertin peut éprouver. L'art de la dissimulation auquel il s'est entraîné n'avait été perfectionné qu'à cet usage.

La réponse de Mme de Merteuil est immédiate et cinglante. Dès sa première lettre, la Marquise adopte le ton belliqueux qui convient à une duelliste: " Savez-vous, Vicomte, que votre lettre est d'une insolence rare " (L.V). Mais ne voulant pas précipiter une action qu'elle tient à diriger entièrement, elle met le Vicomte en garde à la fois, contre les désillusions qu'il

se prépare à vouloir posséder la Présidente pour le plaisir physique qu'il pense y trouver, et contre la mauvaise opinion qu'il va donner de lui-même par le ridicule de son choix.

Mais le ton d'ironie persiflante avec lequel elle met en doute et dénigre les bonnes intentions du Vicomte et le succès d'un projet que sa longue carrière de libertin, qu'elle vantait encore il y a trois jours, devait garantir, indique aussi qu'une contrariété est en train d'altérer son objectivité. Ces critiques malintentionnées convaincront encore davantage Valmont de l'excellence de son choix.

Aussi commence-t-il à se défendre. Comme il se sent encore très fort, et qu'il ne lui est guère possible d'évaluer déjà le degré d'exaspération auquel il pousse la Marquise, il lui répond d'une manière vive et malhabile en se contentant de reprendre ses objections une à une: " Elle est prude et dévote, et de là vous la jugez froide et inanimée? Je pense bien différemment " (L.VI).

La Marquise, en effet, venait de critiquer le mauvais goût et surtout la maladresse de Valmont dans son choix:

> n'en espérez aucun plaisir. En est-il avec les prudes? j'entends celles de bonne foi: réservées au sein même du plaisir, elles ne vous offrent que des demi-jouissances. Cet entier abandon de soi-même, ce délire de la volupté où le plaisir s'épure par son excès, ces biens de l'amour, ne sont pas connus d'elles (L.V).

Valmont n'a probablement pas tort de refuser cette remarque. L'expérience conjugale de Jacob de la Vallée a révélé de quelle nature pouvait être l'amour d'une dévote:

> Pour aimer comme elle, il faut avoir été trente ans dévote, et pendant trente ans avoir eu besoin de courage

> pour l'être; il faut pendant trente ans avoir résisté à la tentation de songer à l'amour, et trente ans s'être fait un scrupule d'écouter ou même de regarder les hommes qu'on ne haïssait pourtant pas...
> Quand une femme vous aime, c'est avec amour qu'elle vous le dit; c'était avec dévotion que me le disait la mienne, mais avec une dévotion délicieuse; vous eussiez cru que son coeur traitait amoureusement avec moi une affaire de conscience, et que cela signifiait: Dieu soit béni qui veut que je vous aime, et que sa sainte volonté soit faite; et tous les transports de ce coeur étaient sur ce ton-là, et l'amour n'y perdait qu'un peu de son air et de son style, mais rien de ses sentiments.[13]

Ces impressions sont indirectement confirmées par le Comte de *** après ses succès auprès de Mme de Gremonville:

> Une dévote emploie pour son amant tous les termes tendres et onctueux du dictionnaire de la dévotion la plus affectueuse et la plus vive.[14]

Les " humeurs " de la Marquise, qui ne sont en fait que des accès de jalousie, siéent mal à une personne qui se pique, elle aussi, de mépriser l'amour. Comme l'émotion chez Valmont, mais à un degré moindre, la jalousie va susciter chez Mme de Merteuil une tendance à la dérision et à l'hypocrisie, souvent très voisine de la mauvaise foi. Tenant compte des exagérations de la passion, de " la cristallisation " dont parle Stendhal aux chapitres II et VI de son De l'Amour[15], on peut se fier aux descriptions du Vicomte. La Présidente, qui n'a que vingt-deux ans, est une femme agréable, aux manières distinguées. La caricature qu'en esquisse la Marquise et qui porte surtout sur sa façon de s'habiller, est plus le reflet d'une contrariété qu'une description objective. Le Comte de*** nous affirme qu'à vingt-trois ans, Mme de Selve avait une " figure qui inspirait l'amour," et la cousine de Julie, Claire d'Orbe, aurait été très surprise et même mortifiée de s'entendre traîtée d'espèce encroûtée à cet âge:

> Tandis que je compte encore par vingt, je me dépêche d'user de mes droits.[16]

De même, il est inévitable que le libertin qui se plaît à rechercher des victimes socialement bien protégées rencontre souvent sur son chemin un mari soupçonneux. Cela va de soi pour le Valville des Lettres du Marquis de Roselle, qui, on l'a vu, rappelle à son élève toutes les précautions à prendre dans une situation dont on peut en réalité retirer les plus grands profits. Pour Mme de Merteuil un tel adversaire est des plus dégradants.

Surpris à la fois par l'intérêt inhabituel qu'il porte à la Présidente et par les réactions trop vives de la Marquise, Valmont se trahit involontairement par les excès de son style. A la violence des premières expressions telles que " passion forte ", " ardeur du désir ", fait suite une délicatesse peu habituelle chez un libertin, quand elle est sincère: " pour être adorable il lui suffit d'être elle-même...c'est dans l'abandon du négligé qu'elle est vraiment ravissante " (L.VI). Tout en éveillant des images libertines, le ton de la phrase reste délibérément discret et décent. C'est d'abord le langage d'un admirateur galant, mais bien éduqué. On ne s'imagine pas Valmont évoquant de la sorte Emilie ou la Vicomtesse de***, ni Versac parlant ainsi de sa dernière conquête, à moins que chez lui aussi, un facteur émotif ne fût intervenu.

Dès le commencement du roman, et à l'insu des deux antagonistes, une incompréhension mutuelle est en train de s'établir: mauvaise foi du Vicomte qui refuse d'admettre qu'il n'hésitera pas à tricher avec les règles établies et qu'il trahira ainsi le serment scellé sur l'ottomane; jalousie dangereuse de la Marquise,

d'autant plus surprenante qu'elle prétend être insensible à l'amour, et qu'elle donne de la Présidente un portrait plutôt rassurant en ce qui concerne ses qualités de séductrice.

Bien que des deux côtés les supercheries s'équivalent en apparence, Valmont, pour être le premier à prendre l'initiative, s'expose davantage aux critiques de son adversaire dont il ignore, de plus, les véritables intentions.

Ainsi, dès le début de la lettre VI, le Vicomte s'est éloigné du projet officiel --qu'il réaffirme pourtant peu après-- d'avoir cette femme, de l'enlever à son mari et à son Dieu[17]. La même contradiction se retrouve dans la conclusion où les trois figures de l'argument dialectique[18] permettent à nouveau au libertin de disparaître derrière l'amant touché par l'émotion. Mme de Tourvel n'y est plus présentée comme sa nouvelle victime, mais comme une maîtresse précieuse auprès de laquelle il n'aura même pas besoin " de jouir pour être heureux ". Lui, qui prétend savourer les soubresauts d'une " lente agonie ", ne se rend pas compte de l'exception impardonnable qu'il fait pour elle quand il avoue que " la seule chose qui [l']effraie, est le temps que va [lui] prendre cette aventure ". Cette crainte de ne pas jouir bientôt de la fraîcheur de la Présidente donne toute sa valeur au reste de la phrase: " car je n'ose rien donner au hasard ". Avec Mme de Tourvel, ne rien donner au hasard, c'est ne vouloir courir aucun risque, et non pas accepter le risque de perdre une bonne occasion. Par l'ambiguïté de sa phrase, il mystifiait momentanément Mme de Merteuil pour qui, s'en remettre au hasard,

ce serait abandonner ses propres calculs. Valmont ne songe déjà plus à une victoire de libertin même s'il la proclame toujours avec insistance. S'il feint ou s'il s'efforce encore de suivre leur méthode, il songe avant tout à satisfaire ses instincts: " Soyons de bonne foi; dans nos arrangements, aussi froids que faciles, ce que nous appelons bonheur est à peine un plaisir " (L.VI). En d'autres termes, soyons honnêtes, toute cette gymnastique cérébrale à laquelle nous nous contraignons pour conquérir une femme par vanité paralyse en nous l'épanouissement des désirs. Si l'on peut trouver un certain plaisir à " forcer le gibier " (L.XXIII), bien différent et bien plus concret sera celui de pouvoir en profiter à sa guise. Valmont ne songe plus à humilier la Présidente, mais à goûter avec elle des plaisirs et même un bonheur que des filles ordinaires et peut-être la Merteuil n'ont jamais pu lui procurer.

Le ton désinvolte de la conclusion, et encore plus, celui du post-scriptum, soulignent le peu d'intérêt qu'il porte aux aventures de la Marquise avec Belleroche. Il en sera tout autrement, quand désespérant de vaincre la Présidente, Valmont tentera de se rapprocher de la Marquise.

Pour A. et Y. Delmas

> la tentation de Valmont n'est pas d'ordre charnel mais non plus d'ordre spirituel...
> A bien prendre les choses d'ailleurs, ce n'est pas de la Présidente que Valmont est amoureux; ce n'est pas la personne de Mme de Tourvel qui le charme et le séduit, mais une autre attitude devant la vie; Valmont n'est pas tenté par un être, mais par une manière d'être. C'est le monde, c'est l'univers de Mme de Tourvel, aux antipodes de son univers, de l'univers de la Marquise, qui le tente.[19]

Mais en basant leurs remarques sur des constatations psychologiques de Jung, les critiques se sont laissés trop rapidement séduire par une idée brillante, mais peu fondée et sur laquelle ils reviendront d'ailleurs, en affirmant par contre que " la Présidente représente cet autre mode d'existence de la conscience, cette part d'eux-mêmes que l'intelligence de Merteuil et de Valmont a dessein d'éliminer "[20]. Contrairement à leur habitude, aucune référence au texte de Laclos ne vient appuyer leur première déduction, et il semblerait difficile d'en trouver. L'univers de Mme de Tourvel et son attitude devant la vie, qui sont aussi ceux de Mme de Volanges, et jusqu'à un certain point maintenant, à cause de son âge, ceux de Mme de Rosemonde, représentent ce que Valmont critiquera avec le plus d'ironie: messes quotidiennes, aumônes distribuées pour la satisfaction du donateur et non pour soulager la misère, petits cercles d'amis autour d'un vieux curé, et parties de médisance (comme les lettres de Mme de Volanges à Mme de Tourvel). Telle est la société de la Présidente.

Le Vicomte ne peut envier et aimer ce monde-là. Quand il cherche à le connaître, c'est presque involontairement, et tout au plus par curiosité afin de s'en moquer. Même quand il est prêt à rejeter les pactes artificiels et la comédie du détachement que doivent jouer les libertins pour éviter le ridicule, il ne pense pas un instant à quitter ses amis et leur façon de vivre.

Dans la lettre XXI, il indique clairement ce qu'il pense de cette société. Ses réflexions sont à la fois sincères et fondées, puisqu'en jouant la comédie des aumônes, il entrait pour quelques minutes dans l'engrenage de ses pratiques mesquines et égoïstes:

> J'avouerai ma faiblesse; mes yeux se sont mouillés

> de larmes, et j'ai senti en moi un mouvement involontaire, mais délicieux. J'ai été étonné du plaisir qu'on éprouve en faisant le bien; et je serais tenté de croire que ce que nous appelons les gens vertueux, n'ont pas tant de mérite qu'on se plaît à nous le dire.

Malgré la légèreté du ton, ces quelques lignes contiennent plus qu'une simple remarque d'esprit fort. L'instant de faiblesse qui surprend le Vicomte, ses larmes qu'il ne retient ni ne provoque, témoignent de l'étonnement qu'il ressent dans ce monde inconnu. Toutefois il n'est guère possible de reconnaître chez Valmont, comme le prétend J. Pappas, " une appréciation de la vertu ", ni un éveil de " sa fibre morale "[21]. Si les images de _la Nouvelle Héloïse_ ne sont pas absentes des _Liaisons dangereuses_, Valmont nous montre suffisamment de quelle façon il faut interpréter ces rapprochements[22]. En aucune façon, la petite communauté de Rosemonde ne peut évoquer celle de Clarens sauf s'il s'agit de s'en moquer. Depuis trois semaines, Valmont vit dans un état de tension inhabituel[23]. Il veut conquérir la Présidente en séduisant d'abord son coeur qu'il estime moins prémuni que ses réflexes. Par cette première démarche, il veut l'attendrir par un choc émotif, en lui présentant l'image irréfutable d'un Valmont tout différent de celui contre lequel on l'a mise en garde. Jamais il n'oublie le motif qui le conduit jusqu'à la chaumière; et sa détermination lui donne la patience de supporter les indiscrétions d'un domestique: "heureusement pour lui [le valet de Mme de Tourvel] , je me suis ressouvenu qu'il était utile et même nécessaire à mes projets; cette réflexion l'a sauvé " (_Ibid._). La scène des aumônes, sous l'oeil de " l'espion ", c'est aussi la première victoire de la ruse sur la naïveté dévote.

Valmont ne s'attendrit pas sur un " paradis perdu ", ni sur la douceur de vie des dévotes et sur le regret de n'être pas admis dans leur clan. Il n'est pas nécessaire de préciser le ton amusé avec lequel l'épisode est relaté pour voir qu'il est loin d'être pris à son jeu, et que les larmes font partie de la scène comme les dix louis qu'il fait d'abord briller aux yeux du laquais. Tout ce qu'il pense, en résumé, de cette société et de ses membres, c'est que " ce que nous appelons les gens vertueux, n'ont pas tant de mérite qu'on se plaît à nous le dire ".

Les Liaisons dangereuses présentent encore d'autres exemples de cette société et du peu de cas que fait Valmont de ceux qui en font partie.

> Le " parti des prudes " est présent dans les Liaisons, parmi ce choeur qui assiste au drame; il représente une part importante de cette opinion dont les personnages font tant de cas; Mme de Merteuil feint de s'y ranger et abuse la Maréchale de***, en ridiculisant Prévan (86), et Mme de Volanges, la prude véritable du roman (32), qui lui confie sans crainte sa fille, tant la Marquise a su faire " honneur de son amendement à quelques-unes de ces femmes, qui, dans l'impuissance d'avoir des prétentions à l'agrément, se rejettent sur celles du mérite et de la vertu ".[24]

C'est pour atteindre la secte dans un de ses principes les plus sacrés, la pureté de la jeune fille avant le mariage, que Valmont exécute si scrupuleusement les ordres de Mme de Merteuil en pervertissant Cécile, et qu'il prépare ainsi le scandale qui doit accompagner le mariage de celle-ci avec Gercourt. Pour la même raison, dès qu'il se croit assuré du succès avec la Présidente, il note d'abord " que Mademoiselle de B*** a résisté les trois mois complets ", et il est " bien aise de voir que la franche coquetterie a plus de défense que l'austère vertu " (L.XCIX).

Ce manque de sympathie pour le monde auquel appartient la Présidente n'implique pas pour autant les mêmes sentiments à son égard. Il y pense au contraire d'une façon si différente, que le soir même de la farce des aumônes, il ne parvient pas à terminer sa lettre à Mme de Merteuil. Il l'interrompt jusqu'au lendemain sans avoir eu la décence de montrer la plus légère animosité à l'égard de Belleroche: " Adieu, ma belle amie, vous me volez un moment du plaisir de la voir " (L.XXI). Pour qui se vante de vaincre les femmes sans faiblesse, et qui risque de perdre sa réputation de libertin --qu'il prise avant toute autre -- si son aventure sentimentale est découverte, cette conduite est pour le moins irrationnelle et surprenante.

Depuis qu'il a rencontré la Présidente, Valmont se laisse mener par deux influences que tout libertin se vante de savoir ignorer: l'impulsion des sens, et l'appel du coeur, plus fort que celui de la raison. Trois mots reviennent sans cesse sous sa plume: plaisir, désir, jouissance:

> la solitude ajoute à l'ardeur du désir (L.IV).
>
> O délicieuse jouissance! Je t'implore pour mon bonheur et surtout pour mon repos (Ibid.).
>
> Auprès d'elle, je n'ai pas besoin de jouir pour être heureux (L.VI).

Dans la micro-société du château, le projet d'abuser de la confiance de la Présidente par une conduite irréprochable mène rapidement à une impasse. L'homme fougueux et tenté ne pouvait conserver son sang-froid et son calme qu'en trouvant auprès de filles faciles une contrepartie aux longues journées de tension

et de contrainte qu'exige son projet. Mais ce genre de divertissement récupérateur lui est interdit, puisqu'il se sait observé.

En idéalisant la jouissance qu'il espère goûter avec la Présidente Valmont confond, à l'encontre de tous les principes libertins, les notions d'amour, de bonheur et de volupté. Pour lui, désirs satisfaits et plaisirs physiques concrétisent l'expression la plus agréable de l'amour.

> En effet, si c'est être amoureux que de ne pouvoir vivre sans posséder ce qu'on désire, d'y sacrifier son temps, ses plaisirs, sa vie, je suis bien réellement amoureux (L.XV).

Et dans ce sens dix-huitiémiste, on peut dire que dès maintenant Valmont est amoureux. Pour lui, la Présidente personnifie la promesse de plaisirs nouveaux. Ce sont ces plaisirs encore inconnus qu'il perçoit déjà en imagination et qui le troublent quand il est certain du succès de son acte de charité. En précisant que tous les soins qu'il se donne seront un jour ses meilleurs titres auprès d'elle, et que " l'ayant en quelque sorte, ainsi payée d'avance, [il aura] le droit d'en disposer à [sa] fantaisie, sans avoir de reproche à [se] faire " (L.XXI), Valmont ne pense plus simplement à faire chuter deux ou trois fois Mme de Tourvel, avant de la rejeter, pour tenir son pari. Il envisage au contraire de garder cette femme à sa disposition aussi longtemps qu'il la désirera.

C'est dans la seconde partie de la lettre XXIII que se dessine pour la première fois, avec netteté, la dualité du Valmont libertin et du Valmont amoureux. Libertin, le Vicomte l'est chaque fois qu'il raisonne ou veut justifier ses actes. C'est son côté libertin qui le sauve d'un moment d'égarement. Après les événements de la journée, vérifiés et confirmés par la visite collective à la

famille secourue, la scène d'attendrissement qui suit le retour au château présente bien des dangers pour l'un comme pour l'autre; pour la Présidente, en l'incitant à se montrer moins sevère, pour Valmont en l'encourageant à moins dissimuler ses propres désirs. Le Vicomte, qui avait préparé ce " moment "[25], en ennuyant suffisamment sa tante pour qu'elle se retire dans sa chambre, se trouve seul au salon avec une Présidente émue et heureuse des derniers événements. Mme de Tourvel est émue, car elle s'est aperçue que depuis quelques jours, Valmont ne s'intéresse plus qu'à elle, et avec beaucoup plus de tact et de discrétion que le lui laissait entendre Mme de Volanges. Mais elle est heureuse aussi, car les bons sentiments qu'elle pense avoir découverts en lui affaiblissent l'impression de culpabilité qu'elle éprouvait à s'intéresser à un homme réputé sans moeurs. Les faits dont elle vient d'être témoin permettent de répondre définitivement aux remarques trop insistantes et aux mises en garde trop personnelles de Mme de Volanges. Malgré le côté théâtral et étudié de ses moindres gestes, Valmont est également agité, et les larmes sincères de la Présidente suscitent les siennes sans difficulté[26]. Ses réactions correspondent déjà à celles décrites par Stendhal dans son <u>De l'Amour</u>, au sujet de la troisième étape de sa progression amoureuse: l'espérance.

> On étudie les perfections; c'est à ce moment qu'une femme devrait se rendre, pour le plus grand plaisir physique possible. Même chez les femmes les plus réservées, les yeux rougissent au moment de l'espérance; la passion est si forte, le plaisir si vif qu'il se trahit par des signes frappants.[27]

Tandis qu'à l'observation très fine du libertin s'ajoute L'ironie du bel esprit, l'amant, de son côté, imagine déjà tout le bonheur qu'il y aurait d'être aimé de la Présidente.

Les deux états, et donc les deux tons, vont se poursuivre jusqu'à la fin de la lettre:

> j'observais [libertin], non sans espoir [amoureux], tout ce que promettaient à l'amour son regard animé, son geste devenu plus libre...
> Mon coeur, pressé d'un souvenir délicieux [amoureux], hâte le moment du retour au château.
> Madame de Rosemonde seule parlait...Nous dûmes l'ennuyer: j'en avais le projet [libertin], et il réussit.
> Ma tête s'échauffait [amoureux]...(L.XXIII).

L'ironie consiste, ici, à dire à son interlocutrice une vérité qui lui serait désagréable si elle l'entendait dans le sens qu'on lui donne, mais qu'elle prendra tout autrement, parce qu'elle ignore le détail sur lequel est établi le double sens. Bien que les meilleurs exemples de l'ironie de Valmont n'apparaissent que beaucoup plus tard (L.XLVIII et L.CXX)[28], il s'amuse sans cesse à mystifier la Présidente de cette façon, et souligne même à la Marquise tout l'à-propos de ses plaisanteries:

> et je ne conçois pas qu'avec autant d'esprit que vous en avez, vous ne m'ayez pas encore deviné(L.XXIII).

> Eh! peut-être l'action dont vous me louez aujourd'hui perdrait-elle tout son prix à vos yeux, si vous en connaissiez le véritable motif! (Vous voyez, ma belle amie, combien j'étais près de la vérité) (Ibid.).

L'ironie est d'autant plus étudiée, d'autant plus humiliante pour celle qui ne peut la comprendre que Valmont pousse l'effronterie jusqu'à l'accompagner d'un aveu complaisant de sa corruption:

> Vous trouverez la clef de ma conduite dans un caractère malheureusement trop facile. Entouré de gens sans moeurs, j'ai imité leur vices; j'ai peut-être mis de l'amour-propre à les surpasser (Ibid.).

Dans cette lettre, Valmont relate aussi son premier contact physique avec Mme de Tourvel. Il y avait bien eu, dix jours auparavant, le fossé à franchir, et l' "aimable rougeur [qui] vint colorer

son visage, et son modeste embarras [qui lui] apprit assez que son coeur avait palpité d'amour et non de crainte " (L.VI), mais tout cela était resté très furtif et ne pouvait offrir les garanties d'un acte officiel. Il n'en est plus ainsi du premier baiser, mi-libertin, mi-amoureux pour Valmont, reçu et donné devant " le cercle ": " elle fut bientôt dans mes bras; et, loin d'avoir la force de résister, à peine lui restait-il celle de se soutenir " (XXIII). Les sensations qu'il éprouve ne font que confirmer ce qu'il imaginait. De cette première expérience, il conservera " un désir de jeune homme " et le plaisir qu'il attend maintenant de Mme de Tourvel est d'une autre qualité, d'une autre saveur que celui ressenti par un vainqueur satisfait. La lenteur que le Vicomte désire encore conserver ne répond plus qu'à des intentions personnelles, et non tactiques. L'attente ne lui offre plus l'occasion de s'étudier, de perfectionner sa méthode et de se faire admirer des connaisseurs, mais elle lui permet de mieux jouir en imagination des plaisirs qu'il attend. Malgré son apparente lucidité, il est beaucoup plus troublé qu'il ne l'avoue. " J'ai mal dormi", écrit-il en terminant sa lettre, et bien qu'il reconnaisse ne pas s'être suffisamment observé, il n'est pas digne d'un libertin de se mettre dans un tel état au cours d'une bien modeste partie de séduction.

Les premières réactions de la Présidente ont déconcerté le Vicomte. Ses rougeurs quand il lui tend la main, le plaisir qu'elle extériorise en apprenant sa " bonne action ", trahissent la confusion de ses sentiments: " qui pourrait arrêter une femme qui fait, sans s'en douter, l'éloge de ce qu'elle aime? " (L.XXIII).

Toutefois son optimisme n'est pas aussi sincère qu'il veut le faire paraître. Par la suite il reconnaîtra que, de toutes les dévotes qu'il a connues, Mme de Tourvel fut de loin la plus difficile à conquérir:

> Dans la foule des femmes auprès desquelles j'ai rempli jusqu'à ce jour le rôle et les fonctions d'Amant, je n'en avais encore rencontré aucune qui n'eût, au moins, autant d'envie de se rendre, que j'en avais de l'y déterminer; je m'étais même accoutumé à appeler <u>prudes</u> celles qui ne faisaient que la moitié du chemin...
> Ici, au contraire, j'ai trouvé...une timidité naturelle et extrême, que fortifiait une pudeur éclairée; un attachement à la vertu, que la Religion dirigeait, et qui comptait déjà deux années de triomphe, enfin des démarches éclatantes,inspirées par ces différents motifs et qui toutes n'avaient pour but que de se soustraire à mes poursuites (L.CXXV).

Cette attitude à la fois encourageante et rigoureuse correspond à la double nature généreuse et ardente, timorée et austère de la Présidente:

> Elle est vertueuse sans fadeur, noble sans ennui, passionnée sans violence, et sa perfection simple n'ennuie jamais. Elle sait souffrir, aimer, mourir, sans qu'un geste, un mot trouble jamais sa pureté poétique et familière. [29]

Aussi longtemps qu'on ne lui parlera pas d'amour, les gestes de Mme de Tourvel seront spontanés et naturels; mais dès qu'elle sera forcée d'admettre en elle-même son inclination pour le Vicomte, la prude cherchera le secours illusoire de la mauvaise foi.

Pour la première fois dans sa carrière de séducteur, Valmont va devoir séduire une femme dont le coeur lui est acquis, mais qui refuse obstinément de se livrer. En définitive, il ne réussira que " la séduction spirituelle [de la Présidente, celle qui] consiste seulement à vouloir forcer la femme à se découvrir, à renoncer aux apparences de sa défense et à admettre son <u>amour</u> "[30].

Le viol physique de Mme de Tourvel ne sera plus que la suite

inéluctable de son viol moral.

Chapitre II: Lettres de Valmont à Mme de Tourvel

> Tout l'art d'aimer se réduit, ce me semble, à dire exactement ce que le degré d'ivresse du moment comporte,..
>
> Stendhal, De l'Amour[31]

La première lettre de Valmont à Mme de Tourvel marque une nouvelle orientation dans la conduite du Vicomte. Elle représente un facteur décisif dans la progression de l'intrigue et dans le réalisme de l'ouvrage épistolaire.

> L'originalité de Laclos, c'est d'avoir donné une valeur dramatique à la composition par lettres, d'avoir fait de ces lettres l'étoffe même du roman et d'avoir réalisé ainsi, entre le sujet du livre et le mode de narration, un accord si étroit que ce mode en devient non seulement vraisemblable mais nécessaire. [32]

La décision de Valmont est hardie; les conséquences en sont imprévisibles et pourraient compromettre les chances de succès. Pour Mme de Merteuil, c'est une maladresse ridicule: " Mais la véritable école est de vous être laissé aller à écrire. Je vous défie à présent de prévoir où ceci peut vous mener " (L.XXXIII). Par la suite, elle devra revenir sur son jugement --sans toutefois l'admettre-- quand les faits prouveront suffisamment qu'il n'existait pas d'autre possibilité de dialogue pour Valmont. Reprenant l'opinion de la Marquise, J.L. Seylaz, tout en admirant sur le plan technique l'habileté de Laclos à introduire les lettres dans le nerf même de l'action, affirme que

> la Présidente n'aurait pas opposé une si longue résistance si elle ne s'était pas défendue par lettres. Sans doute, en lui arrachant la permission d'écrire, Valmont veut-il empêcher qu'elle ne lui échappe entièrement et lui

> tend-il comme un piège l' " engrenage " d'une correspondance. C'est néanmoins cette correspondance qui permet à Mme de Tourvel de prolonger sa défense et, dans le combat qu'elle mène contre son propre coeur, de parvenir plus longtemps à se mentir, à se convaincre qu'elle n'aime pas Valmont.[33]

C'est pourtant la correspondance de Valmont avec Mme de Tourvel qui offre un des meilleurs exemples de rouerie des Liaisons dangereuses. Tandis que les démarches du libertin traduisent bien souvent des décisions forcées ou révèlent certaines irrégularités de méthode, ses lettres à la Présidente nous le montrent plus à son aise, jouant avec les artifices séduisants et puissants de l'amour pour faire oublier ceux du libertinage. Dans celles qu'il adresse à la Marquise, au contraire, il trahit les deux aspects de sa pensée: celui de l'amoureux et celui du libertin, et il s'efforce d'y dissimuler les effets du premier en renchérissant sur le second. De plus, chacune de ses lettres à Mme de Tourvel est aussitôt doublée d'un commentaire destiné à Mme de Merteuil dans lequel il tente de prévoir et de repondre aux objections de la Marquise, tout en insistant d'abord sur la qualité " technique " de ses " épîtres ". Versini note que " la jouissance dans les Liaisons dangereuses ne consiste pas tant à faire le mal qu'à le dire. C'est le langage qui y véhicule le mal "[34]. Pour Seylaz, ces échanges de lettres constituent en fait la principale occupation des libertins. " Cette complicité par correspondance constitue l'essence même de Valmont et de Mme de Merteuil; ils ne se conçoivent pas sans elle...la forme épistolaire est ici étroitement liée au comportement particulier de Valmont et de sa complice, au fait qu'ils séduisent, qu'ils corrompent à distance et qu'ils aiment par-dessus tout agir par bande comme le

disait Stendhal. C'est parfois chez eux un réflexe de la prudence; mais c'est bien plus encore le goût des gageures, celui de la virtuosité "[35].

Si l'on devait peser le pour et le contre dans la décision de Valmont, les événements prouvent qu'en dépit des remarques perspicaces de Mme de Merteuil la lettre devenait le seul moyen de rester en rapport avec la Présidente. En permettant d'un jour à l'autre la répétition des mêmes idées, les lettres de Valmont allaient briser l'harmonie tranquille des pensées de la Présidente beaucoup plus efficacement que des bribes de conversation échangées à la dérobée.

> C'est beaucoup plus par ses lettres que par des entretiens vite évités ou par une présence à laquelle il craint qu'on ne s'habitue (L.XL) que Valmont opère un investissement auquel la lucidité elle-même ne peut résister: "Vos lettres, qui devaient être rares, se succèdent avec rapidité.[...] Vous m'entourez de votre idée plus que vous ne faisiez de votre personne. Ecarté sous une forme, vous vous reproduisez sous une autre. Les choses qu'on vous demande de ne plus dire, vous les redites seulement d'une autre manière..." (L.LVI). Valmont sait bien que lorsqu'il s'agit d'une honnête femme, le temps et la réflexion jouent par exception en faveur du libertin: contre des entreprises, elle est trop bien armée; mais les mots des lettres, dans la solitude, pénètrent lentement sa conscience et ses scrupules eux-mêmes la désarment. Chez une femme réfléchie comme elle, les arguments hypocrites du séducteur sont pesés aux balances de la bonne foi. C'est en répétant inlassablement les mots d'amour, de passion, d'émotion, de volupté, qu'il finit par inspirer à Mme de Tourvel la curiosité du bonheur.[36]

Parlant des différents styles que l'on trouve dans les Liaisons dangereuses, Malraux écrit:

> Comme tout écrivain, Laclos ne devenait maître de ses moyens que lorsqu'il échappait au style de l'époque. Et sans doute avait-il confusément senti qu'il n'y échappait que dans la mesure où il échappait au mensonge. Ses personnages, l'auteur compris, écrivent mal dès qu'ils mentent. Mauvaises les dissertations, pas très bonnes les préfaces; et les lettres de Vlamont à Mme de Tourvel sont moins bonnes que celles à la Marquise.[37]

Ce sont pourtant les lettres à Mme de Merteuil qui ne parviendront pas à convaincre leur destinataire,tandis que celles que le Vicomte envoie à Mme de Tourvel finiront par la séduire. Malgré des efforts souvent visibles qui en rendent la lecture moins agréable à ceux à qui elles ne sont pas destinées, c'est dans la composition artificielle des suppliques qu'il adresse à Mme de Tourvel que Valmont fait preuve de tout son talent de roué. Jamais, dans aucune de ces lettres, il ne se permettra le moindre cri du coeur. Il s'interdit toute expression spontanée, comme il se refuse de s'abandonner au hasard. Et s'il y glisse parfois quelques rares propos sincères, c'est uniquement pour les exploiter aussitôt à des fins ironiques qui détruisent toute la force de l'émotion.

Trois périodes sont à distinguer dans la série des douze lettres connues de Valmont à Mme de Tourvel. Du 5 au 19 août, Valmont lui écrit quatre fois sans quitter le château; du 29 août au 12 septembre quatre autres lettres sont envoyées de Paris à Rosemonde; enfin, après le 12 septembre, il écrira trois fois du château à Paris où s'est enfuie la Présidente. Notons aussi qu'après l'avoir possédée, il lui écrira encore au moins trois fois. Mais seule nous est rapportée la première lettre de cette nouvelle série: celle qu'il lui écrit pour renouer après son premier essai de rupture (L.CXXXVII). On connaît cependant le contenu de la treizième, copie des " ce n'est pas ma faute " annoncée par Valmont dans sa lettre CXLII et reçue par la Présidente le 26 novembre au matin (L.CXLIII). Enfin, malgré les " suppressions " du rédacteur, on sait que le Vicomte rédige encore l'avant veille de son duel

une lettre certainement des plus convaincantes, puisqu'elle parvient même à ébranler Mme de Volanges, chargée de la remettre à la Présidente mourante (L.CLIV).

Chacune des douze lettres de Valmont à la Présidente doit être considérée comme une composition purement littéraire et autonome, longuement étudiée, et souvent plusieurs fois rédigée:

> Je me suis levé, et j'ai relu mon Epître. Je me suis aperçu que je ne m'y étais pas assez observé, que j'y montrais plus d'ardeur que d'amour, et plus d'humeur que de tristesse. Il faudra la refaire... (L.XXIII).

Valmont mettra à écrire la même ardeur et la même détermination dont il fera preuve pour pervertir Cécile. Au plaisir d'agir et de tromper s'ajoute la fierté du rédacteur car, comme tous les libertins désoeuvrés de son époque, Valmont aime écrire et écrira beaucoup[38].

> La littérature des honnêtes gens est une littérature sociale, une littérature du commerce. La lettre est toute-puissante au dix-huitième siècle. Sans qu'il soit besoin d'alléguer les exemples de Voltaire ou de Mlle de Lespinasse, on est frappé par le soin apporté à conserver les lettres des meilleurs épistoliers du passé comme du présent.[39]

Onze lettres lui suffisent pour faire " capituler " la Présidente. Dès la première, le 20 août, il veut la persuader qu'elle doit se prononcer sur l'alternative sentimentale factice qu'il lui présente: " votre coeur que j'ai mal connu, n'est pas fait pour l'amour; le mien, que vous calomniez sans cesse, est le seul qui soit sensible... " La Présidente n'a donc rien à craindre, Valmont lui est soumis et ne lui demande que des conseils raisonnables et le réconfort de son attention pour terminer cette conversion qu'elle a suscitée en lui: " après m'avoir corrigé, éclairez-moi pour finir votre ouvrage " (L.XXIV).

L'image de l'amour que Valmont présente à Mme de Tourvel est celle de l'amour platonique: adoration respectueuse de la bonté et de la beauté, " sentiment involontaire, inspiré par la beauté, et justifié par la vertu " (Ibid.). Cependant, si la Présidente avait lu avec attention, et non avec émotion, la première lettre du Vicomte, elle aurait pu remarquer combien le ton honnête et affable de son correspondant cache un esprit en éveil. Déjà, sans qu'elle s'en doute, Valmont est en train de l'hypnotiser. Déjà il l'oblige à s'observer, la force à prendre conscience de sa présence attentive à ses côtés et à admettre la sincérité et la pureté de ses demandes. Le rappel du " Ah! malheureuse " (L.XXIII et L.XXIV), qui échappe à la Présidente, quand Valmont à genoux auprès d'elle, lui prend la main à la fin de leur premier tête-à-tête, révèle un des aspects de la technique du libertin. En questionnant sans cesse la Présidente sur ses gestes les plus involontaires, il la conduit à faire elle-même la découverte du sentiment violent qu'elle éprouve pour lui. Comme elle refuse d'admettre cette évidence, la première lettre de Valmont sera aussi " une longue Lettre pour [se] plaindre de cette rigueur " (L.XXIII).

On connaît l'opinion de Mme de Merteuil sur la décision de Valmont d'écrire à la Présidente. Le jugement qu'elle porte ensuite sur la composition de ses lettres est également sévère et encore plus injustifié:

> une remarque que je m'étonne que vous n'ayez pas faite, c'est qu'il n'y a rien de si difficile en amour, que d'écrire ce qu'on ne sent pas... Relisez votre Lettre: il y règne un ordre qui vous décèle à chaque phrase (L.XXXIII).

La remarque est psychologiquement exacte, mais rien n'empêche un correspondant d'adresser à l'une de ses lectrices les compliments

sincères qu'il accorde à une autre. Ce genre d'effronterie --pour l'une comme pour l'autre-- correspondrait d'ailleurs bien aux manières d'agir de Valmont. Néanmoins, les réactions de Mme de Tourvel montrent qu'elle se laisse prendre au piège en s'enferrant sur des considérations de plus en plus délicates et en se perdant dans " la défense du mot ".

Quoiqu'elle n'illustre pas la technique libertine dont Valmont se prétend le champion, il faut lire en détail la deuxième lettre qu'il adresse à la Présidente (L.XXXV), le jour même où elle lui envoie sa première réponse (L.XXVI). La rigueur et la logique des arguments placent Valmont parmi les maîtres de la rhétorique.

Sur le plan pratique, Valmont tente d'obtenir le maintien de la correspondance et le nom des personnes qui médisent de lui. Mais quand il veut s'en prendre directement à la Présidente, il ne possède aucun indice sur lequel établir un premier grief:

> Il faut vous obéir, Madame, il faut vous prouver qu'au milieu des torts que vous vous plaisez à me croire, il me reste au moins assez de délicatesse pour ne pas me permettre un reproche (L.XXXV).

Tout ceci reste vague, et Valmont continue sa lettre sur le même ton, à débattre de pseudo-constatations. Dans la mesure où il estime que la Présidente est déjà touchée par la curiosité de goûter à ses promesses de séducteur, il tente de la persuader qu'il est nécessaire pour son bonheur que des liens affectifs plus étroits les unissent. Cette première forme d'union les mènera à un rapprochement plus intime, jusqu'au moment où, leurs aspirations s'étant rejointes, il leur sera devenu impossible de connaître le bonheur l'un sans l'autre. Ainsi, tandis que le séducteur s'efforce de

créer artificiellement un fond émotif commun entre sa victime et lui, celle-là, d'une part, croit se protéger d'un danger (qu'elle assimile dans son esprit de dévote à une présence diabolique) en refusant par principe toute entrevue, et de l'autre, elle se complaît à se laisser entraîner à des discussions byzantines sur la nature de son amitié.

Le raisonnement de Valmont peut se résumer ainsi: je vous obéirai, je ne vous écrirai plus, bien qu'en le faisant je pensais surtout à vous être agréable; si je suis maintenant amoureux, c'est uniquement à cause de vous...A l'argument définitif, mais vague: " Vous regardez mon amour comme un outrage; vous oubliez que si ce pouvait être un tort, vous en seriez à la fois, et la cause et l'excuse " (Ibid.), Laclos avait d'abord songé à une justification plus galante, mais qui pouvait heurter les préjugés de la Présidente : " vous oubliez que votre beauté l'a fait naître et que votre vertu la justifiait "[40]. Valmont remettra à plus tard les arguments de cet ordre. Pour l'instant, il préfère s'en tenir à ce ton cauteleux et insipide: je me soumets malgré les traitements injustes auxquels vous m'asservissez;quant à ceux qui médisent de moi, peu m'importe à présent les jugements de la foule, le vôtre seul m'intéresse, et je ne vous demande que la permission de vous être agréable. " Au plaisir de vous voir, ajoutez le bonheur de vous servir, et je me louerai de votre indulgence " (L.XXXV).

Un passage mérite d'être détaché de cette prose obséquieuse: celui dans lequel Valmont parvient à prouver à la Présidente que lui redonner sa première lettre serait lui laisser comprendre qu'elle ne souscrit plus aux objections qu'elle y avait formulées, et qu'elle agrée les demandes qu'il vient de lui soumettre.

> Je désire plus que vous, qu'elle ne me soit plus nécessaire [la première lettre de la Présidente] : mais accoutumé à vous croire une âme si douce, ce n'est que dans cette Lettre que je puis vous trouver telle que vous voulez paraître...c'est encore elle qui me répète que mon amour vous outrage; et lorsqu'en vous voyant, cet amour me semble le bien suprême, j'ai besoin de vous lire, pour sentir que ce n'est qu'un affreux tourment. Vous concevez à présent que mon plus grand bonheur serait de pouvoir vous rendre cette Lettre fatale: me la demander encore serait m'autoriser à ne plus croire ce qu'elle contient; vous ne doutez pas, j'espère, de mon empressement à vous la remettre (Ibid.).

En d'autres termes, on ne demande à recouvrer l'original de ses écrits que lorsqu'on n'en accepte plus les idées.Quand tel sera le cas, c'est avec joie qu'il s'empressera de la lui renvoyer. Il était difficile à la Présidente, peu habituée à ces subtilités de langage, d'échapper aux rigucurs d'un pareil syllogisme.

La lettre suivante (L.XXXVI) est à nouveau adressée par Valmont à Mme de Tourvel, la troisième en trois jours. La ruse grossière qu'il n'hésite pas à employer, le cachet falsifié de la poste de Dijon et la plaisanterie non moins douteuse qu'elle lui suggère: " Je choisis cette Ville, parce que je trouvai plus gai, puisque je demandais les mêmes droits que le mari, d'écrire aussi du même lieu..." (L.XXXIV) montrent que Valmont change de tactique et durcit ses procédés. Si le ton obséquieux de la deuxième lettre est encore conservé, les arguments et les reproches vont devenir plus spécifiques. Il recourt de nouveau à l'effronterie, exercice qui lui donne l'occasion de se défouler en exprimant son opinion, sans toutefois que sa correspondante s'en aperçoive. Rien n'est plus vrai, qu' " accoutumé à n'éprouver que des désirs, à ne [se] livrer qu'à ceux que l'espoir encourageait, [Valmont ne connaissait pas] les tourments de l'amour " (L.XXXVI). Il admet même que ce que Crébillon nommait la " gradation " des sentiments

n'est, chez lui, que la progression d'exigences sensuelles.
" Bientôt le plaisir de vous voir se changea en besoin " (<u>Ibid</u>.).

Sous l'apparence trompeuse d'un style platonique, le Vicomte dissimule mal ses désirs: désirs sexuels violents, mais encore suffisamment dominés pour lui faire repousser la " première occasion ". Une Présidente trop effrayée ne lui aurait abandonné que sa passivité, tandis que sa propre émotion aurait affaibli ses sensations:
" Ma tête s'échauffait, et j'étais si peu maître de moi, que je fus tenté de profiter de ce moment " (<u>Ibid.</u>).

Dans sa conclusion, tel l'amant dépeint par Stendhal à la sixième étape de sa progression [41], Valmont se croit déjà si avancé dans ses démarches, qu'à l'exception du " mot ", qui n'est pas prononcé, il emploie l'argument qu'il utilisera quelques minutes seulement avant de triompher de la Présidente. Le 23 août il lui écrit: " songez surtout, que, placé par vous entre le désespoir et la félicité suprême, le premier mot que vous prononcerez décidera pour jamais de mon sort " (L.XXXVI).
Et le 28 octobre il ne fera que préciser : " Oui...j'en fais le serment à vos pieds, vous posséder ou mourir " (L.CXXV).

Quoiqu'en dise la Marquise de Merteuil, ce genre de lettre impressionne la Présidente. Le jeu de l'amour-passion permet des accords qui , depuis 1761, ont des chances de plaire et de toucher. Mme de Tourvel ne pouvait demeurer longtemps insensible à des assiduités si flatteuses[42].

Le 29août, Valmont est contraint de revenir à Paris. Loin de se précipiter chez la Marquise de Merteuil, malgré la promesse

de la veille: "Adieu, ma belle amie; à demain ou après-demain au plus tard " (L.XLIV), et loin de se morfondre à l'idée de se trouver éloigné de Mme de Tourvel, il s'arrête d'abord chez la Vicomtesse de***, puis passe ses soirées et ses nuits avec des filles faciles comme Emilie.

C'est à cette époque que se trouve pleinement justifiée l'utilité de sa correspondance avec la Présidente. En quinze jours il lui écrit quatre fois et il en reçoit trois réponses. La situation permet maintenant plus d'audace; les lettres ne sont plus de simples commentaires rétrospectifs des événements de la veille, et les correspondants n'ont plus à craindre de se sentir réciproquement épiés lorsqu'ils lisent leur courrier.

L'exemple de ces changements est visible dans la lettre que Valmont écrit du lit d'Emilie. L'obséquiosité monocorde a disparu: le Vicomte exploite le désarroi de la Présidente en lui faisant miroiter le bonheur que lui apporterait " un amour réciproque ". Il sait maintenant que Mme de Tourvel craint de ne pas trouver dans la tentation qu'il lui propose le plaisir complet qui lui procurerait le bonheur, depuis qu'elle lui a écrit:

> Vous croyez, Monsieur, ou vous feignez de croire que l'amour mène au bonheur; et moi je suis persuadée qu'il me rendrait malheureuse, que je voudrais n'entendre jamais prononcer son nom. (L.L.).

La lettre rédigée du lit d'Emilie atteint partiellement son but. Elle effraye la Présidente et la fait sortir de sa léthargie: " dans le moment même où vous croyez faire l'apologie de l'amour, que faites-vous au contraire,que m'en montrer les orages redoutables?" (Ibid.). En répondant à Valmont par une question, la Présidente quitte une attitude jusque là négative, et sa politique des "si"

s'apparente de plus en plus à une acceptation virtuelle.

> This letter, ostensibly a refusal to have anything to do with Valmont, is actually a green light: license to reassure, persue and love. The verbal façade is so imposing, the abundant grillwork of righteous indignation so prominent, that one may not notice immediately to what extent the structure behind it is foundering. This façade or disguise is presented in a sort of code, achieved by careful construction, word order, rhetorical effects, choice of tense and other devices.[43]

Cette réaction attendue encourage le Vicomte qui, venant de réussir son premier essai au ton passionné et violent, décide de le conserver en nommant les sentiments par leurs vrais noms, c'est-à-dire, en n'accordant à l'amitié que ce qui lui revient. La situation ainsi précisée, tous les arguments de la Présidente vont être détruits les uns après les autres. Au " Vous croyez, Monsieur, ou vous feignez de croire... ", le Vicomte réplique inversement: " Vous feignez de craindre l'amour, et vous ne voulez pas voir que vous seule causez les maux que vous lui reprochez " (LII). Pas un instant il n'oublie que cette correspondance n'est pas le but de son projet. A des longueurs, inévitables dans ce genre de situation précaire, font suite des arguments plus concrets. Valmont s'efforce sans cesse d'associer l'idée du bonheur --auquel la Présidente se montre sensible-- à celle d'un amour réciproque qu'elle n'a pas encore connu, mais qu'il saurait lui faire découvrir: Bonheur idéalisé, sans rapport avec tous ces " plaisirs auxquels vous savez assez combien vous m'avez rendu insensible " (L.LII). Si ces lettres, comme le fait remarquer la Marquise, n'apportent rien de nouveau, du moins permettent-elles à Valmont de maintenir un semblant de liaison, et c'est pour la resserrer davantage qu'il refusera " la précieuse amitié ", et s'en tiendra à son " titre d'amant " (L.LXX).

Valmont revient chez sa tante le 12 septembre à midi. Jusqu'à son second départ, le 27 octobre, la situation évolue rapidement. A partir du 30 septembre, il couche régulièrement avec Cécile. Le 2 octobre Mme de Tourvel s'évanouit dans ses bras et, se rendant compte de sa faiblesse, retourne à Paris où Valmont la rejoint trois semaines plus tard.

Durant ce second séjour à Rosemonde, Valmont est beaucoup plus maître de lui. Deux fois il évite la tentation d'un dénouement facile: le 12 septembre après-midi, lorsqu'il se trouve seul au salon avec la Présidente, et le deux octobre au soir, quand il la reconduit dans sa chambre. Deux facteurs nouveaux travaillent en faveur du Vicomte. Dès le 29 août, en quittant la Présidente, il se savait assuré sinon des ses " faveurs ", du moins de son " amour " (L.XLIV); et à partir du 30 septembre, grâce à Cécile, il retrouve un équilibre physiologique indispensable pour conserver tout son calme au cours de ses scènes de séduction.

Il ne lui reste plus qu'à obtenir ces " faveurs ". A la séduction de l'esprit entreprise et maintenue par les lettres, s'ajoute l'exploitation de l'émotion réelle qui étreint Mme de Tourvel dès qu'elle revoit le Vicomte. C'est pourquoi les démarches et les tentatives de rapprochement vont maintenant l'emporter sur la correspondance. Du 12 septembre au 27 octobre, il n'écrit que trois fois à la Présidente, alors qu'on peut lui attribuer trois rendez-vous certains[44] et que tout laisse supposer que les promenades à deux dans le jardin et les tête-à-tête au salon sont presque devenus une habitude. L'esprit du Vicomte a changé. Des huit lettres qu'il adresse à la Marquise à cette époque, quatre seulement touchent à ses démarches auprès de Mme de Tourvel[45].

Il devient discret sur ses activités personnelles et préfère distraire sa correspondante en s'attardant sur l'affaire Prévan et sur sa conduite avec Cécile, qui ne peut lui valoir que des compliments.

A la manière dont la scène est racontée, le retour à l'improviste de Valmont annonce le début d'un nouvel épisode. On assiste à une nouvelle présentation des anciens personnages: Mme de Rosemonde et Mme de Tourvel, puis à celle des nouveaux: Mme de Volanges et sa fille Cécile. C'est d'ailleurs bien à un coup de théâtre que songe Valmont en étudiant son entrée: " En effet, je tombai des nues, comme une Divinité d'Opéra qui vient faire un dénouement " (L.LXXVI). C'est en réalité le dernier acte de la pièce qui se prépare: pièce dont la conclusion se jouera dans le petit salon de la " Comédie Italienne" (L.CLXXIII)[46]. Comme sur scène après l'entracte , une certaine période vient de s'écouler; quinze jours ici. Cette période, qui pour les spectateurs peut sembler un temps mort, permet à l'état d'esprit des personnages d'évoluer; c'est maintenant le cas de la Présidente.

L'effet de surprise réussit et permet à Valmont de " voir du même coup d'oeil la joie de [sa] vieille tante, le dépit de Madame de Volanges, et le plaisir décontenancé de sa fille [et que]... la sensible Dévote ayant reconnu [sa] voix, il lui échappa un cri dans lequel [il crut] reconnaître plus d'amour que de surprise et d'effroi " (L.LXXVI).

Constatant que la Présidente n'est plus effrayée de sa présence, dont, en outre, elle n'ignore plus les mobiles, Valmont

peut en déduire que toutes les craintes qu'elle indique dans ses lettres ne sont que d'hypocrites comédies. Sa voix et son visage ont trahi une faiblesse dont il ne lui est plus possible de dissimuler les causes. L'agitation des sens, symptôme très prometteur chez une jeune femme délaissée, montre éloquemment son émotion.

> Je m'étais alors assez avancé pour voir sa figure: le tumulte de son âme, le combat de ses idées et de ses sentiments, s'y peignirent de vingt façons différentes (Ibid.)

Pour la première fois, l'idée du plaisir atténue chez elle les effets de l'embarras et lui suggère l'excuse qui lui permet de quitter la table pour échapper à la compagnie:

> enfin, moins d'un quart d'heure après, son embarras et son plaisir devenant plus forts qu'elle, elle n'imagina rien de mieux, que de demander permission de sortir de table, et elle se sauva dans le parc, sous le prétexte d'avoir besoin de prendre l'air (Ibid.).

A la suite de ces impressions prometteuses, Valmont obtiendra un tête-à-tête au cours duquel le coeur des deux antagonistes bat au même rythme. Ce n'est plus le libertin amusé qui s'approche de Mme de Tourvel, mais un amant anxieux de voir sa patiente attente bientôt récompensée. Mais ne plus se conduire en libertin n'implique pas pour autant la nécessité de passer pour le modèle de l'honnêteté. Ce qu'admire alors Valmont, ce n'est pas tant, comme il l'écrira dix jours après, " l'image de toutes les vertus " (L.XXXIII), mais les " contours et les formes " (L.LXXVI) qu'il s'amuse à deviner sous le vêtement léger. Le roué désabusé qui, tel Versac, mène ses conquêtes par mots d'esprit laisse ici la place au jeune Clitandre de la Nuit et le Moment, au petit-maître effronté et quelque peu sentimental, qui, après avoir eu l'audace de

pénétrer dans la chambre de sa maîtresse déjà couchée, s'assied au pied de son lit et ne pense plus qu'au moyen de s'y glisser.

Quoique la scène soit, semble-t-il, fidèlement rapportée, et laisse bien présager l'attitude prochaine de Mme de Tourvel, Valmont ne marque pas un optimisme très prononcé. Les pensées de la Présidente restent très ambiguës et laissent deviner la part de mauvaise foi dont elle fera preuve dans sa prochaine lettre.

Alors que le retour inattendu de Valmont révèle une femme surprise par la force de son amour et toute rougissante des plaisirs qu'elle imagine bientôt en recevoir, ses lettres resteront celles d'une prude réservée, outrée parfois des propos qui lui sont tenus. A sa façon, elle se joue du Vicomte à qui Mme de Merteuil fait remarquer avec raison " qu'elle le mène comme un enfant " (L.LXXXI).

Le Vicomte se résigne pourtant à cette nouvelle attitude de la Présidente. Tout en y glissant de temps à autre des reproches précis , ses lettres deviennent un mélange calculé de respect apparent:

> D'où peut venir, Madame...(L.L.XXVII);
>
> De grâce, Madame... (L.LXXXIII);
>
> Consterné par votre Lettre, j'ignore encore Madame...(L.XCI),

et de la plus complète soumission:

> Ne refusez pas l'empire que je vous offre, auquel je jure de ne jamais me soustraire...(L.LXXXIII);
>
> Ce n'est plus l'amant fidèle et malheureux, recevant les conseils et les consolations d'une amie tendre et sensible; c'est l'accusé devant son juge, l'esclave devant son maître (L.XCI).

Depuis la scène du 12 septembre, il n'admet plus que sa correspondante le menace de lui retirer son amitié. Il se rend compte que seule sa présence insistante à ses côtés pourra hâter sa défaite.

Dès le début de cette correspondance, Mme de Merteuil l'avait mis en garde contre l'inefficacité du procédé:

> Quand vos belles phrases produiraient l'ivresse de l'amour, vous flattez-vous qu'elle soit assez longue pour que la réflexion n'ait pas le temps d'en empêcher l'aveu?..
> Aussi, malgré l'avantage que vous aviez pris sur elle dans votre conversation, elle vous bat dans sa Lettre (L.XXXIII).

C'est pour renouer cette conversation et pour la rendre plus efficace que Valmont ne cesse d'insister pour obtenir un second rendez-vous. Sans ce nouveau tête-à-tête, cette correspondance de sourds qui le conduit insensiblement au désespoir peut durer longtemps, car elle flatte et distrait la Présidente qui n'a aucune raison de la voir cesser. Le Vicomte va donc abandonner le ton déférent qui retarde son action. S'il n'avoue pas encore à la Présidente le mobile des attentions qu'il lui porte depuis six semaines, son envie de la posséder se lit dans toutes ses lettres: " il suffit de vous voir, pour désirer de vous plaire; de vous entendre dans le cercle, pour que ce désir augmente " (L.LXXXIII). Et les allusions au genre d'intimité qu'il recherche ne sont plus que discrètement voilées:

> je me vengerais de vous, en vous rendant heureuse... Quelles craintes peut aussi vous causer un homme sensible, à qui l'amour ne permet plus un autre bonheur que le vôtre? (Ibid.).

Une fois de plus l'argument a touché la Présidente. Dans sa réponse (L.XC), la dernière avant de se rendre, elle avoue ne plus avoir le courage de le combattre. A l'hypocrisie de la lettre L, fait place la franchise de la femme amoureuse et délicate qui " désire beaucoup...que cette Lettre ne...fasse aucune peine " à son destinataire. En réalité, elle n'attend plus de Valmont

que d'être rassurée encore une fois sur la qualité du bonheur qu'il se propose de lui faire partager et sur " la douceur de goûter sans remords un sentiment délicieux ". Comme le Vicomte, la Présidente ressent à son tour le phénomène de la " cristallisation ":

> O vous, dont l'âme toujours sensible, même au milieu de ses erreurs, est restée amie de la vertu..! (Ibid.).

La suite des événements confirmera ces remarques. Valmont n'écrira plus qu'une fois à Mme de Tourvel avant l'après-midi du 28 octobre. Mais sa lettre est une réponse immédiate à celle de la Présidente. Et, comme sa vertu est enfin reconnue, il cesse toute provocation et joue à nouveau à l'amant respectueux des premiers jours du mois d'août:

> Déjà, vous le voyez, je m'observe dans mon langage; je ne me permets plus ces noms si doux, si chers à mon coeur, et qu'il ne cesse de vous donner en secret (L.XCI).

Pour Valmont, le but tant désiré semble atteint. Dans le commentaire qu'il envoie à la Marquise (L.XCVI), il parle à son tour de ces " ferventes prières, [des] humbles supplications, [de] tout ce que les mortels, dans leur crainte, offrent à la Divinité " que lui adresse la Présidente. Il montre ainsi qu'il a tenu le défi de devenir " le Dieu qu'elle aura préféré " (L.VI). Le viol spirituel de la Présidente a été parfaitement exécuté et réussi.

Chapitre III: Lettres de Valmont à Mme de Merteuil.

> "Quand vous écrivez à quelqu'un, c'est pour lui et non pas pour vous: vous devez donc moins chercher à lui dire ce que vous pensez, que ce qui lui plaît davantage".
>
> Les Liaisons dangereuses (L.CV).

Rien ne montre mieux le malaise qu'éprouve Valmont en parlant de la Présidente que l'aspect " dissertation " des lettres qu'il adresse à Mme de Merteuil. Suivant un ordre invariable au cours de l'ouvrage, trois tons vont se succéder. Ils reflèteront un mélange de vérité spontanée, de mensonge et de mauvaise foi qui permettra ainsi de toujours connaître l'état d'esprit du Vicomte. Loin d'être prétentieux, ce raisonnement à trois temps, ou, plus exactement ici, à un temps et à deux contre-temps, caractérise parfaitement l'aspect à la fois clairvoyant et préoccupé de son esprit.

Le début de ses lettres est toujours vif; le style en est brisé et le rythme impulsif. Qu'il traduise la joie, la perplexité ou l'abattement, c'est le cri du coeur ou des sens. Il correspond au thème ou à la thèse de la dissertation dialectique dans lequel s'exprime la véritable pensée du narrateur. Les commencements des lettres de Valmont à la Marquise sont toujours écrits sous le coup de l'émotion:

> Que me proposez-vous? de séduire une jeune fille qui n'a rien vu, ne connaît rien; qui, pour ainsi dire, me serait livrée dans défense;..
> Il n'en est pas ainsi de l'entreprise qui m'occupe; son succès m'assure autant de gloire que de plaisir (L.IV).
>
> Enfin, ma belle amie, j'ai fait un pas en avant, mais un grand pas...(L.XXI).

> Mon amie, je suis joué, trahi, perdu; je suis au désespoir...(L.C).
>
> Puissances du Ciel, j'avais une âme pour la douleur: donnez-m'en une pour la félicité! C'est, je crois le tendre Saint-Preux qui s'exprime ainsi. Mieux partagé que lui, je possède à la fois les deux existences. Oui, mon amie, je suis, en même temps, très heureux et très malheureux...(L.CX).
>
> La voilà donc vaincue, cette femme superbe qui avait osé croire qu'elle pourrait me résister!(L.CXXV).
>
> Je suis encore trop plein de mon bonheur,pour pouvoir l'apprécier, mais je m'étonne du charme inconnu que j'ai ressenti (Ibid.).

La partie principale de la lettre,le corps du récit de Valmont,correspond à l'antithèse ou au contre-thème. Aux phrases vives et enthousiastes du début qui trahissent son excitation, fait suite une prose beaucoup plus régulière et équilibrée, rehaussée seulement du jargon qu'exige la situation. Mais il ne peut être question pour le Vicomte d'opposer à ses premières affirmations des idées contradictoires dont la faiblesse trop facilement démontrable ne servirait qu'à mieux confirmer la vérité des premières; le procédé deviendrait trop visible. Valmont cherche avant tout à atténuer l'effet de ses premiers mots en les interprétant. Pour le libertin conscient du jeu qu'il doit mener, rien n'est plus facile, et le Vicomte se sent particulièrement à l'aise dans ces exercices de style souvent subtils qui furent l'apanage de la correspondance galante de l'époque.

C'est pourquoi la plupart des lettres de Valmont à la Marquise contiennent toujours un passage surchargé de bonnes raisons et d'explications spécieuses qui présente, comme un libertin devrait les assumer, le récit des événements qui occasionnèrent les exclamations du début:

> Voilà ce que j'attaque; voilà l'ennemi digne de moi; voilà le but où je prétends atteindre...(L.IV).

> Je vous l'envoie [la première lettre de Mme de Tourvel] ainsi que le brouillon de la mienne; lisez et jugez: voyez avec quelle insigne fausseté elle affirme qu'elle n'a point d'amour...(L.XXV).

> Celle-ci vient de m'envoyer un projet de capitulation. Toute sa Lettre annonce le désir d'être trompée...Mon projet,au contraire, est qu'elle sente, qu'elle sente bien la valeur et l'étendue de chacun des sacrifices qu'elle me fera...(L.LXX).

> Je ne me crois pas plus bête qu'un autre! des moyens de déshonorer une femme, j'en ai trouvé cent, j'en ai trouvé mille...(L.LXXVI).

Dans la conclusion, Valmont reprend en une synthèse involontaire les deux thèmes de sa lettre: son obsession de la Présidente et son désir de renouer avec la Marquise. La force avec laquelle il rappellera le souvenir de l'une ou de l'autre femme indique avec netteté celle qui le préoccupe vraiment. La confusion du texte est plus apparente que réelle. Dans ces passages qui requièrent des formules plus personnelles, Valmont retombe dans le piège de la sincérité. Dès la première lettre, l'attention qu'il porte à Mme de Tourvel ne lui permet plus d'écrire que des galanteries maladroites et sans chaleur à Mme de Merteuil: " J'ai dans ce moment un sentiment de reconnaissance pour les femmes faciles, qui m'amène naturellement à vos pieds "[47]. L'inconvenance n'échappe pas à sa correspondante qui la lui souligne dès les premiers mots de sa réponse:

> Savez-vous, Vicomte, que votre Lettre est d'une insolence rare, et qu'il ne tiendrait qu'à moi de m'en fâcher? (L.V).

Quatre jours après, tout occupé à organiser son intrigue avec la Présidente, le caprice de Mme de Merteuil pour le Chevalier de

Belleroche l'amuse encore assez pour qu'il se contente d'en plaisanter avec esprit:

> A propos, ce pauvre Chevalier, s'est-il tué de désespoir? En vérité, vous êtes cent fois plus mauvais sujet que moi, et vous m'humilieriez si j'avais de l'amour-propre (L.VI).

Mais très vite, son projet va tant le préoccuper qu'il ne pense même plus à mentionner le Chevalier dans ses conclusions. Il oublie jusqu'à la remarque pourtant humiliante et vexante de la Marquise à ce sujet:

> Tel est le charme de la confiante amitié: c'est elle qui fait que vous êtes toujours ce que j'aime le mieux; mais, en vérité, le Chevalier est ce qui me plaît davantage (L.X).

Cependant, le nom de la Marquise va peu à peu remplacer celui de la Présidente. " Adieu, ma belle amie, vous me volez un moment du plaisir de la voir " (L.XXI), écrit-il à la fin de sa première moitié de lettre le soir des aumônes en ne mentionnant que le nom de la Présidente, alors que le lendemain il conclut en citant les deux femmes à égalité:

> quel que soit l'empire de cette femme, je vous promets de ne pas m'occuper tellement d'elle, qu'il ne me reste le temps de songer beaucoup à vous. Adieu, ma belle amie (L.XXIII).

A partir du 30 août, quand il s'aperçoit que la meilleure conduite à tenir est d'obéir à la Présidente en quittant le château, Valmont commence à douter --même s'il ne l'exprime pas-- du succès de son projet, et il tente de se rapprocher de la Marquise:

> Adieu, la très belle dame. Je veux avoir tant de plaisir à vous embrasser, que le Chevalier puisse en être jaloux (L.XLVII).

Le ton reste enjoué, mais pour la première fois, même s'il l'applique au Chevalier, le mot est prononcé: Valmont est jaloux, et le nom de la Présidente n'est plus mentionné.

Depuis un mois qu'il s'agite autour de Mme de Tourvel sans rien en obtenir, le besoin de retrouver une femme galante se fait sentir. Jusqu'à sa rupture avec la Marquise, toutes ses fins de lettres rappelleront son désir de la retrouver:

> Adieu, ma belle amie; je vous embrasse comme je vous désire; je défie tous les baisers du Chevalier d'avoir autant d'ardeur (L.LVII).

Et la galanterie y fait bientôt place à l'émotion sincère:

> Adieu, ma belle amie; ayez le courage de dépêcher Belleroche le plus que vous pourrez. Laissez là Danceny, et préparez-vous à retrouver, et à me rendre les délicieux plaisirs de notre première liaison (L.CXV).

Mais à force d'être repoussé, puis ridiculisé, avec l'apparition de Danceny, Valmont, furieux, durcit le ton:

> Adieu, Marquise [la " belle amie " a disparu] ; je ne vous dis rien de mes sentiments pour vous. Tout ce que je puis faire en ce moment, c'est de ne pas scruter mon coeur. J'attends votre réponse. Songez en la faisant, songez bien que plus il vous est facile de me faire oublier l'offense que vous m'avez faite [Danceny] , plus un refus de votre part, un simple délai, la graverait dans mon coeur en traits ineffaçables (L.CLI).

Puis ce sera la menace fatale du lendemain:

> J'ajoute donc que le moindre obstacle mis de votre part sera pris de la mienne pour une véritable déclaration de guerre (L.CLIII).

et le persiflage dangereux du 6 décembre:

> Eh bien, Marquise, comment vous trouvez-vous des plaisirs de la nuit dernière? (L.CLVIII).

Dans tout autre contexte, à ce moment de l'intrigue, la victoire revenait au libertin. Mais la confusion la plus complète règne dans l'esprit des deux protagonistes des Liaisons. Depuis longtemps, l'un et l'autre ne pensent plus à leur promesse de bonne entente. Valmont ne sait même plus laquelle des deux femmes qu'il recherche est son amie et son associée, et laquelle représente

la victime qui lui résiste. Depuis un mois, les rôles sont inversés. Depuis que la Présidente s'est " consacrée " à lui, le Vicomte en vient à considérer la Marquise comme le véritable obstacle au bonheur nouveau qu'il vient de découvrir. Après avoir trahi une première fois le pacte sur l'ottomane-au cours duquel il avait réaffirmé son intention d'agir selon les principes du libertinage-- en devenant amoureux de sa victime, il viole encore plus ouvertement le traîté en s'irritant et puis en se révoltant contre son ancienne associée.

Pour s'être écarté peu à peu des procédés libertins qu'il rappelle sans cesse, Valmont détruit sa réputation de roué et peut, à tout moment, sur une indiscrétion de la Marquise, devenir la risée de ses anciens amis. Ce sont en fait les hésitations de Mme de Merteuil qui repousseront un dénouement que les maladresses de Valmont auraient dû provoquer.

Chapitre IV: La Pureté de Méthode.

Cidalise.-Taisez-vous, je vous déteste! Que voulez-vous que pensent demain mes gens quand ils verront mon lit?

Clitandre.-Rien du tout, Madame; car je le referai avant de m'en aller.

Crébillon fils; La Nuit et le Moment.[48]

Les principes libertins codifiés par Roger Vailland dans son Laclos par lui-même[49] ne permettent pas d'expliquer d'une façon suffisamment naturelle l'aspect négatif des intrigues menées par Valmont. Après avoir lu les prouesses d'un Lausane, d'un Milfort ou d'un Curland, rien ne paraît plus surprenant que de vouloir définir uniquement d'après l'exemple des seules approches Valmont-Tourvel la méthode de séduction employée par les libertins, et d'appliquer ensuite cette méthode au cas particulier dont elle est la vulgarisation. On ne peut toutefois négliger une démonstration dont les imperfections inévitables qu'entraîne son aspect systématique et didactique permettent de préciser quelques aspects contestés des Liaisons dangereuses.

Séduit un peu vite par la " pureté de méthode " du Vicomte, c'est en effet de son seul exemple que s'inspire Roger Vailland pour définir et pour codifier les quatre étapes de la conquête libertine, telle que devait la concevoir tout libertin mondain du XVIIIe siècle: le choix, la séduction, la chute et la rupture. Ce " jeu dramatique ", cette " corrida " semble en effet s'exécuter avec beaucoup de précision et de netteté, du moins si nous en croyons Valmont lui-même qui, malgré son trouble amoureux, parvient

apparemment à accomplir les quatre étapes imposées grâce aux rappels à l'ordre et aux vexations de la Marquise.

Mais, ainsi que nous l'avons vu dans la première partie de cette étude, Valmont n'est pas le seul libertin dont la littérature romanesque présente une analyse précise et une description assez conforme à l'idée officielle imposée par les exemples réels offerts par la société de l'époque[50]. D'autre part, quand il s'agit de la méthode même, point sur lequel il est particulièrement sensible, on constate à la lumière de nos premières lectures que l'originalité de Valmont ne consiste, bien souvent, qu'en la perfection des expressions avec lesquelles il la définit. Pourtant, s'il était possible de disséquer avec autant de simplicité que tentèrent de le faire E. Dard[51] et, à sa suite, Augustin-Thierry, le comportement du Vicomte vis-à-vis de la Présidente, les Liaisons dangereuses perdraient non pas de leur curiosité anecdotique, mais de leur élément de doute qui constitue l'un des premiers facteurs d'intérêt psychologique de l'ouvrage.

Tandis que pour le critique, la première démarche du libertin, c'est-à-dire de Valmont, consiste à découvrir une nouvelle victime, ce sont les circonstances --ce que le roué appelle le hasard-- qui favorisent Valmont. Il ne choisit pas Mme de Tourvel: il la rencontre et s'intéresse à elle avant même de l'avoir étudiée. Dès le début, en acceptant l'occasion qui s'offre à lui dans le château de sa tante, il manque à la première règle du jeu qu'il se propose de mener d'une façon exemplaire. Plus que d'un oubli, il s'agit d'une véritable tricherie, quand on sait que c'est avec autant de force que la Marquise qu'il proclame sans cesse son mépris pour toutes les décisions laissées

au hasard[52].

Malgré le soin que Valmont met à se justifier en insistant sur le fait qu'il n'est pas homme à céder aux occasions faciles, il accepte une situation dont il espère avant tout retirer un profit immédiat et plus flatteur à ses sens qu'un succès de libertinage dû à une longue campagne. Ainsi l'argument fallacieux de la difficulté lui sert même d'excuse quand il ne peut obtenir qu'un chaste baiser de la Présidente à son retour au château après la visite collective aux paysans qu'il vient de secourir[53]. La Présidente de Tourvel ne jouit pas dans le monde d'un prestige qui pourrait justifier " le choix " d'un libertin. Dans une société où, comme nous l'ont montré le Valville de Mme de Beaumont et le Curland d'Imbert, on ne choisit ses maîtresses qu'en fonction de leur célébrité et de celle qu'elles peuvent procurer, les arguments de Valmont (dévotion, amour conjugal, principes austères) perdent toute leur valeur quand ils se rapportent à une personne aussi effacée que la Présidente.

Avant d'être cet ascète du libertinage que laisse entrevoir R. Vailland, Valmont se présente comme un riche célibataire oisif, dont le portrait physique et moral ne s'écarte guère de ceux de Versac, de Valville ou de Lausane[54]. Son histoire, pouvait être celle de tout jeune homme qui rencontre par hasard, au cours d'un séjour à la campagne, chez des parents ou des amis, une jeune et jolie femme esseulée qui s'y trouve aussi depuis quelques jours pour y attendre le retour de son mari. On a vu qu'en bien des points, ce fut déjà l'aventure du Comte de *** d'abord avec la fausse dévote de Gremonville, puis avec Mme de Selve.

De toutes les questions que se posent les lecteurs des Liaisons, plusieurs sont encore sans réponses satisfaisantes. On doit se demander d'abord quels sont les véritables sentiments de Valmont pour la Présidente; ensuite, lorsqu'il est question d'amour, quand cet amour se déclare et quelle en est la véritable nature; enfin surtout, pourquoi Valmont refuse-t-il, en définitive, d'abandonner la partie engagée avec elle?

Le " compte ouvert " entre Valmont et Mme de Merteuil ne suffit pas à expliquer les perpétuelles vexations de la Marquise à son égard, ni son refus de lui renouveler des faveurs qu'elle accorde si facilement à de nouveaux venus dont elle peut toujours craindre une indiscrétion. D'autres facteurs vont intervenir qui pousseront la Marquise, soi-disant la plus intelligente des deux, à commettre la maladresse directement responsable de la catastrophe finale.

Dès le début des Liaisons dangereuses, Valmont se trouve exposé au dilemme que tout libertin doit résoudre tôt au tard: l'amour (la passion) en conflit avec le respect des convenances de la société libertine. Le danger que représente pour son prestige la vigilance de Mme de Merteuil l'aidera à maintenir le rôle qu'il doit jouer, sans toutefois modifier l'aventure sentimentale qu'il vient d'engager. Comme il avoue qu'il est, " depuis quatre jours, livré à une passion forte " (L.IV), et que d'autre part, depuis huit jours il n'entend et ne parle d'autre langage que celui de l'amour, quatre jours --du Ier au 5 août-- ont donc suffi à le mettre dans cet état. Il n'est plus aussi maître des événements qu'il le

prétend; il n'a " plus qu'une idée "; il y " pense le jour ", et " y rêve la nuit ". Très intelligemment,il parvient même à exploiter la situation. Son agitation justifie sa décision, puisqu'elle souligne le danger, c'est-à-dire, la difficulté qu'il court volontairement en s'attaquant à un genre de femme qui ne l'avait pas encore tenté. Bien que l'évolution de ses sentiments détruise vite ses espoirs, il a raison, pour l'instant, de penser que le libertinage lui servira de " bouclier contre l'amour ".

Satisfait d'un choix qui en réalité n'en est pas un -- dans la lettre XXXVI il rappelle à la Présidente qu'il ignorait qu'elle fût à Rosemonde-- il accepte ce que lui offre le hasard et engage le combat. La partie est difficile et de plus en plus ingrate. Mais, piqué par la Marquise qui dès sa troisième lettre se moque de " la sagesse où [le] tient [sa] Présidente " (L.XX), le Vicomte s'obstine et fait preuve de ténacité. Quoiqu'il ne veuille pas trop le faire remarquer de peur d'affaiblir le prestige qu'il veut en retirer, il compte cependant sur des avantages de situation que se vante de mépriser tout autre roué expérimenté: l'ennui, l'absence du mari, le désoeuvrement de la Présidente et même la saison qui permet plus de laisser-aller dans la tenue vestimentaire. Plus que d'un grand projet libertin, il se félicite de s'être engagé dans une aventure sentimentale délassante et prometteuse [55].

Cette ambiguïté dans le comportement de Valmont annonce les deux causes traditionnellement retenues de sa perte: ses sentiments pour Mme de Tourvel et ses maladresses à l'égard de Mme de Merteuil.

Ses deux premières lettres montrent aussi la prédominance chez lui de l'idée du plaisir et du désir de jouir.Ceci n'est pas surprenant en soi, et l'on a noté au sujet du Curland d'Imbert, que

c'est seulement parce que les femmes peuvent satisfaire les désirs physiques des hommes que certains libertins les tolèrent en société. Mais le véritable roué -- comme le fait remarquer Valmont lui-même-- doit refuser ces satisfactions banales. Seule doit compter la recherche de la volupté que peut lui procurer une jouissance physique sublimée par les excitations de l'imagination [56]. C'est pourquoi les lenteurs de la séduction, qui laissent à l'intrigant le loisir d'imaginer les plaisirs que lui réserve sa victoire, sont plus précieuses que le dénouement. Et, comme toute servitude ne peut que nuire à la jouissance, l'amour doit demeurer absent pour qu'il soit possible de renoncer à l'aventure sans la moindre peine. Si l'action est menée jusqu'à sa fin, ce n'est même plus de " l'amour par procédé ", mais un viol par principe. L'habileté a remplacé les sentiments, et la volonté les sensations. Mais c'est la jouissance qu'il compte recueillir de sa victoire qui encourage Valmont à persévérer: jouissance physique d'abord, et satisfaction d'amour-propre ensuite, grâce à la surveillance de la Marquise.

Il n'est malheureusement pas donné au lecteur de connaître les premières impressions du Vicomte à l'instant où il découvre Mme de Tourvel déjà installée au château de sa tante. Quand il en parle pour la première fois, c'est déjà au cours d'une réponse à des suggestions impératives de la Marquise. A la place d'impressions personnelles, il doit se servir du ton détaché et enjoué qui s'impose entre deux roués qui se confient les dessous de leurs intrigues. Sa première lettre à Mme de Merteuil lui est dictée par un sentiment d'auto-défense, car devant elle, le Vicomte est affligé d'un véritable complexe d'infériorité. Avant de lui avouer sa dernière

découverte, il s'humilie en parfait courtisan qui, ayant besoin de toute la complaisance de sa maîtresse, tente d'abord de bien la disposer en sa faveur:

> depuis que, nous séparant pour le bonheur du monde, nous prêchons la foi chacun de notre côté, il me semble que dans cette mission d'amour, vous avez fait plus de prosélytes que moi (L.IV).

Ce n'est qu'après ce préambule tactique, qu'il mentionne officiellement Mme de Tourvel en termes appropriés à ses premières intentions:

> Il n'en est pas ainsi de l'entreprise qui m'occupe; son succès m'assure autant de gloire que de plaisir... Vous même, ma belle amie, vous serez saisie d'un saint respect, et vous direz avec enthousiasme: " Voilà l'homme selon mon coeur ".
> Vous connaissez la Présidente de Tourvel...(Ibid.).

Le caractère inconscient de sa lutte contre l'émotion qu'il se refuse encore à admettre et les raisons douteuses qu'il évoque expliquent en partie les exclamations naïves de ses débuts de lettres à la Marquise, ainsi que les maladresses finales relevées au cours du chapitre précédent. Cette inconscience, première manifestation de ses véritables sentiments, est, comme chez la Présidente, la cause de la mauvaise foi qui va paraître dans ses lettres. Pour Valmont, cette mauvaise foi devient vis-à-vis de la Marquise, le réflexe d'auto-défense qui remplacera l'ironie conquérante du début. Trop longtemps habitué à cacher une sensibilité considérée comme une marque de dégénérescence dans la société où il évolue, il en vient à se tromper lui-même, sans toutefois duper son interlocutrice. Cette nouvelle preuve de son entêtement n'échappe pas à la Marquise: " A force de chercher de bonnes raisons, on en trouve; on les dit; et après on y tient, non pas tant parce qu'elles sont bonnes que pour ne pas se démentir "

(L.XXXIII). En proclamant dès sa première lettre qu'il a besoin " d'avoir cette femme, pour se sauver du ridicule d'en être amoureux ", Valmont est déjà parvenu au degré le plus bas de son argumentation; lui aussi s'est enlisé dans " la défense du mot ". Il n'hésite pas à prétendre que l'amour --qu'il ignorait d'ailleurs jusqu'à cette aventure-- et le désir dont il brûle pour la Présidente sont deux émotions très distinctes. Il prétend même les dissocier, au point qu'elles deviennent deux états qui s'opposent en se neutralisant, quand il précise dans la lettre suivante que " la seule volupté a le droit de détacher le bandeau de l'amour "(L.VI).

Cependant, dès qu'elle se sent sollicitée, la Présidente se replie sur elle-même: " Vous me demandez de guider vos démarches, de dicter vos discours! Hé bien, Monsieur, le silence et l'oubli, voilà les conseils qu'il me convient de vous donner, comme à vous de les suivre " (L.XXVI). Dans une lettre à Mme de Merteuil, le Vicomte doit avouer que " depuis l'affaire du 19 [premier baiser après la scène des aumônes] , [son] inhumaine, qui se tient sur la défensive, a mis à éviter les rencontres une adresse qui a déconcerté la [sienne] " (L.XXXIV). La victime n'est plus qu'un insecte que ses propres mouvements emprisonnent toujours plus étroitement dans la toile invisible tissée par son séducteur. C'est ce que montre le ton indécis des lettres que la Présidente envoie au Vicomte et dans lesquelles elle semble même parfois craindre de le froisser. Dès la deuxième commence la rhétorique des " si " et des " mais " à laquelle le Vicomte ne peut qu'applaudir, car elle annonce le début d'une longue série de raisonnements, dangereux surtout pour celle qui les utilise, et favorables à la réussite de son projet " de faire expier sa vertu dans une lente agonie " (L.LXX):

> tout devrait donner lieu de ma part à des reproches aussi vifs que justement mérités. Cependant...Je désire donc que vous ayez la complaisance de vous éloigner de moi; de quitter ce Château...mais je ne cherche point à diminuer l'obligation que je vous aurai de cette complaisance... Si je croyais avoir besoin de justifier ma demande vis-à-vis de vous, il me suffirait de vous dire que vous avez passé votre vie à la rendre nécessaire...Mais ne rappelons pas des événements que je veux oublier, et qui m'obligeraient à vous juger avec rigueur...(L.XLI).

La vue et la compagnie quotidiennes de la Présidente éveillent en lui des désirs plus violents. Tous ses sens le sollicitent; sa " tête s'échauffait " (L.XXIII). Il s'aperçoit alors qu'il pourrait succomber aussi rapidement qu'un autre: " Quelle est donc notre faiblesse? " (Ibid.). Comme l'amant décrit par Stendhal au début de sa progression amoureuse[57], Valmont s'imagine tout le plaisir qu'il y aurait à donner et à recevoir des baisers de la Présidente.

A ce premier émoi de tous les sens fait suite, dix jours après, " cette ivresse de l'âme, dont on parle toujours et qu'on éprouve si rarement " (L.XLIV). Pour mieux dissimuler son trouble, Valmont s'efforce de plaisanter. Quand il rappelle les bonnes fortunes de son valet qui a déjà gagné les faveurs de la femme de chambre de la Présidente, il tente de se réconcilier avec la Marquise par une courte anecdote libertine. Bien que le libertin se reprenne plusieurs fois au cours de sa lettre (" je me retrouve dans mon élément; j'ai repris toute mon existence "), et que la sensualité soit toujours présente (" je volerai de plaisirs en plaisirs "), Valmont éprouve un sentiment d'admiration sincère devant la beauté de la Présidente. L'amour toujours pris au sens dix-huitiémiste de désir, est maintenant si fort, qu'il ne craint pas d'en faire la remarque à Mme de Merteuil: " Jamais je ne l'ai trouvée si belle ".

Pour Valmont, la satisfaction de vaincre n'est plus l'unique motif de l'entreprise. " Depuis huit jours " il observe la Présidente avec des yeux moins détachés que ceux qu'il porte sur Cécile. Mme de Tourvel ne représente pas que l'obstacle digne d'être abattu; c'est d'abord, aux yeux du Vicomte, une très jeune femme délaissée, qui, pour être adorable, doit seulement rester naturelle. A trop insister sur l'impression agréable que lui cause la Présidente, le libertin averti cède le pas au héros sentimental toujours prèt à se laisser subjuguer par le charme féminin.

En sublimant les grâces et les qualités de la jeune Mme de Tourvel, Valmont atteint -- preuve irréfutable de son amour-- "la première cristallisation " définie par Stendhal, celle au cours de laquelle " on se plait à orner de mille perfections une femme de l'amour de laquelle on est sûr ". De plus, l'insistance avec laquelle il souligne la beauté de celle dont il veut faire sa maîtresse indique que l'évolution sentimentale du Vicomte obéit aussi aux critères retenus par Stendhal:

> On voit en quoi la beauté est nécessaire à la naissance de l'amour. Il faut que la laideur ne fasse pas obstacle. L'amant arrive bientôt à trouver belle sa maîtresse telle qu'elle est, sans songer à la vraie beauté[58].

Mais les désirs du Vicomte correspondent davantage aux motivations retenues par Laclos dans son deuxième traîté sur les femmes:

> La beauté n'est, selon nous, que l'apparence la plus favorable à la jouissance, la manière d'être qui fait espérer la jouissance la plus délicieuse[59].

Le contenu des douze lettres de Valmont à la Présidente ne nous avait rien appris, directement, sur les véritables sentiments du Vicomte à son égard. Il nous a cependant indiqué la conduite à adopter en pareille circonstance et le genre d'arguments qui doivent être soulevés et défendus pour séduire une dévote. Vues sous cet angle, les lettres de Valmont confirment la vivacité de son esprit et sa facilité d'adaptation. Elles prouvent combien la rhétorique la plus artificielle peut venir au secours de sentiments indécis ou inavoués.

Jusqu'au 29 août, date de son premier départ, le Vicomte mène le jeu en provoquant chez Mme de Tourvel des émotions fortes. Il la prend dans ses bras le 9 pour lui faire franchir un fossé, se laisse embrasser, puis l'embrasse le 20, au retour de sa partie d'aumônes. Pour faire naître en elle la confiance, il ne hasarde ces premières démarches que devant témoins; et " pour prévenir l'effet des propos qui pourraient lui revenir ", il lui avoue quelques-unes de ses fautes passées, dont n'importe qui pourrait se douter. Seule la victime s'émeut et trahit ses sentiments. Le séducteur se contente de susciter des occasions et d'observer des réactions. Il s'en tient déjà à la tactique qu'il résumera deux mois plus tard à Mme de Merteuil: s'établir dans le coeur de sa victime en l'embrasant de " tous les feux de l'amour ", et en portant " jusqu'au délire le trouble de ses sens " (L.C).

Du 20 août au 12 septembre, l'absence de Valmont provoque chez Mme de Tourvel un " état de manque " qu'il exploitera à son retour pour éveiller en elle le désir charnel. C'est l'époque des longues et fastidieuses discussions sur le " mot " que Valmont

résumera par la suite avec ironie: " J'ai parlé de mon amour à mon amie " (L.XCIX). Pour exciter l'imagination de la Présidente ses lettres deviennent plus explicites. Il revient sans cesse sur son désir de lui plaire et de la rendre heureuse en lui faisant partager les plaisirs de l'amour. Dès son retour, on a vu que leurs entretiens deviennent plus fréquents, quoique le ton de leurs conversations reste identique à celui des lettres.

Si l'on ne juge la conduite de Valmont qu'à travers les réactions de Mme de Tourvel, le tableau dressé par A. et Y. Delmas reproduit exactement les données.[60] Il est certain que le 9 août, le fait de se trouver soulevée dans les bras de Valmont suscite chez la Présidente une émotion très forte et que sa rougeur exprime plus l'agitation des sens que le remords de s'être laissée porter. C'est pourquoi, le 22 en s'approchant de son lit pour lui remettre sa première lettre, et pour lui caresser " son bras frais et potelé " (L.XXV), il découvre une femme beaucoup plus à l'abri d'une surprise des sens et qui, par son calme, lui témoigne du plaisir qu'elle éprouve à le sentir auprès d'elle.

Rien n'empêchait le Vicomte d'abuser de la faiblesse de la Présidente, mais il est encore suffisamment maître de lui, le 2 octobre, pour écouter sa raison et peut-être son coeur. Libertin rigoriste, il affirme qu'il " aime les méthodes nouvelles et difficiles " (L.XX). Voluptueux, il sait qu'une jouissance obtenue par la contrainte du partenaire n'est jamais complète: l'insatisfaction chronique des personnages brutaux de Sade en est la preuve. Amoureux, Valmont regarde avec émotion la lente soumission de sa maîtresse.

Pensant à Danceny et aux amoureux en général, et tout en évoquant aussi sa propre situation, Valmont écrit:

> si les premiers amours paraissent, en général, plus honnêtes, et comme on dit plus purs; s'ils sont au moins plus lents dans leur marche, ce n'est pas, comme on le pense, délicatesse ou timidité, c'est que le coeur, étonné par un sentiment inconnu, s'arrête pour ainsi dire à chaque pas, pour jouir du charme qu'il éprouve, et que ce charme est si puissant sur un coeur neuf, qu'il l'occupe au point de lui faire oublier tout autre plaisir. Cela est si vrai, qu'un libertin amoureux, si un libertin peut l'être, devient de ce moment même moins pressé de jouir...(L.LVII).

Comme ces petits-maîtres amoureux dont il parle avec trop de précision pour ne pas évoquer ses propres sentiments, Valmont sera, lui aussi, étonné de " ce charme inconnu " , et il goûtera avec Mme de Tourvel le " plaisir que [l'on] éprouve dans ces lenteurs prétendues " (L.XCVI). Valmont, nous l'avons vu, n'aura pas été le premier à découvrir avec surprise, auprès d'une maîtresse aimée, " une ivresse...qui survécut au plaisir ". Quarante et un ans plus tôt, le Comte de ***, tout aussi préparé que lui à surmonter l'émotion, avait connu auprès de la seule femme qu'il ait aimée " un plaisir...nouveau " et il ne sentit " point succéder au feu des désirs ce dégoût humiliant pour les amants vulgaires: [son] âme jouissait toujours "[61].

Georges Poulet, dans <u>La Distance Intérieure</u>, fut le premier à reconnaître que l'épisode Valmont-Tourvel n'illustre pas seulement un chapitre de l'histoire libertine, mais qu'il retrace aussi l'aventure d'un libertin séduit par une victime inconsciemment plus rusée et plus forte que lui.

> Ainsi s'introduit subrepticement, dans un roman qui est celui de la conquête préméditée d'une victime par un séducteur, un autre roman, inattendu, imprévisible, qui est celui de la conquête non préméditée du séducteur par la victime[62].

C'est aussi de cette façon que le conçoivent A. et Y. Delmas quand ils écrivent:

> Tout au long de sa tentative de séduction sur Mme de Tourvel, Valmont va subir la séduction de Mme de Tourvel. L'aventure Valmont-Tourvel considérée non plus sous l'angle de la séduction de la Présidente mais du point de vue de la tentation du Vicomte s'éclaire d'un jour très différent[63].

Valmont cherche à séduire la Présidente, non pour mener à bien un défi libertin né de l'ennui qu'il connaissait à Rosemonde, mais poussé par le désir immédiat de posséder cette femme de vingt-deux ans " aux traits réguliers ". Là encore il perd l'initiative, car chez lui

> les fonctions intellectuelles ont accaparé, absorbé toutes les forces actives de l'être; le sentiment, dès lors, ne peut être chez lui que passif. Valmont n'aime pas, cela impliquerait une participation active, volontaire; Valmont est amoureux: il subit le sentiment. Cette passivité qui échappe au contrôle, à la direction de la pensée, est d'autant plus dangereuse pour cet être formé aux disciplines et aux attitudes actives[64].

Aussi, dès la période de préparation qui s'étend du 5 août au 28 octobre, Valmont, malgré lui, et en dépit de ce qu'il voudrait en montrer, subit les charmes de la Présidente:

> cette puissance invincible, à laquelle je me livre sans oser la calculer, ce charme irrésistible, qui vous rend souveraine de mes pensées comme de mes actions, il m'arrive quelquefois de les craindre (L.LXXXIII).

Pour R. Laufer " tout le roman est précisément cela: la découverte de la Présidente, découverte progressive, non d'une âme mystiquement soeur, mais d'une conception individualiste et sentimentale, bourgeoise, de l'amour, à savoir l'amour-passion, perdu par l'aristocratie du XVIIIe siècle " [65].

Bien qu'on puisse toujours mettre en doute la sincérité des sentiments qu'il confesse à sa correspondante, Valmont n'essaye pas

ici de jouer sur les mots. Les difficultés qu'il éprouvera à se justifier auprès de la Marquise suffisent à le prouver. Une analyse minutieuse des termes de la lettre LXXXIII a permis à A. et Y. Delmas d'affirmer que la sincérité du Vicomte ne fait ici aucun doute.

> Le rapprochement des termes: " calculer " et " charme " est significatif: ce que subit Valmont c'est un charme sans rien de la brutalité du coup de foudre à la Phèdre, sans rien du caractère envoûtant d'une fascination à la Mme de Rénal, sans rien non plus de cette fatalité sublime et terrible qui accable et sauve Tristan; c'est quelque chose d'indéfinissable qui le pénètre peu à peu, d'inquiétant aussi, car il n'en comprend pas la nature qui échappe à la conscience lucide[66].

Aventurier entreprenant ou amant transi, soit qu'il l'exprime, la dissimule ou la feigne, l'inclination du Vicomte pour la Présidente n'en est pas moins réelle. Parler de ses tentatives de séducteur ou de sa propre séduction, c'est toujours, à quelques nuances près, évoquer la naissance de l'amour chez Valmont. Tout en nuisant à la conclusion de son projet, la confusion sentimentale dans laquelle il se débat lui permet de ne pas abandonner et de ne pas être rejeté par la Présidente. " Seule l'ambiguïté lui permet de concilier son libertinage et son attachement sentimental. Sans libertinage, son projet disparaît; sans attachement sentimental, la séduction redevient vulgaire "[67]. Quelles qu'en soient les causes --ennui, curiosité ou désir-- la douceur des sentiments qu'il avouera ressentir pour la première fois n'en est pas modifiée.

La Présidente est en fait tellement différente de toutes les femmes qu'il a rencontrées que le magnétisme qu'elle exerce sur le Vicomte suscite en lui des réactions tout à fait nouvelles. Valmont s'est intéressé à elle et en est devenu amoureux avant tout

par curiosité. La Présidente " a au moins le mérite d'être d'un genre qu'on rencontre rarement ", avoue-t-il à la Marquise (L. CXXXIII). C'est pourquoi, loin de rompre selon les règles, comme R. Vailland a tenté de le prouver, c'est avec la rupture que Valmont s'écarte le plus de " cette pureté de méthode " dont il se prévaut tant. Néanmoins, les circonstances sont alors rendues si confuses par la conduite de Valmont avec sa nouvelle maîtresse et par les harcèlements de Mme de Merteuil qu'il devient malaisé de juger d'un geste qui répond avant tout aux railleries de la Marquise.

Rien ne nous interdit de penser que Valmont aurait maintenant aimé, tant par ironie que par vengeance vis-à-vis de Mme de Merteuil, acquérir la réputation d'amant fidèle auprès de Mme de Tourvel. Aucune autre considération " officielle " en effet ne pouvait lui permettre de maintenir une liaison qu'il se devait de terminer par un scandale. Elle-même s'étonne qu'il soit devenu " plus tendre, plus empressé, depuis qu'il n'a plus rien à obtenir " (L.CXXXII). A l'opposé du libertin qui met sa gloire à ruiner sa victime en la faisant souffrir, Valmont rend la Présidente heureuse. " Et comment ne croirais-je pas à un bonheur parfait, quand je l'éprouve en ce moment? " (Ibid.), écrit-elle à sa nouvelle confidente, Mme de Rosemonde.

L'aventure a dépassé les limites autorisées par l'éthique libertine, et qui permettent de tout abandonner sans peine à n'importe quel moment de l'intrigue. Valmont perd le contrôle de ses sens et de ses émotions; il se trouble et s'irrite. " Il n'est plus pour moi de bonheur, de repos, que dans la possession de cette femme

que je hais et que j'aime avec une égale fureur " (L.C.)[68]. Mme de Tourvel est devenue pour lui l'incarnation de la fatalité, comme Manon le fut pour Des Grieux un demi-siècle plus tôt: "Mais quelle est cette fatalité qui m'attache à cette femme ? " (Ibid.). C'est cette fatalité qui le perdra.

Mme de Tourvel sera sacrifiée; il le faut. La déchéance ou le triomphe de sa maîtresse devient pour Valmont une question de vie ou de mort sociales. Le sacrifice de la Présidente représente pour lui la catharsis qui lui fera regagner la confiance de ses amis, les roués. Mais en agissant ainsi, contre lui-même, contre ses émotions, il troque sa liberté d'homme sensible pour l'affranchissement illusoire du libertin.

La rupture a donc lieu. Elle se déroule même en deux temps, comme s'il tenait à se racheter aux yeux de Mme de Merteuil. Mais la manoeuvre ne trompe personne, et surtout pas la Marquise. Le " raccommodement " du Vicomte avec la Présidente (L.CXL) ne peut en aucune façon rappeler la surenchère d'un libertin hors pair qui pourrait se permettre de doubler les coups les plus délicats. Il manifeste la conduite incohérente d'un homme qui a perdu la maîtrise de ses décisions et qui, partagé entre ses principes libertins et ses élans sensuels et mêmes passionnés, ne sait plus de quel côté se fixer. Commentant certaines remarques du De L'Amour de Stendhal, A. Pieyre de Mandiargues ajoute, à propos du chapitre sur les "affaires du coeur en Italie ", que " le crime, par exemple, peut être la conclusion nécessaire et morale, l'aboutissement vital, de certaines intrigues passionnelles dans lesquelles l'homme est entré et desquelles il ne pourrait honorablement sortir innocent et sauf "[69]. C'est bien en définitive pour rompre une intrigue passionnelle dans laquelle il s'était égaré qu'il acceptera le procédé de la Marquise, après avoir constaté

par lui-même la précarité de sa première rupture.

En effet, l'épisode du carrosse, avec Emilie, était prémédité, et la lettre qui le relate à la Marquise annonce bien une rupture brutale et sans raison, telle qu'elle devait avoir lieu:

> Je pris donc un parti violent; et sous un prétexte assez léger, je laissai là ma Belle, toute surprise, et sans doute encore plus affligée. Mais moi, j'allai tranquillement joindre Emilie à l'Opéra (L.CXXXVIII).

En renouant avec la Présidente Valmont ne cherche pas à en imposer par son habileté. Bien qu'il écrive:

> Ainsi cette aventure, interminable, selon vous, aurait pu, comme vous voyez, être finie de ce matin; si même elle ne l'est pas, ce n'est point comme vous l'allez croire, que je mette du prix à la continuer: c'est que...je n'ai pas trouvé décent de me laisser quitter (Ibid.),

le Vicomte ment, comme jamais il n'a osé le faire, et la Marquise ne s'y trompe pas.

> Assurément je ne vous ai jamais dit que vous aimiez assez cette femme pour ne pas la tromper...
>
> Mais ce que j'ai dit, ce que j'ai pensé, ce que je pense encore, c'est que vous n'en avez pas moins de l'amour pour votre Présidente...(L.CXLI).

Tout le mystère de la conduite de Valmont, toutes ses irrégularités de méthode, et, en définitive, tout le drame des Liaisons dangereuses, sont mis en évidence par ces deux passages. A la mauvaise foi de Valmont correspond l'amour-propre blessé et peut-être même l'amour de Mme de Merteuil. Lorsqu'il s'agit de libertins chevronnés qui, de plus, s'étaient promis de s'entraider au cours de leurs aventures galantes, un tel désaccord ne peut être la conséquence d'un simple écart de conduite. Les irrégularités de Valmont mettent en lumière le malaise latent qui existe depuis le début de l'intrigue entre Mme de Merteuil et lui, et leurs conséquences deviennent trop importantes pour n'y voir qu'une

simple faiblesse du Vicomte. Il est inconcevable qu'un libertin de sa classe se laisse à tel point détourner de son projet initial. Si au " jeu " qu'il s'était proposé fait bientôt place une guerre d'usure, c'est que la Marquise, à l'aide des dérivatifs que nous allons voir, exploitera très tôt à son avantage une aventure qu'elle avait d'abord désapprouvée.

Chapitre V: Les Egarements des sens, du coeur et de l'esprit.

> Ne demandez-vous pas qui des deux au bonheur
> Mène plus sûrement de l'esprit ou du coeur?
> En qualité de bon apôtre,
> Je réponds: Ni l'un ni l'autre.
> Dans ce chemin glissant, qu'à toute heure, avec soin,
> Pour nous faire tomber, sous nos pas le temps fauche,
> C'est la seule raison dont nous avons besoin;
> Car l'esprit mènerait trop loin,
> Et le coeur mènerait à gauche.
>
> Stanislas de Boufflers[70].

Malgré son caractère passionnel, l'amour de Valmont pour Mme de Tourvel n'est jamais héroïque ou sublime. A aucun moment il n'abandonnera complètement son penchant à l'exhibitionnisme, particulièrement sensible dans le plaisir qu'il éprouve à relater sa première nuit avec Cécile. L'amour devant témoin, car telle est bien la conception qu'en a Valmont par l'intermédiaire de ses lettres à la Marquise, et le fait de donner à son désir de coucher avec Mme de Tourvel des excuses qui ne sont plus dictées par la volupté ou l'amour, mais par la réflexion, soulèvent la grande question artistique et morale des Liaisons dangereuses: l'érotisme. L'importance qui lui est reconnue dans le livre varie sensiblement selon la valeur que les critiques accordent à ce mot.

Pour A. et Y. Delmas, il y a érotisme quand, au cours d'une tentative de séduction, les aveux des sentiments et même les perfidies de langage sont remplacées par des attitudes provocantes qui excitent le sens de l'adversaire en paralysant sa volonté.

> Séduire c'est prendre possession des autres, c'est " disposer " de leur sort, c'est réduire à néant l'obstacle que représentait l'autonomie de leur volonté, et ainsi éliminer le fortuit en les amenant à agir

> suivant le plan établi. Dans cette perspective, l'érotisme devient un instrument de l'intelligence organisatrice. Les autres sont esclaves de leurs sens ou de leurs sentiments, et c'est par là qu'il faut les attaquer[71].

A l'érotisme intellectuel de Valmont qui conduit la Présidente à abdiquer ses résolutions en faveur des propositions de son séducteur s'oppose l'érotisme sensuel de la Marquise, quand elle entreprend de gagner la confiance de Cécile en éveillant chez elle, par ses caresses, des désirs sexuels dont elle n'avait pas encore conscience.

> Il m'a pris fantaisie de savoir à quoi m'en tenir sur la défense dont elle était capable; et moi, simple femme, de propos en propos, j'ai monté sa tête au point...Enfin vous pouvez m'en croire, jamais personne ne fut plus susceptible d'une surprise des sens (L.LIV).

Et c'est pourquoi, Valmont n'aura plus qu'à poursuivre le travail commencé, quand, séduisant Cécile pour parvenir plus facilement à la dépraver, il en obtient " ce qu'on n'ose pas même exiger de toutes les filles dont c'est le métier " (L.CXV).

Toutefois, à trop insister sur l'érotisme d'épisodes secondaires et sans originalité, on risque de rabaisser Laclos au rang d'un Nerciat ou d'un Nougaret, et de ne voir en lui qu'un continuateur aigri de l'auteur de l'<u>Ecumoire</u>.

La définition précédente, en limitant l'érotisme à la possession forcée de l'esprit plus que du corps de l'adversaire, élimine chez le séducteur toute idée de jouissance préparée et calculée. Elle exclut aussi les satisfactions sexuelles comblées dans une domination brutale ou raffinée de la victime et accompagnées parfois de tendances exhibitionnistes.

Pour le Valville des <u>Lettres du Marquis de Roselle</u>, le Curland des <u>Egarements de l'Amour</u> et le Gaudet du <u>Paysan et de la Paysanne</u>

pervertis, il n'est pas de plus grande satisfaction que de se voir surpassé dans la débauche par ses propres disciples. Nous avons déjà défini comme érotique cette jouissance au second degré par personne interposée.

Au XVIIIe siècle, pour l'habitué des " petites maisons " et puis des " folies ", érotisme est avant tout synonyme de gravures ou de sculptures galantes, telles qu'on les trouvait à profusion dans ces " Temples de Vénus " dont certains rapports de police conservent des descriptions détaillées [72] et que le Chevalier de Faublas remarque dans la maison de rendez-vous où l'entraîne son initiateur au libertinage, le Comte de Rosambert.

> Ouvrez, si bon vous semble, ces brochures licencieuses, considérez ces peintures obscènes: elles furent mises ici pour rallumer l'imagination de ces vieux débauchés, que la mort a frappés d'avance dans l'endroit le plus sensible[73].

Ces mêmes thèmes fournissaient aux auteurs et graveurs anonymes de l'époque des motifs pseudo-antiques pour illustrer leurs sélections d'extraits de Martial, de Suétone et d'Ovide: " ces brochures véritablement dangereuses, que le libertinage a fait éclore " et que lisait la " Duchesse " de Restif en en considérant " avidement les estampes licencieuses "[74]. Les plaquettes de Hugues d'Hancarville[75], que l'on retrouve jusque dans les abbayes de religieuses de l'époque, et qui furent rééditées presque chaque année de 1780 à 1790, offrent un exemple particulièrement révélateur des distractions intellectuelles de cette société " de bon ton "[76]. Dans ce contexte, au sens étymologique du terme " art d'aimer " se substitue une interprétation libertine. L'érotisme est devenu l'art de la volupté fondée sur une sensibilité raffinée puis cruelle et qui

ne laisse aucune place à l'émotion.

Guidé par la contrainte artistique dans son choix des moyens, Laclos se refuse à ces effets faciles et grossiers. Pour J.L. Seylaz, le véritable érotisme des Liaisons dangereuses ne se trouve pas dans les quelques scènes pittoresques rapportées par Valmont et Mme de Merteuil [77], mais dans la nature même des rapports du Vicomte et de la Marquise.

> Quant au conflit qui oppose Valmont à Mme de Merteuil, conflit qui s'accuse à mesure que les efforts du Vicomte pour renouer avec son ancienne maîtresse se font plus insistants, il est fondalement érotique. Nous avons signalé ,.. le rôle joué dans ce conflit par ce que nous appelions la vanité et la susceptibilité. Mais nous pouvons maintenant discerner ce qui se cache derrière cette vanité, ou plutôt ce qui la nourrit, ses racines les plus profondes. C'est précisément l'érotisme. Car la volonté mal déguisée de Valmont est de contraindre Mme de Merteuil à avouer sa soumission, la force du désir qu'elle éprouve encore pour lui. De son côté, celle-ci s'efforce d'enchaîner Valmont, de le mener à sa guise par le désir qu'il a d'elle. C'est donc une victoire érotique qu'ils se disputent [78].

Ce qui frappe surtout aujourd'hui, c'est l'impudeur dont font preuve ces deux roués. " Sous la régence on fut dispensé de l'hypocrisie ", note Duclos dans Les Confessions du Comte de ***. Ce trait de son époque le frappe tant qu'il le note encore dix ans plus tard dans ses Mémoires sur les Moeurs:

> Sur le fond des vices, un siècle n'en doit guère à un autre; peut-être même faudrait-il, pour être juste, rabattre sur la corruption de celui-ci ce qui appartient à la folie; mais je crois qu'il n'y en a point eu de plus indécent [79].

Cette forme mondaine de la grossièreté était naturelle à une époque où le plaisir venait de la publicité accordée aux scandales qu'il entraîne. Impudeur physique dans le comportement de la Marquise avec Cécile, impudeur morale au cours du " viol spirituel "

de la Présidente, tels sont en fait les deux aspects de l'érotisme dans ce roman où "l'allusion et l'euphémisme...le persiflage et le détachement amusé "[80] atténuent la licence des situations.

Pour R. Mauzi qui interprète ce mot dans le sens d'une impulsion sensuelle contraire aux règles des bienséances, l'érotisme, par définition, se trouve exclu des intrigues d'un véritable libertin:

> l'attitude du libertin devant l'amour se définit surtout par des refus: refus de la passion (le libertin ne doit pas être amoureux), refus de l'obsession érotique (le libertin doit pouvoir choisir ses victimes), refus de l'immédiat sous toutes ses formes (le libertin néglige ce qui s'offre et ne séduit qu'après d'exactes préparations)[81].

Valmont n'accepte pas ces trois sortes de refus. Bien au contraire, la progression de son amour, où les sens l'emportent sur le coeur, se trouve nettement indiquée tout au long du roman. Et si la conduite du Vicomte ne le prouvait pas encore assez, la Marquise est toujours là pour le lui rappeler du commencement à la fin:

> Que cette ridicule distinction est bien un vrai déraisonnement de l'amour! Je dis l'amour; car vous êtes amoureux (L.X).
>
> Or, est-il vrai, Vicomte, que vous vous faites illusions sur le sentiment qui vous attache à Mme de Tourvel? C'est de l'amour, ou il n'en exista jamais...(L.CXXXIV).

Par ailleurs, le caractère du Vicomte ne se découvre pas uniquement dans son attitude envers la Présidente, dans les lettres qu'il lui envoie et dans celles qu'il adresse à Mme de Merteuil. Rompant avec l'action linéaire des " Mémoires "ou des "Confessions ", dont la composition ne marque qu'un progrès plus apparent que réel sur l'action épisodique des Lettres galantes du Chevalier d'Her***, l'intrigue des Liaisons dangereuses est riche en anecdotes secondaires ou parallèles. Loin de ressembler à ces

histoires-tiroirs encore fréquentes dans les romans du début du siècle, les récréations que s'offre Valmont avec Emilie, la Vicomtesse et même avec Cécile, tout comme les "fantaisies" de la Marquise avec ses trois " Chevaliers " enrichissent directement l'analyse psychologique des protagonistes. Il n'y a pas de hors-d'oeuvre dans les Liaisons dangereuses.

Au cours de notre introduction, nous avons mentionné de quelle façon certains critiques voyaient en Mme de Volanges et en sa parfaite connaissance du caractère de Valmont une auxiliaire involontaire de Mme de Merteuil cherchant à éloigner son amant de la Présidente. La question posée par Ph. Thody est en elle-même une réponse pour le critique:

> Does Madame de Merteuil carry her hostility towards Valmont to the extent of encouraging Madame de Volanges to warn la Présidente against him? Laclos does no more than hint, but Madame de Merteuil is suspiciously friendly with Madame de Volanges in the first part of the novel and Madame de Volanges suspiciously well-informed about Valmont's earlier career[82].

Mme de Rosemonde dont les neuf lettres, note John Pappas, sont passées sous silence dans l'étude de L. Versini, représenterait ici le véritable dépositaire du message de Laclos lorsqu'elle écrit que " L'amour est un sentiment indépendant, que la prudence peut faire éviter, mais qu'elle ne saurait vaincre " (L.CXXVI) et quand elle rappelle à Danceny dans une des dernières lettres du livre, que " si on était éclairé sur son véritable bonheur, on ne le chercherait jamais hors des bornes prescrites par les Lois et la Religion " (L.CLXXI). Dès le début de sa première lettre à la Présidente (L.CIII), Mme de Rosemonde montre qu'elle avait deviné l'émotion de sa correspondante. En confiant le soin

d'énoncer ces deux maximes rousseauistes au seul personnage dégagé de tout intérêt et de toute responsabilité, dans des événements qu'il soupçonne cependant, Laclos semblait suggérer en conclusion un interprétation moraliste de son oeuvre: interprétation à laquelle beaucoup allaient adhérer.

S'il existe une cheville, un personnage " boîte aux lettres " dans ce roman épistolaire, Cécile de Volanges, mieux que tout autre, pourrait tenir ce rôle. Véritable " chèvre " de cette chasse à multiples objectifs, Cécile devient tour à tour le fruit empoisonné qui doit ruiner la réputation de Gercourt, le piège susceptible d' écarter Valmont de la Tourvel et, quand cette solution s'avère plus dangereuse que le mal, l'appât qui, en éveillant les désirs de Danceny, attirera le jeune homme dans les bras de la Marquise. Au dénouement, tel le bouc émissaire chassé au désert --symbole de purification-- Cécile s'enfuira dans un couvent, chargée de ses propres iniquités et de celles de sa " bonne amie " la Marquise.

Cécile, Mme de Tourvel et Mme de Merteuil représentent pour Valmont trois aspects différents de l'attrait féminin. Comme la Marquise ne juge pas de la même façon les avances de Belleroche, de Valmont et de Danceny, il est nécessaire d'envisager trois degrés différents dans la nature des plaisirs de l'amour.

En attribuant à trois facteurs différents, ou à trois " sièges ", les mobiles de nos actes: les sens, l'esprit et le coeur, L. Versini distingue trois niveaux dans la nature des sentiments. A ces trois ordres naturels correspondent les trois degrés d'attirance entre les sexes, c'est-à-dire, les trois nuances du plaisir recherchées par les trois types humains traditionnels :

les sensuels, les intellectuels, et les sentimentaux. L'idéal --sans qu'il soit question ici de la tradition libertine-- est de maintenir en équilibre les impulsions des sens, de l'esprit et surtout du coeur.

Depuis longtemps il était devenu de bon ton de se former l'esprit et le coeur [83]. Chez Marivaux le coeur l'emporte bien souvent sur l'esprit. Marianne se fie toujours plus à ses intuitions qu'à ses raisonnements:

> Je pense, pour moi, qu'il n'y a que le sentiment qui nous puisse donner des nouvelles un peu sûres de nous, et qu'il ne faut pas trop se fier à celles que notre esprit veut faire à sa guise, car je le crois un grand visionnaire[84].

Pour elle l'esprit que l'on nous donne n'est bien souvent qu'un agrément complémentaire et dépendant de notre beauté:

> J'ai vu une jolie femme dont la conversation passait pour un enchantement, personne au monde ne s'exprimait comme elle; c'était la vivacité, c'était la finesse même qui parlait: les connaisseurs n'y pouvaient tenir de plaisir. La petite vérole lui vint, elle en resta extrêmement marquée: quand la pauvre femme reparut, ce n'était plus qu'une babillarde incommode. Voyez combien auparavant elle avait emprunté d'esprit de son visage[85].

Aussi, parlant de Mme Dorsin, dont on risquerait de penser que le " coeur était toujours asservi à [l'] esprit " et d'oublier les qualités de l'âme, tant elle est agréable en société, Marianne insiste pour " qu'on n'attribue pas à son esprit ce qui ne paraîtra que dans son coeur, [et] qu'on ne dise pas que cette bonté n'est qu'un tour d'adresse de son esprit " [86].

Avec Jacob, nous avons noté que les impressions des sens l'emportent sur celles de l'esprit. " Il ne faut que des sens " pour décrire Mme de Ferval " couchée sur un sopha, la tête appuyée sur une main, et dans un déshabillé très propre, mais assez négligemment arrangé "[87],

ou Mme de Fécour, " une assez grosse femme, de taille médiocre, qui portait une des plus furieuses gorges qu'[il ait] jamais vue " [88].

En amour, c'est à nouveau Marianne qui définit le juste milieu au cours d'un jugement porté sur Climal: " et c'est un vilain amant qu'un homme qui vous désire plus qu'il ne vous aime: non pas que l'amant le plus délicat ne désire à sa manière, mais du moins c'est que chez lui les sentiments du coeur se mêlent avec les sens; tout cela se fond ensemble, ce qui fait un amour tendre, et non pas vicieux, quoique à la vérité capable du vice... "[89].

Toute la philosophie sentimentale de Crébillon repose sur ces mêmes distinctions. Comme Marianne, le jeune Meilcour est partagé entre les appels de son coeur avec Mlle de Théville et les sollicitations de son imagination avec Mmes de Senanges et de Lursay.

> Mon imagination seule était émue et pour ne pas tomber dans la langueur, j'avais besoin de l'exciter. ...J'admirais toujours, et n'étais plus touché[90].

Ainsi, avant de se figer en capitales d'or sur des couvertures des romans, les égarements des sens, de l'esprit et du coeur constituèrent la matière psychologique et morale des écrivains du XVIIIe siècle. Cet équilibre déjà dénoncé par Restif de la Bretonne sera rompu à la fin du siècle, lorsque le Marquis de Sade durcira à l'extrême l'attitude du roué qui, ignorant le coeur, n'aura recours qu'aux sens et à l'imagination pour provoquer le plaisir.

L'étude thématique des romans libertins présentés dans notre première partie permettait déjà de situer Valmont entre les deux catégories extrêmes des libertins: en rappelant les petits-maîtres --par sa façon d'évoquer les aventures de Prévan-- et en annonçant parfois les créatures de Sade --par ses prétentions

de vaincre Mme de Tourvel après une " lente agonie " ou de dépraver Cécile en lui faisant bafouer sa mère[91]. Laclos possèdait parfaitement Crébillon: Mme de Merteuil lit un chapitre du Sopha, pour accorder son esprit à l'attitude qu'elle doit se composer pour recevoir un amant. Il n'ignorait rien non plus des trois niveaux dont parle L. Versini. A Valmont qui semble prendre un plaisir excessif avec Cécile, Mme de Merteuil rappelle que " ce n'est pas, à vrai dire, une entière jouissance: vous ne possédez absolument que sa personne! je ne parle pas de son coeur,dont je me doute bien que vous ne vous souciez guère: mais vous n'occupez seulement pas sa tête " (L.CXIII). Quelques années plus tard, dans une lettre adressée de Meaux, Laclos écrit à sa femme: " nous ne serons éloignés qu'aux yeux des imbéciles, car ceux-là n'ont que les yeux du corps, les demi-sots ont bien quelquefois les yeux de l'esprit, mais nous, nous avons ceux de l'âme qui valent bien les longues-vues de Ganichon "[92].

Grâce à ses trois projets, Valmont sera sollicité tour à tour par ces trois différentes sortes d'attirance entre les sexes. Ce n'est pas par hasard qu'avec Cécile, seuls les sens du Vicomte sont touchés. La Marquise, qui n'ignore pas que " les hommes sont gouvernés par leurs sens avant de connaître leur coeur "[93], ne se fait aucune illusion sur l'esprit de sa protégée et en est secrètement satisfaite bien qu'elle prétende, en se contredisant, en avertir le Vicomte: " cela ne vaut pas de se déranger un quart d'heure " (L.CXIII). A maintes reprises elle souligne à Valmont la vivacité des impulsions de la jeune fille:

> elle est vraiment jolie; cela n'a que quinze ans,

> c'est le bouton de rose...de plus, un certain regard langoureux qui promet beaucoup en vérité (L.II).
>
> Vous renoncez à l'aventure la plus délicieuse et la plus faite pour vous faire honneur (L.V).
>
> Ou je me trompe, ou elle deviendra une de nos femmes les plus à la mode (L.XX).
>
> Je ne crois pas qu'elle brille jamais par le sentiment; mais tout annonce en elle les sensations les plus vives (L.XXXVIII).

Pour Mme de Merteuil, savoir Valmont satisfait des plaisirs que lui procure Cécile, c'est voir à la fois son projet officiel se développer comme elle le désire et le Vicomte s'éloigner de la Présidente, dans la mesure où il n'en est pas vraiment amoureux[94].

Ce n'est pourtant que le 22 août, quinze jours après la première proposition de la Marquise, que Valmont songe à lui reparler de la jeune fille. " Je ne vous parle pas de la petite Volanges, nous en causerons au premier jour " (L.XXV). Dès qu'il la voit à son retour au château, il estime " qu'elle est rendue " (L.LXXVI), non pas à Danceny, comme le plan initial de la Marquise pourrait le laisser supposer, mais bien à lui, puisqu'il estime que " la vengeance [sur Mme de Volanges] ira plus vite que l'amour " (*Ibid.*). Cécile lui résiste cependant pendant quinze jours, et c'est surtout pour s'approcher plus librement de son lit qu'il veut obtenir une copie de sa clef: " je ne demandais que d'en disposer deux heures, et je répondais d'en avoir une semblable. Alors correspondances, entrevues, rendez-vous nocturnes, tout devenait commode et sûr " (L.XCVI). Loin de le décourager, les hésitations de Cécile ne font qu'aviver son impatience: " l'Enfant timide prit peur et refusa. Un autre s'en serait désolé; moi, je n'y vis que l'occasion d'un plaisir plus piquant " (*Ibid.*).

Toutefois, malgré l'évidence des faits, Valmont refuse d'admettre que c'est le désir de déniaiser une jeune ingénue qui le pousse en partie à exécuter si ponctuellement les ordres de la Marquise. A nouveau, le ton de la lettre met en lumière ses hésitations. Valmont recherche " une distraction " que sa " solitude " lui " rendait nécessaire " (Ibid.). Depuis quelque temps, en effet, Mme de Tourvel se montre moins sévère envers lui, sans toutefois lui permettre la moindre privauté. Les sens et l'imagination du Vicomte travaillent davantage. Il lui faut au plus vite un exécutoire à ses élans " de jeune homme ". Cécile est la réponse providentielle; de là l'histoire de la clef dont il n'avait d'abord rien dit à Danceny, tant l'excuse de la correspondance à prendre et à déposer était peu fondée.

La mauvaise foi du Vicomte s'accroît encore dans la seconde partie de la lettre. Il profite de l'innocence de Cécile, parce qu'il lui parut juste de se dédommager des soins qu'il se donnait pour elle et parce que la Marquise la lui avait confiée; excuses peu convaincantes quand on lit aussitôt après que " la jolie mine de la petite personne, sa bouche fraîche, son air enfantin, sa gaucherie même fortifiaient ces sages réflexions " (Ibid.).

Quoiqu'il ne soit pas " venu là pour causer ", Valmont ne s'attend pas non plus à connaître l'extase amoureuse. A la façon dont il conduit chaque détail de l'aventure, il s'amuse, plus qu'il ne jouit, de la naïveté apparente de Cécile [95]. Il s'intéresse surtout aux effets de " l'occasion " sur une personne non prévenue [96]: " Sérieusement, j'étais bien aise d'observer une fois la puissance de l'occasion, et je la trouvais ici dénuée de

tout secours étranger " (Ibid.).

Si la durée de la liaison Valmont-Cécile s'explique par la réticence de la Présidente, les sentiments du Vicomte deviennent beaucoup plus complexes depuis que Mme de Tourvel est sa maîtresse, car, là encore, il affirme ne chercher qu'un plaisir passager qui le préserverait d'un égarement du coeur.

Mais en ce domaine on ne craint que ce que l'on a déjà ressenti. Bien que son esprit, c'est -à-dire, sa lucidité, ne le quitte pas un instant et que ses sens y trouvent une entière satisfaction, son coeur participe aussi au plaisir que lui donne la Présidente. Sans cette entorse aux lois du libertinage, il ne pouvait être question de liaison dangereuse.

Le plaisir qu'il ressent avec Mme de Tourvel est bien celui dont il rêvait: véritable bonheur [97] que nulle autre femme, y compris la Marquise, ne lui avait encore offert. Pour la première fois les émotions de l'amour prolongent les satisfactions des sens. Valmont cherche à nouveau à cacher son émoi. La lettre CXXV présente un nouvel exemple, le dernier, de la subtilité de ses raisonnements. Il s'y montre cependant mal à l'aise, non pour raconter la prouesse en elle-même, mais pour dissimuler à la Marquise ce qu'il ressent depuis que la Présidente s'est offerte corps et âme. Il parle trop et choisit mal l'occasion pour disserter sur les réactions des prudes pendant leurs faiblesses et sur les causes de son propre bonheur. Il est important pour lui de bien établir que le surcroît de plaisir qu'il a éprouvé dans son triomphe et qu'il ressent encore, " n'est que la douce impression du sentiment de la gloire " (L.CXXV), et non l'effet de la volupté. Mais cette

intéressante remarque n'est qu'une excuse à laquelle il se rattache désespérément. Il chérit " cette façon de voir, qui [le] sauve de l'humiliation de penser qu'[il] puisse dépendre en quelque manière de l'esclave même qu'[il se serait] asservie " (Ibid.). On ne peut dénoncer plus maladroitement l'origine de sa mauvaise foi[98].

La gêne de Valmont s'accentue dans la suite de la lettre qui se prolonge inutilement, comme s'il n'osait plus annoncer sa victoire. Son entrée en scène, son observation des lieux, la gradation de ses arguments, peuvent certes être citées dans toute anthologie libertine, à la fois pour l'habileté déployée et pour l'aisance du style. Bon lecteur de Crébillon, il parvient même à susciter le " moment ":

> "-Il faut vous fuir, il le faut! -Non! " s'écria-t-elle... A ce dernier mot, elle se précipita ou plutôt tomba évanouie entre mes bras (Ibid.).

Mais tandis qu'il détaillait avec complaisance les caresses et les baisers qu'il échangeait avec Cécile, une ligne lui suffit ici pour décrire sa première victoire qui n'est en fait que le viol d'une femme évanouie. On sait en effet que la Présidente " ne revint à elle que soumise et déjà livrée à son heureux vainqueur " (Ibid.). Nous n'en saurons guère plus sur la reprise, sinon que ce fut avec une " candeur naïve ou sublime qu'elle [lui] livra sa personne et ses charmes, et qu'elle augmenta [son] bonheur en le partageant ", et que pour la première fois, le Vicomte goûta une ivresse " complète et réciproque " qui " survécut au plaisir ".

Il est clair d'après cette lettre que Valmont n'ose pas exprimer à la Marquise tout ce qu'il ressent. Une nuit, ou même

une heure, avec la Présidente, peuvent apporter des surprises qu'on ne craignait pas de rencontrer avec Cécile. Ce " charme inconnu " c'est toute la différence qui existe entre des plaisirs achetés, comme avec Emilie, ou des enfantillages partagés, comme avec Cécile, et la volupté que procure une maîtresse passionnée et vaincue. Valmont a beau se rappeler que ce n'est pas " comme dans [les] autres aventures, une simple capitulation plus ou moins avantageuse, et dont il est plus facile de profiter que de s'enorgueillir; [mais] que c'est une victoire complète, achetée par une campagne pénible, et décidée par de savantes manoeuvres " , l'émotion et la surprise des sens l'ont emporté sur les objectifs officiels. " Je ne sortis de ses bras que pour tomber à ses genoux, pour lui jurer un amour éternel; et, il faut tout avouer, je pensais ce que je disais. Enfin, même après nous être séparés son idée ne me quittait point, et j'ai eu besoin de me travailler pour m'en distraire ".

Un tel aveu souligne tout l'artifice conventionnel de la conclusion qui le suit et des galanteries qui la terminent. Au libertin qui tente de réagir: " Ah! pourquoi n'êtes-vous pas ici [Marquise], pour balancer au moins le charme de l'action par celui de la récompense ? ", l'amant comblé laisse imprudemment deviner sa joie: " Mais le bonheur porte à l'indulgence ". Valmont, le libertin qui ne cherchait que des plaisirs et des satisfactions d'amour-propre, vient de découvrir plus que le plaisir; il trouve le bonheur qui, plus qu'une sensation nouvelle, le plonge dans un état qu'il ne connaissait pas et qu'il ne croyait pas devoir exister.

Aux liaisons libertines, fondées sur les sens et l'esprit, il a substitué à la fin celles des sens et du coeur.

Mais " l'erreur " de Valmont n'explique pas suffisamment son échec auprès de la Marquise. " Dans l'alternative d'une haine éternelle ou d'une excessive indulgence " (L.II), Mme de Merteuil optait pour la rupture tout en proclamant que sa " bonté l'emporte ". Ce sont l'ambiguïté de cette attitude et ses conséquences que cette étude se propose maintenant de redéfinir.

NOTES DE LA DEUXIEME PARTIE

1. Oeuvres de Stanislas de...
Paris, chez Briand, 1813, p.17.

2. Seylaz, Jean-Luc; Les Liaisons dangereuses et la Création romanesque chez Laclos,
Genève, Droz; Paris, Minard, 1965, p.76.

3. Voir, Slatkine Reprints, op. cit., pp.222-226.
"Sujet à vrai dire, assez mince ", pour Augustin-Thierry, "où l'action n'est pas engorgée de matières" , et qu'il résume par ces quelques mots : "Les Liaisons sont le duel de deux amours-propres, aggravé d'une expérience faite sur autrui. Tout s'enchaîne et tout s'explique par le développement des caractères, la réaction graduée des sentiments les uns sur les autres".
Augustin-Thierry, A; Les Liaisons dangereuses de Laclos,
Paris, Société Française d'Editions Littéraires et Techniques, 1930, p.51.

4. Choderlos de Laclos; Oeuvres complètes.
Bibliothèque de la Pléiade, 1959,
p.744, L.II, n.1.

5. Les Confessions du Comte de***, p.52.

6. Ibid., p.136.

7. Ibid., p.140.

8. Id.

9. Ibid., p.141.

10. Id.

11. Ibid., p.142.

12. Ibid., p.144.

13. Le Paysan parvenu, pp.163-164.

14. Les Confessions du Comte de***, p.58.

15. En 1822, quarante ans après la publication des Liaisons dangereuses, Stendhal, qui s'est beaucoup intéressé aux clefs des personnages du roman de Laclos, se propose, dans son étude sur l'amour, de donner une " description détaillée et minutieuse de tous les sentiments qui composent la passion

nommée amour "*. En se proposant d'étudier l'amour d'une façon objective, Stendhal reprenait le projet de Laclos qui, à sa manière, prétendait déjà faire connaître au grand public, non pas le sentiment lui-même, mais l'exploitation qu'en faisaient les libertins.
*De l'Amour, Lausanne, Editions Rencontre, 1960, p.50.

16. La Nouvelle Héloise, P.VI, L.II, p.632.

17. La double version des faits, que Valmont présente dans ses lettres, tels qu'ils les ressent, et tels qu'ils doivent être connus du public, permet à l'auteur de faire connaître au lecteur le double aspect, intérieur et extérieur, de son héros, sans rompre le dialogue épistolaire.
Dans le troisième chapitre de cette seconde partie, nous montrerons comment il suffit de lire le début des lettres du Vicomte à la Marquise pour connaître ses véritables sentiments, et leur milieu pour apprendre la version officielle de ses décisions et de ses actions.
Cent vingt ans plus tard, Barrès ne fera que systématiser le procédé en introduisant ses "concordances" en tête des chapitres de Sous l'Oeil des Barbares.

18. Le sens que nous donnons au mot "dialectique" s'applique uniquement à la forme de raisonnement ternaire qui se retrouve dans la plupart des lettres de Valmont à la Marquise (voir infra, P.II,Ch.III), et non pas à la structure globale des Liaisons dangereuses, dont parle Roger Laufer dans son article, "La Structure Dialectique des Liaisons dangereuses"; "Pensée", Revue du Rationalisme Moderne, nouvelle série, sept.-oct. 1960, Vol.XCIII, pp.82-90.

19. A. et Y. Delmas; A la Recherche des Liaisons dangereuses. Paris, Mercure de France, 1964, pp.391-392.

20. Ibid., p.421.

21. Art. cit., p.284.

22. Voir le "Puissances du Ciel, j'avais une âme pour la douleur: donnez-m'en une pour la félicité!" (et non "fidélité", comme l'indique l'édition Allem de la Pléiade, 1959, p.260). Les Liaisons dangereuses (L.CX), La Nouvelle Héloise (P.I., L.V. p.15).

23. La lettre XXI est datée du 20 août; or dès le 5, Valmont se dit "depuis quatre jours, livré à une passion forte" (L.IV).

24. Versini; op. cit., p.109.

25. Nous accordons ici au terme "moment" le sens que lui a donné Crébillon fils:

> Le moment est une des originalités les plus citées de la psychologie sentimentale de Crébillon fils. Le moment est l'instant où, chez deux personnes en quête d'une aventure

amoureuse ou charnelle, naît une attirance physique réciproque. Ce moment, comme le mot l'indique, est passager; mais il peut, suivant la personne, se reproduire souvent comme chez la sentimentale, ou disparaître à jamais s'il s'agit d'une coquette. Le moment est donc à l'origine de tout amour-divertissement puisque le coeur en est absent. L'homme doit savoir créer une situation favorable à son éclosion, mais il n'est pas interdit à sa partenaire de le susciter à son tour au besoin. Ph. Laroch, Op, cit., p.104, n.3.

Les symptômes physiques qui annoncent le moment sont faciles à reconnaître; le même désir voluptueux naît chez les deux personnages : " Un éclat particulier vient illuminer le regard des femmes, une persuasion où rien ne résiste coule des lèvres des hommes, une électricité singulière crépite dans l'atmosphère et en dépit de toutes les convenances, quels que soient les sentiments profonds qui règnent par ailleurs sur le coeur des personnages en présence, les voilà qui s'abandonnent l'un à l'autre..." Pierre Lièvre, Préface aux Lettres de la Marquise de M*** au Comte de R***, p.viii.

Meilcour nous dépeint le phénomène à l'instant où il en est agité dans les bras de Mme de Lursay :

> Je la pressai tendrement de me regarder: je l'obtins. Nous nous fixâmes. Je lui trouvai dans les yeux cette impression de volupté que je lui avais vue le jour qu'elle m'apprenait par quelles progressions on arrive aux plaisirs, et combien l'amour les subdivise... Ses regards, ses soupirs, son silence, tout m'apprit, quoiqu'un peu tard, à quel point j'étais aimé... Je m'abandonnai à toute l'ivresse de ce dangereux moment, et je me rendis enfin aussi coupable que je pouvais l'être. Les Egarements, p.326.

Dans Le Hasard au coin du Feu, le Duc le définit en ces termes à Célie qui lui en demande une explication chez la femme:

> Une certaine disposition des sens aussi imprévue qu'elle est involontaire, qu'une femme peut voiler, mais qui, si elle est aperçue, ou sentie par quelqu'un qui aît intérêt d'en profiter, la met dans le danger du monde le plus grand d'être un peu plus complaisante qu'elle ne croyait ni devoir ni pouvoir l'être. Paris, Le Divan, Vol.I, 1929, p.209.

26. " Ah! malheureuse! " s'écria-t-elle; puis elle fondit en larmes. Par bonheur je m'étais livré à un tel point, que je pleurais aussi; et reprenant ses mains, je les baignais de pleurs (L.LXXIII).

On peut s'étonner qu'après les larmes de l'après-midi,

Valmont puisse encore en verser d'autres quelques heures plus tard, sans plus de raison valable. De tels excès étaient fréquents au XVIIIe siècle, non seulement chez les héros dits pré-romantiques, mais aussi chez les individus les plus cyniques, tel le jeune Alphonse, époux de la Marquise de Ganges, de Sade.

27. P.43.

28. C'est bien plutôt à la Lettre XLVIII qu'il couviendrait d'appliquer la remarque du rédacteur, placée au bas de la lettre VI.

29. Blum, Léon; L'Oeuvre de...
Paris, Albin Michel, 1962, T.II, p.457;
passage partiellement repris par le journal L'Express du 8 février 1962, dans un article intitulé : "Essai sur Laclos".

30. Laufer; art. cit., p.86.

31. Op. cit., p.154.

32. Seylaz; op. cit., pp.19-20.

33. Ibid., p.23.

34. Op. cit., pp.309-310.

35. Op. cit., pp.20-21.

36. Versini; op. cit., p.299.

37. Malraux, André; "Laclos", in
Tableau de la Littérature Française, XVII-XVIIIe siècles.
Gallimard, 1939, p.424.

38. Les Liaisons dangeresues contiennent 51 lettres de Valmont, contre 32 de Mme de Tourvel, 27 de Mme de Merteuil et 25 de Cécile.

39. Versini; op. cit., p.231; voir à ce sujet le début du chapitre 2 : "La Tradition épistolaire", pp.231-257.

40. Laclos, Ed. cit., p.759, L.XXXV, n.6.

41. "Après que dix ou douze regards, ou toute une série d'actions qui peuvent durer un moment comme plusieurs jours, ont d'abord donné et ensuite confirmé les espérances, l'amant, revenu de son premier étonnement et s'étant accoutumé à son bonheur, ou guidé par la théorie qui, toujours basée sur les cas les plus fréquents, ne doit s'occuper que des femmes faciles, l'amant, dis-je, demande des assurances plus positives, et veut pousser son bonheur.

On lui oppose de l'indifférence, de la froideur ou même de la colère, s'il montre trop d'assurance; en France une nuance d'ironie qui semble dire : "Vous vous croyez plus avancé que vous ne l'êtes".

De L'Amour, pp.45-46.

42. " La Présidente s'y laisse prendre: elle n'a pas de point de comparaison. Mais le lecteur connaît, grâce à la correspondance avec la Marquise, le vrai visage et le style véritable du Vicomte. De ce point de vue, les lettres XXXIV par exemple et XXXVI sont révélatrices...Le style de la lettre XXXIV est la limpidité même, c'est celui de la conversation du XVIIIe, simple, raffiné, direct, sans recherche d'effet... Mais la lettre XXXVI, même en tenant compte qu'il ne s'agit plus là de rapporter des faits, mais d'exprimer des sentiments, est un modèle de rhétorique et de fabrication".
Delmas, Op. cit., p.388.

43. Lee, Vera; " Decoding Letter 50 in Les Liaisons dangereuses ". Romance Notes, 1969, Vol.X, No.2, pp.305-310.

44. On peut dater avec certitude trois rendez-vous:

1. Le 12 septembre: " Je revins au salon. J'y trouvai ma Belle établie sur une chaise longue dans un abandon délicieux " (L.LXXCI), écrit Valmont dans sa lettre du 17 septembre qui relate son retour au château, le 12.

2. Le 26 septembre: "Hier encore, quand vous vîntes me rejoindre dans le parc..." (L.XC), écrit Mme de Tourvel à Valmont, le 27.

3. Le 2 octobre: " Il ne m'en a pas fallu davantage, comme vous pouvez croire, pour essayer d'entrer chez elle; j'y trouvai moins de résistance que je ne m'y attendais " (L.XCIX), de Valmont le 2 octobre, très tard.

Bien qu'elles ne contiennent en elles-mêmes aucun détail précis, les lignes suivantes sont assez significatives et permettent de supposer que Valmont approche Mme de Tourvel plus facilement qu'auparavant :

> Quelquefois, n'osant fixer le danger, elle ferme les yeux, et se laissant aller, s'abandonne à mes soins (L.XCVI).

45. L.LXXVI, du 17 septembre, relatant le retour au château du 12; il est à noter aussi que Valmont n'a jamais eu un retard de cinq jours pour rapporter des événements à la Marquise.

L.XCIX, du 2 octobre: "Encore de petits événements". Il s'agit du tête-à-tête dans la chambre de la Présidente.

L.C, du 3 octobre, relatant le départ de la Présidente.

L.CX, du 11 octobre. Valmont intercepte les lettres de la Présidente à Mme de Rosemonde.

46. En ce qui concerne la technique romanesque de Laclos et l'art dramatique, voir: Blum, Carol; "A Hint from the author of Les Liaisons dangereuses? " Modern Language Notes (French issue), May 1969, Vol.84, no.4, pp.662-667.

47. Bien qu'ils prétendent généralement le contraire, la facilité n'était pas complètement bannies des entreprises des libertins. Pour le Comte de***, "un homme à la mode ne doit jamais entreprendre que des conquêtes sûres" (Les Confessions du Comte de***,p.88), et Valmont lui-même insistera deux fois au cours de sa lettre sur la satisfaction qu'il éprouve à rencontrer des femmes faciles : "Que nous sommes heureux que les femmes se défendent si mal" (L.IV).

48. Op. cit., pp.48-49.

49. Vailland, Roger; Laclos par lui-même, Paris, Le Seuil, 1953; voir surtout pp.55-73.

50. Cf. supra, p.105, n.107.
Pour le Duc de Richelieu (1696-1783), voir:
Pollitzer, M.; Le Maréchal galant, Louis, François, Armand Duc de Richelieu. Paris, Nouvelles Editions Latines, 1952.

Pour le Prince de Ligne (1736-1814), voir:
Du Bled, Victor; Le Prince de Ligne et ses contemporains. Paris, Calman-Levy, 1890;
et en ce qui concerne l'influence de ce libertin sur l'histoire littéraire des Liaisons dangereuses, lire:
Guy, Basil; "The Prince de Ligne, Laclos, and the Liaisons dangereuses : Two Notes". Romantic Review, Vol.LV, 1964, pp.260-267.

Pour le Duc de Lauzun-Biron (1747-1793), voir:
Comte R. de Gontaut Biron; Un célèbre méconnu, le Duc de Lauzun (1747-1793). Paris, Plon, 1937.

51. Dard, Emile; Le Général de Laclos, Auteur des Liaisons dangereuses. Paris, Librairie Académique Perrin, 1936 (1ère ed.1905).

52. "Je ne veux rien, devoir à l'occasion , prétexte Valmont en se ventant de s'être refusé à abuser de Mme de Tourvel le soir du 2 octobre (L.XCIX).

53. "J'ai risqué de perdre, par un triomphe prématuré, le charme des longs combats et les détails d'une pénible défaite..."(L.XXIII).

54. Il existe deux portraits de Valmont par Mme de Volanges (L.IX et L.XXXII), et un troisième par lui-même (L.XXIII).

Versac est décrit par Meilcour, dans les Egarements (p.119);

Valville, par son ennemie, Mme de Narton, dans les Lettres du Marquis de Roselle (L.XIII, et voir supra, pp.64-65);

et Lausane, par la Comtesse Emilie de Valmont, dans Le Comte de Valmont (T.I, L.III, voir supra, p.72).

55. " Le projet de Valmont prend sa source dans une certaine lassitude du libertinage et dans l'espoir de plaisirs nouveaux". Laufer; art. cit., p.87.

56. Le Dolmancé de Sade ne pensera pas autrement, quand il conseillera aux débutants et aux débutantes en libertinage, de blasphémer pour accroître leurs sensations de plaisir:

> "Mais c'est qu'il est essentiel de prononcer des mots forts ou sales, dans l'ivresse du plaisir, et que ceux du blasphème servent bien l'imagination".
>
> La Philosophie dans le Boudoir, Oeuvres complètes, T.III, p.434.

57. "1. L'admiration.
    2. On se dit : Quel plaisir de lui donner des baisers, d'en recevoir, etc.!"
    De l'Amour, p.43.

58. Ibid., p.68; et quelques lignes plus loin on note une dernière remarque qui peut s'appliquer plus spécialement à Valmont et aux libertins en général: " On ne sympathise pas avec le niais, ni avec le sourire à tout venant; de là, dans le monde, la nécessité d'un vernis de rouerie; c'est la noblesse des manières" (ibid., p.69).

59. Laclos; op. cit., p.437.

60. Op. cit., pp.385-393.

61. Les Confessions du Comte de***, pp.152-153.

62. Poulet, Georges; Etudes sur le Temps humain. T.II, La Distance intérieure. Paris, Plon, 1952, p.77.

63. Delmas; op. cit., p.385.

64. Ibid., p.391.

65. Laufer; art. cit., p.87.

66. Op. cit., p.389.

67. Laufer; art. cit., p.87.

68. Impression déjà notée par La Rochefoucauld dans une de ses maximes : "Plus on aime une maîtresse, et plus on est prêt de la haïr." Maxime 111.

69. Pieyre de Mandiargues, A.; Beylamour.
Paris, J.J. Pauvert, 1965, p.20.

70. Op. cit., p.5: "Question proposée dans un jeu de société:
Lequel rend plus heureux, de l'esprit ou du coeur?"

71. Op. cit., p.354.

72. L'Art d'aimer, Au siècle des Libertins et des Folles Marquises.
Société Parisienne d'Imprimerie, 1961, pp.37-43.

73. Louvet de Couvray; op. cit., p.47.

74. La Duchesse ou la Femme Sylphide.
Paris, Librairie Le François, 1946, p.77.

75. D'Hancarville, Hugues P.-J.;
Monuments du culte secret des dames romaines, pour servir de suite aux " Monuments de la vie privée des douze Césars ".
Rome, Imprimerie du Vatican, 1784 (En réalité, Nancy, Le Clerc; voir Barbier, op. cit., T.III, p.350).
Plusieurs faits (lieu, origine de la bibliothèque) permettent d'affirmer que l'exemplaire (1787) que nous avons découvert, grâce aux indications de M. J.-J. Bammert, historiographe, à la Bibliothèque Municipale de Remiremont (située dans l'ancien palais abbatial), circulait parmi les chanoinesses du " Chapitre des Nobles Dames de Remiremont " qui occupèrent les lieux jusqu'en 1791. Ce livre curieux, dont la destruction fut ordonnée par un arrêt du 19 septembre 1826, se trouve aussi à la Bibliothèque Nationale sous les cotes suivantes:

Ed.1784, Enfer 915, 916, 917;
Ed.1785, Enfer 912, 913;
Ed.1787, Enfer 930.

76. Des livres plus répandus, tels Les Bijoux indiscrets, contribuèrent aussi à entretenir ce libertinage intellectuel, plein d'allusions et de sous-entendus, comme en témoigne une remarque faite au cours d'une description du port de Livourne

> Sa gaieté [de Livourne] , sa propreté, ses jolis ponts, dont un est de marbre, lui donnent pour ainsi dire, un air coquet, et l'on pourrait l'appeler un bijou , si ce terme avait le droit de passer ici sans être critiqué.
> Brussel, Pierre; La Promenade utile et récréative de deux Parisiens, en cent soixante cinq jours.
> Avignon, Paris, chez Vente, 1768, T.II, p.167.

Pour avoir une idée du genre d'érotisme que représentaient aux yeux de la société cultivée du XVIIIe siècle les ouvrages plus raffinés de Crébillon fils et de Laclos, lire l'article de Jean-Louis Curtis :

Les " Glossies ", La Nouvelle Revue Française, Vol.XIV, Part.4, 1er octobre 1966, pp.694-698.

77. Il n'y en a que quatre dans le livre:

L.X, dans laquelle Mme de Merteuil raconte à Valmont la nuit qu'elle a passé dans sa petite maison avec Belleroche.

L.LXXI, où Valmont relate son "réchauffé" avec la Vicomtesse de M***.

L.LXXXV, où la Marquise dépeint son exploit sur Prévan.

L.XCVI, au cours de laquelle Valmont décrit sa première nuit avec Cécile.

Il faut aussi noter la suppression d'une lettre de Mme de Tourvel à Valmont, peu après sa défaite (L.CXXV bis pour M. Allem). Bien que les termes en aient été voilés ("sentiment", substitué à "désir charnel", "âme" pour "corps"), la Présidente confessait au Vicomte les visions érotiques qui la tourmentaient dans son lit, quand, il n'était plus avec elle.
Laclos, Ed. cit., p.818.

78. Seylaz; op. cit., p.55.

79. P.477.

80. Owen, Aldridge Alfred ; Essai sur les personnages des Liaisons dangereuses en tant que types littéraires.
Paris, Archives des Lettres Modernes, Minard, 1960.
Vol.III,No.31, p.45.

81. Op. cit., p.33.

82. Op. cit., p.32.

83. Voir les plaisanteries de Voltaire sur cette formule dans Micromegas, l'Homme aux quarante écus et le Taureau blanc.

84. La Vie de Marianne;
Ed. F. Deloffre,
Paris, Garnier Frères, 1957, p.22.

85. Ibid., p.8.

86. *Ibid.*, p.220.

87. *Le Paysan parvenu*, p.171.

88. *Ibid.*, p.179.

89. *La Vie de Marianne*, pp.40-41.

90. *Les Egarements du Coeur et de l'Esprit*, p.328.

91. Comme Mme de Merteuil et Valmont, Mme de Saint-Ange estime que le moyen le plus efficace pour pervertir une jeune fille est d'abord de lui faire perdre tout respect pour sa mère:

> Mille raisons de plus sont en ta faveur, Eugénie. S'il est une mère au monde qui doive être détestée, c'est assurément la tienne! Acariâtre, superstitieuse, dévote, grondeuse... et d'une pruderie révoltante, je gagerais que cette bégueule n'a pas fait un faux pas dans sa vie... Ah! ma chère, que je déteste les femmes vertueuses!.. Mais nous y reviendrons.
>
> Sade; *La Philosophie dans le Boudoir*, ou, *Les Instituteurs immoraux*.
> *Oeuvres complètes*, T.III, p.391.

92. *Lettres inédites de Choderlos de Laclos*, publiées par Louis de Chauvigny, Paris, Société du Mercure de France, 1904, Lettre du 22 germinal an VIII, pp.95-96.

93. Duclos, Ch.P.; *Acajou et Zirphile*.
Oeuvres complètes, T.II, p.342.

94. Emile Dard va même jusqu'à considérer l'affaire Valmont-Cécile comme une décision majeure de la Marquise, qui, faisant d'une pierre deux coups, éloigne ainsi Valmont de Mme de Tourvel et Danceny de Cécile."Dénonçant secrètement Danceny à Mme de Volanges, elle [Mme de Merteuil] la détermine à le chasser de chez elle et à emmener sa fille chez Mme de Rosemonde. Du même coup, elle écarte une rivale et la livre à Valmont qu'elle distrait ainsi, par une tentation piquante, de Mme de Tourvel".

Dard; *op. cit.*, p.38.

Bien que la suite de l'histoire donne raison à l'auteur de cette remarque, il semble prématuré d'affirmer qu'en faisant envoyer Cécile chez Mme de Rosemonde (L.LXIII du 9 septembre), Mme de Merteuil pensait déjà à Danceny. Ce n'est que le 15 octobre (L.CXIII) qu'elle l'annonce comme le successeur de Belleroche, et le 3 décembre qu'elle le rencontre pour la première fois en particulier. Les remarques de Valmont à son sujet sont purement galantes, du même ordre que celles que lui suggère au même moment la présence de Belleroche auprès de la Marquise.

95. A titre de curiosité, nous reproduisons ici ce que l'auteur d'une suite "véritable" aux *Liaisons dangereuses* fait dire à Cécile au sujet de la naïveté dont elle est dotée dans l'ouvrage de Laclos:

> Quand donc, après s'être, par des moyens que j'ignore, saisi de la correspondance dont il [Laclos] allait faire son livre, il commit la vilaine action de la publier, alors que les aventures qu'elle rapportait étaient encore toutes fraîches, au moins eut-il la générosité de donner à son amie figure de mère tendre, vertueuse, malheureuse et désespérée, comme du même coup à la ville, figure de victime, ce qui l'obligea de la présenter comme une imbécile.
> Je l'avoue : c'est contre cette légende de mon imbécillité que principalement je proteste ; et c'est pour la détruire que j'écris ceci. Non pas que je puisse prétendre à n'avoir pas été trompée. La Merteuil et Valmont avaient dans l'intrigue une habileté dont j'étais incapable; mais il est également vrai que je n'eus jamais l'innocence ni la stupidité qu'on m'impute; et c'est là ce que je veux qu'on sache.

Les Vrais Mémoires de Cécile Volanges, Rectifications et suite aux Liaisons dangereuses
(Anonyme) , Paris, Henry Goulet, 1926, T.I, p.6.

Un peu plus loin, au sujet de sa première nuit avec Valmont (L.XCVI), Cécile écrit sur le même ton:

> Je n'ai rien à dire contre ce récit [L. XCVI] . J'y trouve bien ce que Valmont put éprouver et penser ; car, pas un moment, jusqu'au jour que je dirai, il ne connut ma vraie nature. Mais, si je me plaisais comme lui à raconter pareille histoire, ja la rapporterais tout différemment:
> J'étais bien loin de dormir quand Valmont entra ; le tourment de l'attente me l'interdisait ; mais je tenais mes yeux mi-clos, curieuse de savoir comment il se présenterait. Sa façon me surprit, puis me déçut...
> (Ibid., pp.64-65).

Pour L. Versini, ce livre est de Lucas de Peslouan.
Op. cit., p.675.

96. "Contrairement à l'interprétation qu'on donne généralement de ce texte, très souvent cité, mais réduit à sa première phrase, il ne s'agit pas ici d'une occasion offerte à Valmont et à laquelle, pour une fois, il céderait, mais bien de l'effet de l'occasion sur Cécile, comme le contexte le montre évidemment. L'occasion provoquée et offerte par le séducteur a à combattre l'amour et la pudeur, elle est cependant victorieuse. Telle est la "puissance de l'occasion " sur les autres.

Delmas; op. cit., pp.353-354.

97. Voir à ce sujet l'article de Monique Gosselin : "Bonheur et Plaisir dans les Liaisons dangereuses". Revue des Sciences humaines, T.XXXV, no.137, janvier-mars 1970, pp.75-85.

98. C'est la raison pour laquelle nous ne pouvons accepter la remarque de Georges May, qui, n'ayant pas relié ce passage au processus d'auto-défense de Valmont, écrit, dans un article sur "Racine et les _Liaisons dangereuses_ ":

> La seule différence psychologique notable entre les monstres de Racine et ceux de Laclos est sans doute que le dernier a poussé l'intellectualité jusqu'à priver ses personnages de corps sensibles...
> ni Valmont ni la Merteuil n'ont de sens. Ils n'envisagent leurs corps --le leur et celui de leur complice--, que comme des instruments commodes pour infliger la honte ou le mal, mais non pas le plaisir. S'ils jouissent, ce n'est pas dans leurs nerfs, mais dans leurs cerveaux; car faire le mal, c'est s'imposer au monde et se couvrir de gloire...

The French Review, Vol.XXIII, 1949-1950, p.455.

TROISIEME PARTIE

LE PROJET MERTEUIL.

Chapitre I: Essais d'interprétation

> Les Liaisons sont la nuit du 4 août du libertinage aristocratique.
>
> Roger Laufer[1].

Pour connaître le secret des Liaisons dangereuses, le lent et quasi-imperceptible processus de destruction que Mme de Merteuil tisse autour de Valmont, il faut parvenir à reconstituer le caractère naturel des personnages et à retrouver leur individualité derrière les apparences qu'ils se donnent en société. Quand il s'agit de la Marquise, ses lettres au Vicomte sont notre meilleure source de renseignements. Plus prudente que lui quand elle agit-- comme le montre la mise en scène qu'elle organise autour de l'affaire Prévan-- elle étale parfois dans sa correspondance une franchise outrancière qui va jusqu'au cynisme. L'impudence des propos devient pour elle une manière habile de mieux dissimuler ses pensées. Pour Augustin-Thierry

> elle ne persifle pas; foncièrement mauvaise, elle n'est pas méchante. Seul son plaisir est de tromper. Elle érige le mensonge en système. L'intrigue est son élément, qui lui découvre le mobile secret des actions humaines, peut seul distraire l'ennui mortel qui la ronge désoeuvrée[2].

L'aveuglement qu'a montré le Vicomte devant certaines de ses lettres a prouvé qu'en laissant croire au pire, la Marquise réussit pleinement à dissimuler le vrai.

A Valmont les Liaisons dangereuses doivent leur succès. A Mme de Merteuil l'intrigue doit toute sa vitalité. Des deux antagonistes, c'est elle qui aura le premier et le dernier mot

(Lettre II, du 4 août, et lettre-billet CLIX, du 6 décembre). C'est elle aussi qui offrira au lecteur une conduite de plus en plus inattendue.

Dès que l'action est engagée des deux côtés (L.II et L.IV), la Marquise est supposée s'occuper de deux projets, d'abord celui qu'elle indique: se venger de l'infidélité d'un ancien amant, le Comte de Gercourt, en préparant méthodiquement son cocuage futur, puis de l'intrigue inattendue de Valmont, qu'elle veut contrôler sans toutefois heurter la susceptibilité du Vicomte dont elle recherche les services.

Ce n'est évidemment pas son projet qui peut la mettre en humeur. Pour A. Malraux, il ne représente d'ailleurs pas un motif suffisamment puissant pour la maintenir si longtemps dans la ligne de conduite rigoureuse qu'elle s'est fixée:

> Qu'une femme capable d'une énergie de cette sorte et à qui Stendhal eût prêté de " grands desseins " ne soit si longtemps occupée que de rendre cocu par avance un amant qui l'a quittée, serait une singulière histoire, si le livre n'était que l'application d'une volonté à des fins sexuelles. Mais il est tout autre chose[3].

Quant à l'entreprise de Valmont, si l'orientation que lui donne le Vicomte explique les premières humeurs de la Marquise, elle ne peut être la cause de la conduite surprenante de celle-ci avec Danceny, ni de son chantage à l'égard du Vicomte qui, dès le 26 novembre au soir, lui a obéi en tout point en envoyant à la Présidente la lettre de rupture irrévocable des " ce n'est pas ma faute ".

La conduite de Valmont ne permettant pas de répondre à la triple question qui reste sans réponse à la fin des Liaisons --pourquoi Mme de Merteuil refuse-t-elle de renouer avec Valmont, pourquoi décide-t-elle de n'avertir que Danceny de son retour à Paris dans le seul but, semble-t-il, de narguer

le Vicomte; enfin, comment expliquer le chantage final de la Marquise (L.CXLI et L.CLII)? --Mme de Merteuil se présente en définitive, et malgré les initiatives spectaculaires mais limitées du Vicomte, comme la véritable animatrice de l'intrigue.

Pourtant, tout en expliquant la supériorité de Mme de Merteuil sur Valmont, l'idée d'une Marquise personnifiant, selon Malraux, un mythe de la volonté et de l'intelligence, une mythologie en elle-même, n'apporte aucun indice sur les motifs de ses actes. Ce raisonnement devient même des plus embarrassants quand on constate la maladresse de plus en plus incompréhensible et dangereuse dont elle fait preuve envers le Vicomte. En surestimant les qualités psychologiques de la Marquise, on la dote d'un prestige qu'elle ne mérite qu'en partie. " Des jeunes gens, aveuglés par un enthousiasme qui touche à la hantise, ont voulu trouver dans les Liaisons dangereuses, comme dans le Rouge et le Noir, une glorification de l'énergie qui n'y est pas ", écrit Emile Dard, qui voit surtout, dans le livre de Laclos, l'ouvrage d'un ambitieux cherchant à acquérir par les lettres la gloire tapageuse que les armes lui refusaient[4]. Cet " enthousiasme aveugle " a trop souvent conduit le lecteur à dénaturer aussi les véritables intentions de la Marquise.

La première difficulté que l'on rencontre à son sujet provient en grande partie de son attitude essentiellement ironique. L'existence de sa lettre autobiographique en est la preuve immédiate, puisque, tout en y exposant les raisons générales de son comportement et les moyens qu'elle utilise pour paraître telle qu'elle le souhaite, elle ne craint pas de rappeler à Valmont qu'il manquait à sa gloire et qu'elle brûlait " de le combattre corps à corps, avant

même de l'avoir vu "(L.LXXXI).

On a remarqué que l'ironie existait déjà chez Valmont, mais qu'en aucune façon elle ne constituait une des composantes de son caractère. L'attitude du Vicomte n'est pas ironique en elle-même, sauf, bien entendu, si l'on admet comme foncièrement ironique la situation d'un libertin devenant amoureux de sa victime. Il se contente seulement d'ironiser. Pour lui l'ironie n'est qu'une habileté de plume et de langage parmi bien d'autres. Dès qu'il s'adresse à la Marquise, l'ironie fait souvent place à la sincérité ou à la mauvaise foi. Il est ému quand il lui rappelle son désir de renouer avec elle, mais il reste maladroit et ne trompe pas sa correspondante quand il affirme ne s'intéresser que par jeu à la Présidente. Il ne persifle vraiment que dans les passages bien précis où il tend à se montrer l'égal de Mme de Merteuil dans l'art de la raillerie et des sarcasmes.

Tout autre est l'ironie de la Marquise. Mme de Merteuil est ironique comme d'autres sont orgueilleux ou menteurs. L'ironie chez elle constitue une des bases de son caractère et ne doit pas être assimilée à une simple fantaisie d'expression. Tout au long du roman, nombreuses sont les situations où Mme de Merteuil contredit par ses actions ou par ses conseils les principes si complaisamment exposés dans la lettre LXXXI. Comme la correspondance de Valmont offrait l'image d'un homme partagé entre les règles du libertinage et la force des émotions, celle de la Marquise , d'une manière moins systématique, révèle une femme prétentieuse, mais incapable de s'en tenir à ce qu'elle prétend avoir décidé. Ainsi, tout en tenant compte de la convention littéraire --

c'est-à-dire ici, des exigences du roman épistolaire-- et tout en acceptant comme nécessaire pour l'intrigue l'existence des lettres de la Marquise, c'est pourtant elle qui, malgré ses principes de ne jamais écrire pour ne pas laisser d'indices, organisera et veillera à la correspondance de Cécile et de Danceny. Elle écrira même deux fois à ce dernier des lettres qui ne laissent aucun doute sur la nature de leurs relations(L.CXXXI et L.CXLVI). Laclos, conscient de ces irrégularités, confiera d'ailleurs à ce même Danceny le soin de les relever en lui faisant divulguer les lettres LXXXI et LXXXV pour alerter et monter l'opinion contre la Marquise.

Avant d'étudier l'attitude particulière de Mme de Merteuil envers Valmont, il est nécessaire d'examiner brièvement son comportement habituel à l'égard de ses relations. Loin de n'être que cette figure surhumaine, cette " mythologie " définie par Malraux, ou le personnage inhumain dont nous allons parler, décrit par R. Laufer et A. Vartanian, la Marquise de Merteuil s'apparente aussi aux héroïnes de Crébillon: vives, séduisantes et parfois même touchantes.

Si l'on ne tient pas compte des intentions qui motivent son apparente fantaisie, la Marquise agit avec Danceny de la même façon que Mme de Lursay avec Meilcour. Les deux marquises ont sensiblement le même âge, jouissent d'une même fortune, d'un rang social et d'une célébrité mondaine identiques. Elles possèdent en commun un passé assez mouvementé et, après avoir profité de bonne heure d'un veuvage venu fort à propos,elles prétendent vouloir mener une existence effacée et exemplaire. De culture identique, elles lisent les philosophes. Toutes deux sont très sensibles

à l'opinion publique: la Marquise de Lursay " avait compris enfin que les femmes se perdent moins par leurs faiblesses que par le peu de ménagement qu'elles ont pour elles-mêmes; et que, pour être ignorés, les transports d'un Amant n'en sont ni moins réels, ni moins doux "[5]. Mme de Merteuil s'appuie sur des observations semblables quand elle écrit:

> les hommes qui ne me plaisaient point furent toujours les seuls dont j'eus l'air d'accepter les hommages. Je les employais utilement à me procurer les honneurs de la résistance, tandis que je me livrais sans crainte à l'Amant préféré. Mais, celui-là, ma feinte timidité ne lui a jamais permis de me suivre dans le monde (L.LXXXI).

Leurs attitudes, répondant aux mêmes besoins, sont assez semblables. Mme de Lursay "avait l'esprit vif, mais sans étourderie, prudent mais dissimulé...Elle avait étudié avec soin son sexe et le nôtre, et connaissait tous les ressorts qui les font agir "[6], tandis que Mme de Merteuil fixait son " attention sur l'expression des figures et le caractère des physionomies et [y gagnait] ce coup d'oeil pénétrant..." (L.LXXXI). L'une et l'autre enfin s'efforceront de séduire et puis répondront aux avances de leurs élèves. Mais toute ressemblance doit s'arrêter là. Pierre Lièvre limite très justement cette tentation de rapprochement quand il écrit au sujet de Mme de Lursay:

> La Marquise de Merteuil des Liaisons n'est pas plus habile ni plus rouée, mais elle est pétrie de méchanceté tandis que madame de Lursay, un peu plus âgée, est toute bonté, et bonté voluptueuse[7].

Mme de Lursay est la bonté même, dans le sens où elle ne cherche qu'à jouir des avances de Meilcour; elle l'est pour le tact et la discrétion dont elle fait preuve pour l'aider à se déclarer d'une manière naturelle qui respecte les règles et les gradations des

approches courtoises. Meilcour n'aura rien à craindre d'une aventure avec elle. Il n'en serait pas ainsi avec Mme de Merteuil et avec son entourage où " pas un couple, une seule fois, n'entre dans un lit sans une idée de derrière la tête "[8]. Car Mme de Merteuil a dépassé ce stade de la jouissance égocentrique. Elle ne cherche même pas à pouvoir se flatter un jour des avances de Danceny. Contrairement à une idée bien établie, elle n'est nullement disposée à se satisfaire de quelques banales sensations à fleur de peau. Le mépris qu'elle a en réalité pour le genre de plaisir que peut connaître Valmont avec Cécile le prouve assez, et le souvenir ému qu'elle conserve de sa première liaison avec le Vicomte laisse entendre qu'il n'était pas seulement question pour elle d'un simple passe-temps.

Comme Gaudet d'Arras, elle séduit pour subjuguer et pour faire de ses conquêtes des adeptes de ses principes. Avant même de s'occuper personnellement de Danceny, elle demande à Valmont de faire comprendre au Chevalier que " la vraie façon de vaincre les scrupules est de ne laisser rien à perdre à ceux qui en ont " (L.LI). Quant à Cécile, après avoir espéré qu' " elle deviendra une de nos femmes les plus à la mode " (L.XX), elle doit reconnaître à regret qu'elle ne sera tout au plus qu'une " femme facile ", une machine à plaisir " qui n'aura pas même " l'étoffe " d'une " intrigante subalterne " (L.CVI).

Il y a du Versac en elle, mais avec plus de perversité. Quand le roué de Crébillon enseigne à son élève le mépris des femmes, il défend et glorifie la suprématie de son sexe. Quand Mme de Merteuil incite Belleroche et surtout Danceny à la débauche, elle

transforme d'honnêtes fils de famille en libertins dépravés qui tôt ou tard se retourneront contre elle. L'égarement des sens auquel elle les entraîne les conduira à rechercher un libertinage plus méthodique qui leur fera découvrir les idées et les principes anti-féministes d'un Versac, d'un Valville et d'un Gaudet d'Arras. Il est naturel que Meilcour quitte Mme de Lursay à la fin des Egarements, en lui promettant " de la voir le lendemain matin de bonne heure "[9], et qu'inversement, Danceny n'hésite pas un instant à faire circuler les lettres qui peuvent le mieux discréditer son ancienne maîtresse.

Mme de Lursay n'est pas le seul personnage qui permette de rapprocher certains aspects de Mme de Merteuil aux libertines de la " première heure ". Les Lettres de la Marquise de M*** au Comte de R*** (1732)[10], premier ouvrage important de Crébillon, présentent une héroïne à double visage: la Marquise enjouée, capricieuse et spirituelle des trente-six premières lettres, puis l'héroïne passionnée et abandonnée de la seconde partie.

On ne peut négliger la ressemblance qui existe entre les premières lettres de la Marquise de M*** et celles que Mme de Merteuil envoie à Valmont. Des circonstances semblables suscitent chez l'une comme chez l'autre des réactions, c'est-à-dire, des remarques identiques. Une malice capricieuse à plaisanter leur amant, futur ou ancien, sur ses élans passionnés et sur ses maladresses développe chez les deux marquises un style analogue où, bien souvent, le mot d'esprit cache élégamment quelques remarques moins agréables.

Au début de sa correspondance, la Marquise de Crébillon ne cherche

qu'à s'amuser pour dissiper l'ennui auquel la condamne la négligence de son époux. Aucun engagement ne la lie encore à son correspondant. Rien ne lui coûte d'écrire au Comte : " Je veux bien encore vous dire que je vais ce soir chez Madame de***...Je vous ordonne de vous y trouver " (L.II). De même, la Marquise de Merteuil, de retour à Paris, promet une entrevue à Valmont: " Je ne peux pas vous dire positivement le jour; mais vous ne doutez pas que dès que je serai arrivée, vous n'en soyez le premier informé "(L.CXLV). Peu après, la Marquise de M*** hausse le ton, mais elle évite encore les accents de colère inélégants:"Savez-vous qu'enfin votre obstination me révoltera tout de bon, et que nous romprons infailliblement ensemble? Comment faut-il donc s'y prendre, pour vous forcer à laisser les gens en repos? "(L.VI). Et c'est avec le même esprit et la même fermeté que Mme de Merteuil réprimande Valmont: " Savez-vous, Vicomte, que votre Lettre est d'une insolence rare, et qu'il ne tiendrait qu'à moi de m'en fâcher? " (L.V). Toutes deux émettront les mêmes doutes sur la gravité de la maladie " diplomatique " de leurs correspondants, et n'en apprécieront guère les subterfuges plutôt puérils. La Marquise de M*** persifle gentiment : " Hé quoi! Mon pauvre Comte, vous êtes malade, et malade d'amour, le cas est singulier! Mes rigueurs vous coûteront la vie! Je ne me croyais pas si redoutable " (L.IX), tandis que Mme de Merteuil paraît presque vexée du peu d'imagination de Valmont: " je veux encore vous dire que ce moyen de maladie que vous m'annoncez vouloir prendre, est bien connu et bien usé. En vérité, Vicomte, vous n'êtes pas inventif! "(L.CXIII).

Voilà pour le ton; mais les analogies ne s'arrêtent pas là. L'une et l'autre réagiront bien souvent de façon identique à des

situations semblables. De son amant, le Comte de R***, que ses faveurs renouvelées rendent beaucoup moins attentif et galant qu'autrefois, la Marquise de Crébillon dira: " J'ai même envie de vous faire recommencer, et de vous voir vous donner les soins qu'il vous a fallu pour m'acquérir " (L.XXXIX). C'est de la même façon que parlera Mme de Merteuil en songeant à son ancienne liaison avec le Vicomte: " Le Valmont que j'aimais était charmant..! Ah je vous en prie,Vicomte, si vous le retrouvez, amenez-le-moi; celui-là sera toujours bien reçu " (L.CLII).

Toutes deux nous renseignent sur leur éducation commencée vers l'âge de quinze ans, dans un milieu peu favorable aux exemples formateurs. L'héroïne de Crébillon nous dit:

> Figurez-vous que dans cet âge où les filles sentent qu'elles doivent plaire et qu'elles le veulent, je ne le sentais ni ne le voulais.Une éducation prise au milieu du grand monde, un peu de raison, beaucoup de fierté, de bons avis m'avaient éclairée sur les ridicules des hommes, je les voyais sans plaisir et les entendais avec dégoût (L.XL.).

Celle de Laclos commence ainsi:

> Entrée dans le monde dans le temps où, fille encore, j'étais vouée par état au silence et à l'inaction, j'ai su en profiter pour observer et réfléchir... J'étais bien jeune encore,et presque sans intérêt (L.LXXXI).

Remarquons que ces intrigantes prétendent toutes deux n'avoir eu, au début de leur vie mondaine, aucun intérêt pour ce qui allait devenir leur unique occupation.

Pourtant malgré ces nombreuses analogies, les impressions laissées par Mme de Lursay et la Marquise de M*** sont bien différentes de celles que nous gardons de Mme de Merteuil.

Par son désir de pervertir Cécile de Volanges et surtout de la souiller

moralement et physiquement, Mme de Merteuil annonce, quoique très timidement encore, les dames maquerelles du Marquis de Sade, telles les quatre narratrices des Cent vingt journées de Sodome, torturant sans frémir les filles qui leur sont confiées pour leurs démonstrations. Il est toutefois certain qu'en aucun cas la Marquise n'aurait voulu s'associer à ces femmes dont les noms (Duclos, Champville, la Martaine et la Desgranges) indiquent la différence de condition. A la destruction des esprits fait suite celle des corps; le " mal moral " cède le pas au " mal physique ". La torture corporelle n'existe pas chez Laclos où la contrainte s'exerce uniquement au niveau de l'esprit et de la sensibilité de l'adversaire.

Bien que ces remarques n'expliquent toujours pas davantage le comportement de Mme de Merteuil envers Valmont, du moins montrent-elles dans quel sens la Marquise pousse le Vicomte à réaliser les projets qu'elle lui a confiés. Et c'est pour lui obéir que Valmont se situera, en fin de compte, à mi-chemin de Versac et du Marquis de Bressac de Justine, entre le " fat inconséquent " et le " scélérat méthodique ".[11]

Au problème psychologique posé par Mme de Merteuil et que l'on peut résumer par la bévue incompréhensible du " Hé bien! la guerre " (L.CLIII), les réponses les plus diverses ont été proposées.

A. et Y. Delmas retiennent la solution toujours ambiguë --tant qu'une explication convaincante du phénomène n'aura pas été donnée--

de l'acte gratuit.

> La notion d'acte gratuit n'était pas définie à l'époque de Laclos et pourtant il semble bien que l'auteur des Liaisons dangereuses l'ait suggérée dans ce passage [il s'agit d'une remarque de Laclos à Mme de Riccoboni, dans laquelle il estime que Mme de Merteuil " se permet un grand mal pour un très léger intérèt "]. La Marquise ne poursuit pas de fins utiles, pas même pour elle-même; l'intérêt qu'elle peut tirer de ses actes est infime par rapport au jeu des forces qu'elle met en mouvement. Son intelligence et ses vues sont profondes mais elle n'a pas l'énergie de les utiliser à de grands desseins[12].

Cette interprétation, valable sur le plan psychologique, puisqu'il s'agit des réactions souvent imprévisibles de l'esprit féminin, détruit cependant en partie la valeur des Liaisons. Elle refuse d'accorder des motifs raisonnés aux péripéties de l'intrigue.

Face à cette solution trop facile et dont la faiblesse est, par définition, de se supporter par elle-même et sans preuves, des réponses plus complexes ont été proposées.

Reprenant sur bien des points l'article de R. Laufer sur " la structure dialectique des Liaisons dangereuses, " Aram Vartanian considère la Marquise comme un être double, une tête d'homme sur un corps de femme: " she personifies the possibility of an equivalence, or confusion, of the sexes "[13]; et il la range en quelque sorte dans la famille littéraire des monstres psychologiques, sinon moraux. Sur le plan pratique, l'androgynie de la Marquise est réalisée grâce à son association avec Valmont. Depuis le pacte, les deux antagonistes ne doivent plus constituer qu'une seule entité agissante dont Mme de Merteuil serait la tête et Valmont le corps, et où les rôles sont parfois inversés au point que Laufer concluait déjà, trois ans plus tôt, que " Valmont se fait femme, la Merteuil se fait homme "[14].

Mais cette union n'est pas parfaite. Le Vicomte et la Marquise réagissent sans cesse comme deux personnes bien distinctes et de natures souvent opposées. Pour A. Vartanian, plus encore qu'à une fusion des sexes, le couple Valmont-Merteuil nous fait assister à une lutte pour l'égalité des sexes. Mais la Marquise veut trop entreprendre et montre inconsciemment qu'elle dépend encore beaucoup trop de Valmont pour parvenir à cette égalité qu'elle recherche. " The Marquise cannot, in fact, quite sustain the part she has assumed for herself "[15]. Par ses qualités sociales et mondaines, et par le souvenir de leur première liaison, Valmont personnifie à ses yeux l'homme idéal et le plus qualifié pour mener à bien le marché qu'elle lui a proposé. Elle oublie cependant qu'il est aussi le plus dangereux, parce qu'il est le seul à bien la connaître. Il a su conserver son respect en la considérant, à son tour, comme la seule femme intelligente qu'il ait rencontrée. Pour ce critique, la catastrophe finale s'explique aux deux niveaux constitutifs de la Marquise. Mme de Merteuil perd la tête quand, à l'encontre de tous ses calculs, Valmont est capable, d'une part, de sacrifier la femme qu'il aime en lui envoyant la lettre de rupture et de l'autre, de la ridiculiser publiquement en brisant son intrigue avec Danceny. Sur le plan idéologique, le dénouement indique que Mme de Merteuil est redevenue femme. Ses décisions et le ton de ses menaces sont les réactions d'une femme jalouse et d'une intrigante qui vient de subir un échec: " the Marquise feels cornered, loses her head, and lashes out in blind fury with the retaliatory action that will precipitate their mutual ruin. In the <u>dénouement</u> that follows, the proper role of each sex is re-affirmed

with a vengeance "[16]. De même pour Laufer, " leur complicité est dès le départ antagonisme, et leur volonté de puissance paroxystique, dans une certaine mesure, conduite d'échec. Davantage, ce lien de complicité porte en lui la nostalgie trouble d'une liaison dont la qualité les a tous deux surpris...l'ombre d'une jalousie indistincte va désormais porter sur leurs plus froides argumentations "[17].

Le problème posé par Laclos dans les Liaisons dangereuses dépasse de beaucoup celui que pouvait engendrer l'intrigue initiale. L'inégalité de l'homme et de la femme qu'il étudiera, dès l'année suivante, dans son essai sur l'éducation des femmes, se présente différemment selon qu'il s'agit d'une égalité sociale ou d'une égalité des sexes. Les difficultés, que peut créer la reconnaissance de cette seconde forme, n'échappèrent pas à l'écrivain: Mme de Merteuil perdra la victoire qu'elle a longtemps tenue pour avoir oublié qu'elle ne devait lutter qu'avec ses propres armes.

Mais cette théorie d'une dualité constitutive de la Marquise n'élucide pas toutes les réactions de l'héroïne. A. Vartanian l'admet lui-même au cours de son article quand il dit que

> the reasons for her refusal of Valmont are never made clear, since she replies to his demands with equivocation. The reader can only conjecture as to what she actually has in mind. Perhaps Mme de Merteuil wishes first to finish with Danceny before gratifying Valmont's desire. Perhaps she merely intends to whet Valmont's appetite by a bit of delay. Or perhaps she had never meant to keep her bargain, planning all along to outwit Valmont and prove thereby her superiority over him, as she did with Prevan [18].

Cette théorie n'explique pas non plus l'alternance d'humeur et

de sarcasmes de la quatrième partie qui tranche tant avec le ton dégagé et autoritaire de sa correspondance du début.

Les raisons évoquées dans la lettre autobiographique n'éclairent qu'imparfaitement les actions de Mme de Merteuil. Comme le long discours tenu par Versac à Meilcour au cours de leur promenade à l'Etoile, la lettre LXXXI n'est qu'une justification de la conduite de la Marquise telle que nous pouvons l'observer au cours du roman. Elle ne l'éclaircit pas. Mme de Merteuil ne précisera jamais pourquoi, dès son enfance, elle était décidée à " venger son sexe ".

Chapitre II: Naissance d'un projet.

> Séduite par votre réputation, il me semblait que vous manquiez à ma gloire; je brûlais de vous combattre corps à corps.
>
> Laclos, Les Liaisons dangereuses, L.LXXXI.

A Valmont, maître roué et modèle traditionnel des héros de ce genre pour la pureté de la méthode dont il se prétend le champion, s'oppose au même niveau dans les Liaisons, son homologue féminin, la Marquise de Merteuil.

Toute l'intrigue et la tragédie finale reposent sur un malentendu initial consciemment suscité et entretenu par la Marquise. Le pacte scellé sur l'ottomane, et probablement à sa requête, est interprété différemment de part et d'autre. Valmont se flatte d'avoir acquis une demi-victoire, c'est-à-dire, une promesse de capitulation de la part de Mme de Merteuil. Mais pour elle cette entente ne sera que ce qu'elle désire qu'elle soit: l'association de deux escrocs, " de ces deux fripons qui se reconnurent en jouant " (L.CXXXI), et qui se promirent de ne se faire aucun mal et de partager de moitié les frais du jeu en se quittant. Tous deux se sont rendus réciproquement la liberté, en se promettant de toujours s'annoncer leurs prouesses galantes. Pour Valmont, un tel geste venant de la Marquise confirme la grande confiance qui existe entre eux, et entre eux seuls.

Pour la Marquise, cependant, cette décision revêt une tout autre signification. Le " pacte " constitue pour elle un excellent moyen de duper le Vicomte et de reprendre, et non d'échanger, sa

liberté vis-à-vis de lui, sans qu'il s'en aperçoive. Le véritable point de départ des Liaisons dangereuses et une des causes du danger de leur liaison, n'est ni l'établissement d'un modus vivendi amical entre deux libertins toujours attirés l'un par l'autre, mais qui veulent s'octroyer un répit provisoire, ni le projet de la Marquise de se venger de son ancien amant, le Comte de Gercourt. C'est d'abord la mise à l'écart du Vicomte, tout en le maintenant en disponibilité, (elle n'ignore pas le danger qu'il y aurait de lui parler de renvoi); et c'est ensuite, la reprise unilatérale de sa liberté: deux réactions naturelles chez une femme qui ne s'est jamais remariée " uniquement pour que personne n'ait le droit de trouver à redire à [ses] actions " (L.CLII). En outre, des raisons plus personnelles, qu'il ne lui est pas permis de révéler, la poussent à prendre cette décision maintenant. Plus prudente que Valmont, elle connaît ses faiblesses. Malgré toutes ses précautions, elle est restée sensible aux cajoleries les plus banales et qui, pour cette raison, la mettent en humeur. Elle déteste Valmont quand il affecte un ton suppliant, car c'est alors qu'elle le craint le plus. Pour la même raison, elle reprochera à Danceny son ton doucereux (L.CXX) qu'elle trouve à la fois ridicule et flatteur. Avec Prévan, elle n'engagera qu'un combat limité où l'amour ne peut avoir place: " Quant à Prévan, je veux l'avoir et je l'aurai " (L.LXXXI). Là aussi, elle n'est pas certaine de ses réactions devant cet homme qui ne lui déplaît pas.

S'étant ainsi, dans un premier temps, libérée de la présence physique de Valmont, la Marquise peut travailler à son " grand dessein " : venger son sexe et maîtriser l'autre --ce qui, sur le plan pratique, consiste à vaincre Valmont dans un " combat

corps à corps ". Pour reprendre la terminologie militaire si prisée des libertins, nous dirons que les Liaisons dangereuses relatent le dernier épisode de cet ultime combat décidé par la Marquise depuis le jour où elle a entendu parler de Valmont pour la première fois. La guerre des sexes, poussée à ce point, est en train de faire perdre au libertinage mondain son caractère originel de jeu de société. Aux conventions sociales qui dictaient la tenue des rapports mutuels, fait place maintenant l'agressivité des sexes qui s'affrontent. " L'Homo Ludens " des petits-maîtres disparaît au profit de " l'Homo Belligerens "[19] des roués.

Dans ce duel à mort où, malgré la supériorité intellectuelle de Mme de Merteuil, l'homme, par sa nature, aurait dû l'emporter, Valmont échoue pour s'être rendu compte seulement le 4 décembre (L.CLIII) de la situation exacte dans laquelle l'a conduit la Marquise. En annonçant à Mme de Merteuil qu'à partir de ce jour il serait ou son amant ou son ennemi, Valmont n'envoie pas un ultimatum, il montre simplement qu'il a enfin compris ce qu'on lui veut, et qu'il accepte le défi. Il est prêt au combat dont les deux issues ne peuvent être que l'humiliation de l'adversaire ou sa propre déchéance.

Mais cette décision prise le 4 décembre arrive trop tard. Il y a déjà quatre mois, jour pour jour, que la Marquise lui adressait sa première interpellation (L.II). Pendant ces quatre mois, ignorant qu'il était en guerre et non en paix avec elle, il agit imprudemment et il épuise ses forces en combats inutiles (Cécile, Tourvel), habilement suscités et entretenus par Mme de Merteuil.

La Marquise de Merteuil n'est pas un personnage unique dans la littérature. En 1750 paraissait la première édition des Lettres de Ninon de Lenclos au Marquis de Sévigné. Attribué d'abord à Crébillon fils, à la suite d'une remarque erronée de Voltaire, l'ouvrage est l'oeuvre d'un avocat d'Angers, Louis Damours[20]. Jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, le livre passa pour un recueil de lettres authentiques, échangées entre Ninon de Lenclos et le fils de La Marquise de Sévigné. Dans son Essai sur les personnages des Liaisons dangereuses en tant que types littéraires, Alfred Owen Aldridge établit un parallèle détaillé entre les Lettres de Ninon et les Liaisons dangereuses:

> Les deux plus importants parallèles avec les Liaisons dangereuses ont pour objet le personnage de Ninon et son rôle dans la structure du roman. Elle représente le type de la femme libertine qui sert d'animatrice en exprimant sa philosophie de la galanterie à un confident, lequel agit selon ses conseils pour mener sa campagne de séduction[21].

Désoeuvré, le jeune Marquis de Sévigné demande à Ninon, qui pourrait facilement être sa mère, de lui faire connaître par lettres son opinion sur la galanterie et son expérience sur la conduite des aventures galantes. Comme au même moment il fait la connaissance d'une belle et vertueuse Comtesse, veuve de fraîche date, et qu'il désire la séduire, les lettres de Ninon se transforment en un véritable cours de séduction par correspondance. Pour Ninon, qui refuse le sentiment et pour qui l'amour est uniquement physique, " le caprice est le sel de la galanterie "[22]. Tour à tour, elle conseille à son élève du sang-froid et de l'effronterie dans ses attaques, de la modération dans l'expression de sa passion, et l'emploi d'une seconde maîtresse pour forcer la première à

dévoiler ses sentiments.

Au cours d'une visite à la campagne, Ninon rencontre la Comtesse. Elle est conquise par les charmes et la vertu de la jeune femme, et se lie d'amitié avec elle. Elle change d'opinion et conseille au Marquis de choisir entre le mariage et la simple amitié de la Comtesse. Le premier conseil prévaudra. Avec l'approbation de Ninon, le Marquis propose le mariage à sa Comtesse le jour où elle allait fuir la ville sous prétexte d'entrer en possession de l'héritage de son mari.

Des détails plus précis encore soutiennent les conclusions du critique.

> Valmont, rappelant à la Marquise sa promesse écrite de lui accorder de nouveau ses faveurs, remarque: " Je ne veux pas en faire un billet de La Chatre ". Ceci fait allusion à un amant de Ninon, qui lui fit promettre par écrit de lui rester fidèle chaque fois qu'il partirait en voyage. Lorsque Ninon manquait à sa parole elle disait: " Ah! le bon billet qu'a La Chatre "[23].

Pour lui, tous les personnages des Liaisons se trouvent déjà en germe dans Les Lettres de Ninon, où le jeune Marquis, avec l'âme d'un Danceny, apprend à devenir aussi roué que le Valmont de Laclos:

> Que Laclos ait lu ou non les pseudo-lettres de Ninon de Lenclos, il reste que le recueil contient incontestablement l'essentiel de la structure des Liaisons dangereuses[24].

C'est à une oeuvre beaucoup plus rapprochée de la publication des Liaisons que nous appliquerons la conclusion précédente. Diderot, dans Jacques le Fataliste[25] fait raconter par l'un des personnages les plus volubiles de son roman, l'hôtelière, une histoire qui contient en germe tous les éléments d'intrigue et même plusieurs traits de caractère développés dans les Liaisons dangereuses.

Le stratagème du pacte sur l'ottomane imaginé par la Marquise de Merteuil, dans le seul but d'humilier Valmont et non de se venger de Gercourt, ressemble sur bien des points à la ruse employée par Mme de la Pommeraye pour se venger du Marquis des Arcis.

Inquiète de voir son amant, le Marquis des Arcis, lui prêter de moins en moins d'attention, Mme de la Pommeraye feint de lui ouvrir son coeur pour le mettre en confiance et pour recevoir à son tour l'aveu de ses trahisons: procédé fréquemment employé entre " honnêtes gens ". Le marquis, naïf, approuve sa décision. " La première de nos conventions ne fut-elle pas que nos âmes s'ouvriraient l'une à l'autre sans réserve ? "[26] rappelle-t-il d'ailleurs à la Marquise. Celle-ci s'accuse ensuite hypocritement de ses fautes, au grand soulagement du Marquis qui s'en croit quitte pour la peur.

La situation ainsi clarifiée par la ruse de Mme de la Pommeraye, celle-ci, " renfermant en elle-même le dépit mortel dont elle était déchirée ", décide et fait admettre au Marquis qu'ils continueront à se voir et à se livrer à la confiance de " la plus tendre amitié".

> Vous recouvrerez toute votre liberté, vous me rendrez la mienne; nous voyagerons dans le monde; je serai le confident de vos conquêtes; je ne vous cèlerai rien des miennes...[27]

Le pacte conclu, ils " s'embrassèrent enchantés l'un de l'autre et se séparèrent " .

S'étant ainsi libérée de la compagnie de son amant, tout en lui promettant, comme Mme de Merteuil à Valmont, une amitié éternelle, Mme de la Pommeraye songe à se venger de ses infidélités:

> Lorsque les premières fureurs furent calmées, et qu'elle jouit de toute la tranquilité de son indignation elle songea à se venger, mais à se venger d'une manière cruelle, d'une manière à effrayer tous ceux qui seraient

> tentés à l'avenir de séduire et de tromper une honnête femme[28].

Mais supérieure en celà à Mme de Merteuil, qui perdra tout pour n'avoir jamais su exactement de quelle façon marquer sa victoire sur Valmont, Mme de la Pommeraye va faire subir à des Arcis la pire humiliation qui puisse être infligée à un libertin: lui faire épouser la fille qu'il désire et qu'il n'est pas parvenu à séduire.

Son plan est simple. Mme de la Pommeraye découvre une veuve de petite noblesse, ruinée, inconnue, qui sous un nom d'emprunt, Mme Duquênoi, travaille avec sa fille pour tenir la petite auberge populaire qui leur permet de subsister. Elle s'attache les deux femmes par des pensions, et leur demande pour tout remerciement de mener dans le quartier une vie de dévotes exemplaires. Le Marquis des Arcis, qui a l'occasion de les rencontrer souvent, s'éprend de la jeune fille. Il confie ce goût naissant à Mme de la Pommeraye et lui avoue même qu'il ne pourra vivre sans la demoiselle. Encouragé par l'attitude sympathisante de son ancienne maîtresse, il lui demande d'intercéder pour lui auprès des deux femmes.

Devant cette confirmation brutale de l'inconstance de son amant dont chaque parole était comme " un coup de poignard dirigé [contre son] coeur "[29], Mme de la Pommeraye tient bon et accepte de perdre irrémédiablement son amant, pourvu que sa vengeance le tourmente jusqu'à la mort.

Son projet se développe comme elle l'avait prévu. Elle incite des Arcis à courtiser son idole, que rien ne parvient à faire fléchir. Après plusieurs mois de marchandages inutiles, le Marquis revient annoncer penaud à sa maîtresse qu'il " arrive déterminé

à la plus haute sottise qu'un homme de [son] état, de [son] âge et de [son] caractère puisse faire "[30]: il épouse Mlle d'Aisnon. Dès le lendemain du mariage, Mme de la Pommeraye triomphante, mais vaincue (car " elle touchait au moment où la perte d'un amant ne se répare plus "[31]), apprend au Marquis la véritable condition de sa femme.

Mais l'histoire, commencée dans la meilleure tradition des conteurs libertins, se termine sur la note moralisante chère à Diderot. Le Marquis des Arcis apprend à mieux connaître sa nouvelle femme. Les mauvais traîtements qu'il lui inflige au début de leur mariage ne la font même pas murmurer et n'ont pour seul effet que de faire partir la belle-mère au couvent. Loin de passer ses jours à se mortifier, il affirme qu'il ne se repent de rien et " que cette Pommeraye, au lieu de se venger, [lui] aura rendu un grand service "[32].

Bien souvent, les deux antagonistes de Diderot réagissent comme ceux de Laclos. Comme Valmont, le Marquis des Arcis avoue à plusieurs reprises qu'il ne peut vivre sans Mlle d'Aisnon: " Cette créature angélique m'obsède ". Il a besoin " d'avoir cette femme ". " Faut-il l'avouer franchement? Il faut que j'aie cette fille-là, ou que j'en périsse "; et il l'aura " à quelque prix que ce fut." Pour se rapprocher de la jeune fille, il se confie lui aussi au confesseur de ces dames. Ce dernier, " après avoir mis toutes les difficultés hypocrites qu'on peut apporter à une intrigue malhonnête, et vendu le plus chèrement qu'il lui fut possible la sainteté de son ministère, se prêta à tout ce que le

Marquis voulut ". Il fait supprimer la pension que le curé leur versait à titre d'indigentes; il travaille " au tribunal de la confession à jeter la division entre la mère et la fille " , et parle de ses charmes à la plus jeune pour l'avertir de " l'impression qu'en avait éprouvée un honnête homme qu'il ne nommait pas, mais qui n'était pas difficile à deviner "[33]. C'est aussi grâce à ce confesseur beaucoup moins scrupuleux que le Père Anselme, que le Marquis fait parvenir sa première lettre à Mlle d'Aisnon, dans laquelle il lui " peignait sa passion aussi violente qu'elle l'était, et proposait des conditions fortes, même un enlèvement "[34].

De son côté, Mme de la Pommeraye possède la même volonté que Mme de Merteuil. Elle aussi cache son projet de vengeance, en persuadant son amant qu'ils sont toujours grands amis. Tout au long de l'intrigue, elle ne s'adresse qu'avec la plus grande fermeté au Marquis et le ton de ses invectives s'accorde parfois mot pour mot à celles que Mme de Merteuil place au début de ses lettres.

> Marquis,..prenez y garde, cela vous mènera loin; il pourrait arriver un jour que mon amitié, dont vous faites un étrange abus, ne m'excusât ni à mes yeux ni aux vôtres[35].
>
> Eh bien! Marquis, ne faut-il pas que je sois bonne? Trouvez-moi à Paris une femme qui en fasse autant[36].

Comme la Marquise de Merteuil, elle considère son action comme une véritable défense de son sexe. Sa vengeance sera terrible, car elle doit servir d'exemple et intimider les séducteurs malhonnêtes. Elle explique à des Arcis le lendemain de son mariage le rôle qu'elle vient de jouer dans cette aventure et les raisons qui l'y ont décidée:

> Marquis...apprenez à me connaître. Si les autres

> femmes s'estimaient assez pour éprouver mon ressentiment, vos semblables seraient moins communs. Vous aviez acquis une honnête femme que vous n'avez pas su conserver; cette femme, c'est moi; elle s'est vengée en vous en faisant épouser une digne de vous. Sortez de chez moi, et allez vous-en rue Traversière, à l'hôtel de Hambourg, où l'on vous apprendra le sale métier que votre femme et votre belle-mère ont exercé pendant dix ans, sous le nom d'Aisnon[37].

Pour elle aussi, les dévots connaissent une existence certainement moins pénible qu'on le prétend: " Nous plaignons les dévots; les dévots nous plaignent: et à tout prendre, je penche à croire qu'ils ont raison "[38]. La loi naturelle reste le seul critère de nos actions. Est bon ce qui nous plait, et l'idée du plaisir n'exclut pas celle de la douleur:

> toutes nos richesses ne seraient-elles pas de bien pauvres guenilles à nos yeux, si nous étions plus pénétrés de l'attente des biens et de la crainte des peines d'une autre vie? Corrompre une jeune fille ou une femme attachée à son mari, avec la croyance qu'on peut mourir entre ses bras, et tomber tout à coup dans des supplices sans fin, convenez que ce serait le plus incroyable délire[39].

On ne saurait toutefois affirmer que Laclos ait lu le roman de Diderot. Publié seulement en 1796, <u>Jacques le Fataliste</u> n'était généralement connu que des lecteurs de la <u>Correspondance Littéraire</u> de Grimm qui purent en avoir la primeur peu avant 1780. Laclos, simple officier inconnu , ne correspondait pas avec Grimm. A cette date, il travaillait à son fortin de l'île d'Aix, après avoir été chargé, de 1777 à 1779, d'installer à Valence une école d'artillerie et un nouveau régiment.

Ces rapprochements étaient cependant utiles à souligner; loin d'atténuer le mérite de Laclos, ils serviraient à prouver tout au contraire, qu'il n'est pas nécessaire de développer une intrigue originale pour composer un ouvrage exceptionnel.

Chapitre III: Le " grand dessein ".

> Si votre élève avait le malheur d'avoir un de ces tempéraments combustibles, aussi rares qu'on les croit généralement communs, je vous conseillerais de ne pas même lui laisser lire la Bible; encore vos précautions seraient-elles vaines, ces femmes-là se perdront toujours. J'en ai vu des exemples affreux; mais ce sont des phénomènes...
>
> Mme de Monbart[40].

De même que l'analyse du style de Valmont laisse voir un personnage à trois visages (le libertin auprès d'Emilie, de la Vicomtesse et de Cécile; l'amant occupé à regagner les faveurs de Mme de Merteuil et l'amoureux passionné de Mme de Tourvel), la conduite et les lettres de la Marquise permettent d'identifier en elle, non plus la créature androgyne que nous avons mentionnée, mais une femme dans tout l'épanouissement de sa féminité, conditionnée par son milieu et par son époque. La Marquise est tour à tour amoureuse (dans ses désirs physiques et ses rappels sentimentaux), libertine (dans le sens où l'emploie R. Vailland pour Valmont) et même prude, puisqu'il était devenu difficile, sous le règne du pudibond Louis XVI, d'étaler impunément les vices cultivés sans retenue sous le Régent et Louis XV.

C'est le côté libertin qui retient d'abord l'attention du lecteur, et que nous voudrions préciser au cours de ce chapitre. Il serait en effet illogique de continuer à rechercher dans le comportement du seul Valmont la clef du dénouement, après avoir annoncé que Mme de Merteuil est en réalité le caractère dominant, c'est-à-dire,

comme elle l'affirme elle même, le personnage qui prend toutes les initiatives décisives. Six fois, au cours du roman, elle interviendra directement dans l'évolution de l'intrigue. Par son dessein de dépraver Cécile, elle est la cause immédiate de toute l'action des Liaisons dangereuses. Dès qu'elle a connaissance du projet de Valmont, elle précise dans quel sens et comment doit se terminer l'affaire:

> voici mes conditions.
> Aussitôt que vous aurez eu votre belle Dévote, que vous pourrez m'en fournir une preuve, venez et je suis à vous...(L.XX).

Plus loin, dans la même lettre, elle réaffirme ses intentions à l'égard de Cécile:

> Quant à la petite, je suis souvent tentée d'en faire mon élève.

C'est elle encore qui demande à Valmont de devenir le confident de Danceny (L.XXXVIII) et de le dégourdir un peu (L.LI). Puis le roman connaît un nouvel intérêt dramatique quand la Marquise révèle à Mme de Volanges la correspondance de sa fille avec Danceny et lui conseille d'emmener Cécile à la campagne. Enfin, elle hâtera involontairement la catastrophe finale et mettra en évidence sa propre défaite, lorsqu'elle contraindra le Vicomte à envoyer sa lettre de rupture définitive à la Présidente.

De même que Laclos a établi quatre parties dans l'épreuve définitive de son texte --son premier manuscrit n'en comportait que deux-- de même, on peut distinguer quatre étapes dans les relations Merteuil-Valmont:

La première va du début du livre au 13 septembre. Elle comprend la correspondance de la Marquise inscrite entre les lettres II, du 4 août, et LXIII, du 9 septembre.

La deuxième partie s'étend du 14 au 26 septembre, et comprend la correspondance inscrite entre les lettres LXXV, du 15 septembre, et LXXXV, du 26.

La troisième partie s'étend du 27 septembre au 30 octobre, jour où la Marquise reçoit de Valmont l'annonce de sa victoire sur Mme de Tourvel; toutefois elle ne commence à lui répondre qu'à partir du 4 octobre (L.XCVI, L.XCIX, et L.C).

La dernière partie se limite à la période qui va du 31 octobre au 6 décembre, date du dernier billet de la Marquise. Elle commence par sa lettre CXXVII du 31 octobre qui annonce le début d'un grave malentendu.

a) Première partie, 4 août - 13 septembre.

Au cours des cinq premières semaines de l'intrigue, la Marquise cherche à leurrer le Vicomte sur ses véritables intentions. Elle y parvient sans peine, feignant d'accorder les plus grandes marques de confiance à son " cher Vicomte ". Pour le maintenir dans son erreur, elle abuse des prérogatives que lui confèrent leur ancienne liaison et leur amitié. Au ton cajoleur et tout aussi pernicieux de la fausse intimité: " Revenez, cher Vicomte, revenez:..j'ai besoin de vous..." (L.II), succèdera dans les parties suivantes le chantage direct des lettres LXXXI, CXLI et CLII[41].

Le second moyen qu'elle utilise, presque en même temps et toujours pour tromper le Vicomte sur ses intentions, est de lui proposer des occupations qu'il ne pourra refuser, tant elles flatteront sa vanité de séducteur et ses penchants libidineux.

Loin de vouloir offrir au Vicomte une occasion de briller qui l'amènerait à la considérer comme sa " fée bienfaisante ", la Marquise ne cherche qu'à distraire davantage son esprit et à harasser son énergie. Ceci devient de plus en plus évident à mesure qu'elle accroît ses exigences au sujet de l'affaire Tourvel.

Les premières intentions de la Marquise ainsi précisées, on ne doit plus s'étonner de la voir se donner tant de mal à " rendre cocu par avance un ancien amant qui l'a quittée ". Ce projet, en réalité, n'en est pas un. Mais plus encore qu'une excuse plausible, il constitue, pour la Marquise, un alibi irréfutable. Il est trop peu fait mention de Gercourt dans le reste de ses lettres pour qu'on puisse se laisser convaincre par son soi-disant désir de vengeance. La présence constante à ses côtés, et chacun d'eux pour une raison particulière, de Belleroche, de Prévan et surtout de Danceny, montre bien que Gercourt n'est plus qu'un souvenir qu'elle exploite.

Comme il est indispensable à la Marquise de feindre la plus grande sincérité pour justifier à Valmont la tâche particulièrement délicate qu'elle lui confie (la dépravation de la fille unique d'une de leurs connaissances), rien ne pouvait mieux se prêter à son jeu qu'une jalousie qui réclame vengeance: " Qui m'aurait dit que je deviendrais la cousine de Gercourt? J'en suis dans une fureur!..Mais je m'apaise,et l'espoir de me venger rassérène mon âme " (L.II).

Toutefois, à la grande surprise de la Marquise, Valmont n'accepte pas spontanément de travailler sous ses ordres. La réponse de Mme de Merteuil à ses premières réactions laisse percer

plus de surprise indignée que de colère, malgré le ton irrité des premières lignes:

> Je reconnais bien là votre mauvaise tête...Tenez, je vous en parle sans humeur: mais, dans ce moment, je suis tentée de croire que vous ne méritez pas votre réputation; je suis tentée surtout de vous retirer ma confiance (L.V).

Au langage des sens, utilisé par Valmont, elle essaye d'abord de répondre par celui de l'esprit, plus logique mais souvent moins convaincant. S'apercevant de sa maladresse, elle surenchérit aussitôt sur lui en évoquant " l'aventure la plus délicieuse et la plus faite pour [lui] faire honneur " (Ibid.) qu'elle lui a proposée il y a trois jours. Puis le ton s'adoucit. Valmont n'a pas refusé catégoriquement de s'occuper de Cécile, et l'idée qui lui est venue de s'intéresser à Mme de Tourvel ne l'empêchera peut-être pas de mener à bien son projet. L'essentiel est qu'il reste soumis à la Marquise et qu'il soit assez occupé pour ne pas s'apercevoir de son manège.

L'idée d'un combat se trouve suggérée dès la première lettre de la Marquise: " dans l'alternative d'une haine éternelle ou d'une excessive indulgence, votre bonheur veut que ma bonté l'emporte ". Mais le 4 août, le trop confiant Valmont n'a pas remarqué la menace qui planait sur lui, en dépit de l'indulgence dont prétend faire preuve la Marquise. Il écrit: " Vos ordres sont charmants; votre façon de les donner est plus aimable encore; vous feriez chérir le despotisme " (L.IV). Le ton détaché et légèrement railleur de cette réponse amène la Marquise à perfectionner son projet; elle commencera par ridiculiser le Vicomte en le rendant jaloux.

Il lui faut pour cela éviter la rupture. S'étant rendu compte qu'elle n'est plus en mesure de distraire le Vicomte de son

entichement pour la Présidente, elle accepte sa décision d'abord à regret et elle semble entrer dans le jeu pour mieux le diriger en se proposant comme récompense au vainqueur.

Mais l'affaire Tourvel n'est au début, aux yeux de Mme de Merteuil qu'un incident imprévu , un simple contretemps. Toute cette première partie reste dominée par la mise au point de son exercice de diversion: l'affaire Cécile-Valmont. L'artifice pouvait abuser le libertin le plus clairvoyant. Il n'est pas une lettre de la Marquise -- à l'exception de la troisième (L.X)-- dont la jeune fille ne constitue le sujet principal; et dès la deuxième, Danceny est introduit pour compléter la scène sans qu'il soit déjà question pour autant, d'un début d'intrigue avec la Marquise[42].

Jusqu'ici, la conduite de Mme de Merteuil est simple et sensée. Avec un peu de prudence, en ce qui concerne ses remarques sur Mme de Tourvel, il semble qu'elle puisse berner le Vicomte sans difficulté. Toutefois, elle ne peut supporter une intrigue à laquelle elle ne participerait pas plus activement. Sa liaison avec Belleroche qu'elle n'abandonnera qu'à son retour à Paris, le 3 décembre, s'explique de deux façons. Comme elle l'a fait remarquer au Vicomte, une des raisons de son second célibat est la liberté d'action qu'elle y gagne, car, en renonçant au mariage, il n'est pas question d'abandonner les plaisirs. La Marquise est sensible aux avances masculines, et c'est pour cette raison qu'elle fut séduite par Valmont qu'elle désirait avant même de l'avoir vu. Ses parties de petite maison avec Belleroche et les privautés qu'elle se permet avec Cécile indiquent la vivacité de ses penchants sensuels. Comme Valmont, elle n'ignore pas que le libertinage

reste le meilleur " bouclier contre l'amour ". Dans la lutte qu'elle vient d'engager contre lui, elle devra toujours résister à ses avances et montrer dans ses lettres le plus grand détachement. Elle évite le premier écueil en refusant de recevoir le Vicomte qu'elle n'invite plus, dès qu'elle le voit entiché de la Présidente. Elle ne le reverra plus qu'une fois, et contre son gré, en présence de Danceny. D'autre part elle prévient les dangers d'un style sentimental grâce à l'esprit enjoué avec lequel elle décrit ses extravagances nocturnes.

Moins apparent serait le mobile qui la pousse à parler du Chevalier dans ses lettres. Mais on se souvient que l'une des principales clauses du pacte était de ne se cacher aucune aventure sentimentale; et c'est d'ailleurs pour la rappeler à Valmont, qu'aussitôt après avoir mentionné Belleroche, elle ajoute que " l'amour ne [l'] aveugle pas "(L.II).

Belleroche est loin de représenter un caprice injustifié. D'un caractère accommodant, malgré ses colères d'enfant gâté, il accepte la position effacée à laquelle le contraint la Marquise. Il lui permet ainsi de satisfaire les fantaisies amoureuses nécessaires à son équilibre psychique, tout en lui faisant conserver son " renom d'invincible ". Dans la mesure où elle envisage de vaincre Valmont en rejetant ses avances après l'avoir à nouveau séduit, le Chevalier lui offre un moyen facile et efficace d'exciter la jalousie du Vicomte.

Bien que Belleroche ne soit mentionné que dans quatre lettres (L.V, L.X, L.XX, L.LIV), la Marquise souligne à Valmont son ardeur amoureuse et le plaisir qu'elle prend à satisfaire ses caprices

juvéniles. Dans l'immédiat, le Chevalier constitue la réponse directe à la passion de Valmont pour la Présidente; car même s'ils sont censés ignorer la jalousie, Mme de Merteuil et Valmont ne peuvent oublier leur amour-propre.

La lettre X montre que le jeu auquel se livrent les deux libertins n'est pas si inoffensif qu'ils le prétendent. Mme de Merteuil annonce qu'elle a décidé de détruire le mythe d'un Valmont invincible et glorieux. Mais ses succès passagers ne précipitent pas la perte du Vicomte car ils n'atteignent jamais son prestige. Quand la Marquise annonce au Vicomte qu'en le faisant quitter la Présidente, elle a remporté une victoire sur lui, et non sur sa maîtresse, elle ne peut lui porter d'autre tort que celui de l'exaspérer et de l'entraîner à un acte insensé: acte tout aussi dangereux pour elle, comme la suite le prouvera.

La Marquise donne parfois l'impression d'hésiter dans sa conduite à tenir à l'égard de Valmont. Si son souci de le vaincre est constant, le genre de défaite qu'elle veut lui infliger est beaucoup moins manifeste. La difficulté que l'on éprouve à isoler la conclusion naturelle des Liaisons, c'est-à-dire, à préciser qui des deux quittera la scène avec le moins d'opprobre, est une des conséquences des hésitations de Mme de Merteuil.

Au cours de cette période, on est surpris de l'apathie du Vicomte devant certaines réflexions de la Marquise. Des phrases telles que: " L'heureux Chevalier me releva, et mon pardon fut scellé sur cette même ottomane où vous et moi scellâmes si gaiement et de la même manière notre éternelle rupture " (L.X), constituent de véritables provocations. Elles resteront sans réplique et prouveront combien l'attention du Vicomte se trouvait distraite

par la Présidente.

Toutefois, à part cette remarque un peu forcée, la Marquise s'en tient le plus souvent au ton de la plaisanterie à double sens. Elle ironise sur le style des lettres du Vicomte et ridiculise sa conduite avec la Présidente. Elle pense que tout ceci n'est encore qu'un jeu qu'elle pourra faire cesser à sa guise. Pourtant, ce détachement est déjà plus apparent que réel, et l'humeur qu'elle ne cache pas, dans les premières lignes de sa deuxième lettre, la pousse à des raisonnements qu'elle serait la première à désapprouver dans un moment de calme.

Sauf dans le cas précis de Prévan et maintenant de Valmont lui-même, avec lesquels il ne s'agit plus que de régler des comptes, le libertinage de Mme de Merteuil diffère de celui du Vicomte dans le sens où elle ne cherche à séduire que pour se constituer un cercle d'admirateurs dévoués et pour trouver quelques moments de plaisir. Malgré le ton qu'elle affecte pour faire oublier cette évidence, le Chevalier de Belleroche lui plaît:" Ce pauvre Chevalier, comme il est tendre! comme il est fait pour l'amour! comme il sait sentir vivement! la tête m'en tourne. Sérieusement, le bonheur parfait qu'il trouve à être aimé de moi m'attache véritablement à lui " (L.X). Elle n'est pas décidée à l'abandonner de si tôt, car elle l'aime " trop encore, pour vouloir l'user si vite " (_Ibid_.).

Malgré l'ironie et l'intention de blesser de ces quelques lignes, le ton de la lettre ne trompe pas. Ce bonheur dont la Marquise comble le Chevalier est en partie le sien. Chez elle, la jouissance n'est pas seulement l'assouvissement d'un besoin, c'est presque

un état qui répond à la nécessité de se divertir aux dépens d'autrui. Elle tient à Belleroche un peu malgré elle et ne pourrait dire pourquoi elle l'a choisi plutôt qu'un autre. " Soit caprice ou raison, jamais il ne me parut si bien " (Ibid.). A ses côtés, elle arrive à ne plus savoir différencier l'appel des sens des conseils de la raison et elle se laisse parfois conduire par des réactions émotionnelles, au sein même du plaisir. " Je retrouvai sur cette charmante figure cette tristesse, à la fois profonde et tendre à laquelle vous-même êtes convenu qu'il était si difficile de résister. La même cause produisit le même effet; je fus vaincue une seconde fois. Dès ce moment, je ne m'occupai plus que des moyens d'éviter qu'il pût me trouver un tort " (Ibid.). Quand on sait le peu de cas qu'elle fait du pouvoir de séduction de Belleroche, la tournure passive " je fus vaincue " suggère au contraire une grande activité. Là encore, l'initiative est restée entre les mains de la Marquise. Le plaisir que lui procure son Chevalier représente le complément de celui qu'elle trouve à lire les lettres du Vicomte. L'un et l'autre ne sont que des pantins qu'elle s'amuse à essouffler. Grâce à lui, Mme de Merteuil peut, sans se contraindre, observer la nervosité de Valmont tout en l'exhortant hypocritement au sang-froid, c'est-à-dire, à la modération.

Ainsi, jusqu'au 13 septembre, Mme de Merteuil domine Valmont et le mène aisément par quelques promesses. Le ton de plaisanterie et de taquinerie spirituelle de sa première lettre au Vicomte est en cela significatif. Aucun danger ne menace la Marquise. Elle sait que ses projets seront exécutés par un Valmont soumis, qu'une

simple douceur suffit à convaincre. Leur coopération, basée sur une inégalité initiale, va se poursuivre en dépit de l'affaire Tourvel; mais la Marquise doit rappeler au Vicomte les règles qu'ils se sont promis de respecter en se quittant. Sans prétendre le conseiller, elle lui indique la façon dont elle agit en tant que femme, pour lui permettre de modifier sa conduite et de l'adapter au personnage qu'on lui demande de jouer. Telle est la raison de la lettre X, et plus tard, de la lettre LXXXI: de là, la place de cette dernière au milieu du livre.

La fin de cette première partie confirme aussi les hésitations de la Marquise au sujet du Vicomte. Elle ne le verra pas au cours de son premier séjour à Paris, tout occupée qu'elle est alors à embrouiller l'affaire Cécile-Danceny. Mais le 6 septembre au soir en avertissant Mme de Volanges de la possibilité d'une correspondance entre sa fille et le Chevalier de Malte, et le lendemain après-midi, en lui suggérant d'éloigner sa fille quelque temps de la capitale (L.LXXXI), Mme de Merteuil réaffirmait directement sa supériorité sur le Vicomte. Elle reprend alors à son compte mot pour mot les prétentions de Valmont à l'auto-divinisation: " Me voilà comme la Divinité, recevant les voeux opposés des aveugles mortels " (Ibid.).

b) Deuxième partie, 14 - 26 septembre.

Par les lettres LXXV, LXXXI, et LXXXV, et par l'humiliation qu'elle inflige à Prévan, Mme de Merteuil domine cette deuxième

partie qui marque le début de la détérioration de ses rapports avec le Vicomte.

L'importance de ces trois lettres est encore soulignée par le fait que deux d'entre elles seront divulguées et précipiteront sa chute. Outre ces récits importants, ces deux semaines verront se jouer deux des épisodes les plus spectaculaires du livre, puisque les prouesses de Mme de Merteuil avec Prévan répondent à l'exploit de Valmont avec la Vicomtesse de ***, " un réchauffé " qui réclamait une certaine habileté.

Sur le plan de la composition et de la chronologie, c'est aussi le milieu du livre. Parler de composition, c'est soulever parfois le côté artificiel d'une oeuvre. Le plus artificiel ici n'est ni le contenu de la lettre LXXXI, ni sa place au cours de l'intrigue mais, dans un livre où la réflexion l'emporte sur l'action, l'importance accordée aux exploits des deux antagonistes.

La présentation de Prévan par Valmont est si inattendue qu'on peut se demander si celui-ci n'essaie pas, tout en lui conseillant la prudence, d'entraîner la Marquise dans une aventure au cours de laquelle elle risque de perdre sa réputation chez les prudes comme chez les libertins:

> Il me reste à vous dire que ce Prévan, que vous ne connaissez pas, est infiniment aimable, et encore plus adroit. Que si quelquefois vous m'avez entendu dire le contraire, c'est seulement que je ne l'aime pas... En effet, je l'ai empêché longtemps...de paraître sur ce que nous appelons le grand théâtre...(L.LXX).

Présenté de la sorte, le personnage ne peut qu'exciter l'imagination de la Marquise, et l' exploit de son " triple " réussi va la décider à le combattre, lui-aussi, corps à corps.

Valmont vient de lui offrir la possibilité de répondre immédiatement, par une action tout aussi spectaculaire, à sa prouesse avec la Vicomtesse.

Dans ce contexte, la lettre LXXXI constitue plus qu'une simple autobiographie. Malgré beaucoup d'hypocrisie, elle permet à la Marquise de réaffirmer, et même de préciser ses intentions, peu avant de durcir son attitude à l'égard de Valmont. Dès le début, elle rappelle la nature exacte des relations qui existent entre eux, et de quelle façon elle considère le Vicomte:

> Que vos craintes me causent de pitié! Combien elles me prouvent ma supériorité sur vous! et vous voulez m'enseigner, me conduire? Ah! mon pauvre Valmont, quelle distance il y a encore de vous à moi! Non, tout l'orgueil de votre sexe ne suffirait pas pour remplir l'intervalle qui nous sépare (L.LXXXI).

Ces quelques lignes ont toute la virulence d'une provocation directe. Pour la première fois, tout en restant encore maîtresse d'elle-même, la Marquise ne ménage plus ses mots. Au " cher Vicomte " de sa première lettre, fait place un " pauvre Valmont " méprisant. Elle ne craint plus de dénoncer l'orgueil masculin en général et n'hésite pas à se comparer à quelque " nouvelle Dalila ".

Après avoir affirmé sa supériorité, la Marquise justifie ses prétentions dans la suite de sa lettre, puis les prouve dans la suivante (L.LXXXV), par le récit de son aventure avec Prévan. Elle prendra même soin d'en donner la version officielle dans une lettre à Mme de Volanges, qui, placée à la fin de la deuxième partie du livre, semble ainsi en former la conclusion. (L.LXXXVII).

Bien qu'elle affirme avec arrogance être née pour venger les femmes et pour maîtriser les instincts des hommes, les expressions

utilisées par la Marquise prouvent qu'elle ne songe toutefois qu'à la domination de certains individus et non pas à celle de la société. Sa conduite et ses remarques révèlent d'abord un caractère égoïste et égocentrique. D'autre part, l'époque n'était pas encore mûre aux revendications féministes; et l'essor éphémère que connaît alors la littérature féminine[43] se trouvera brutalement interrompu par le premier exil de Mme de Staël à Coppet en 1792.

Outre les renseignements qu'elle apporte sur le caractère de la Marquise, la lettre LXXXI précise l'ardeur de son acharnement à irriter Valmont. Après lui avoir rappelé son désir de le combattre corps à corps, elle mentionne indirectement qu'elle pourrait en venir à l'humilier en lui causant de graves ennuis. Parlant des Samsons modernes dont elle connaît les secrets, c'est-à-dire, des roués tel que Valmont, dont l'arrogance la met en humeur, elle précise que " ce sont les seuls [qu'elle se soit] permis d'humilier quelquefois "; ce qui, dans le cas du Vicomte irait jusqu'à une menace d'exil (L.CLII).

Avec beaucoup d'égards pour la Marquise, Seylaz dit à propos du commencement de cette lettre:

> Un grand mouvement d'éloquence emporte le début de cette lettre, où Mme de Merteuil revendique sa supériorité non seulement sur les compagnes de son sexe mais aussi sur tous les hommes [44].

Il est inutile de revenir sur les détails qui mettent en lumière la double nature volontaire et sensuelle de la Marquise. On sait que dès l'enfance elle était curieuse de connaître " tout ce que font les femmes " et, comme " toutes les jeunes filles, [cherchait] à deviner l'amour et ses plaisirs ". Comme Valmont,

elle pressent que l'émotion peut nuire à la jouissance. Les contraintes physiques qu'elle s'inflige doivent la débarrasser de toute trace d'émotivité incontrôlée. Mais en même temps, toute sa lettre témoigne de sa peur de devenir l'esclave de ses désirs, façon indirecte ou involontaire d'avouer qu'elle en a beaucoup.

Fidèle en cela aux principes du libertinage, elle estime que toute sensation doit être cérébralisée, tamisée par l'esprit, avant de redevenir le jeu des sens. Dans un premier temps, elle ne désirait pas " jouir ", mais simplement " savoir " ; puis, et seulement après, " au désir de connaître succéda celui de goûter ". Cet agrément qu'elle éprouve dans l'étude du plaisir est lui-même si fort qu'il risque parfois de désorganiser ses projets. Bien qu'elle se fût promis de n'éprouver aucune émotion dans l'accomplissement de son devoir conjugal, " ce genre d'étude [les observations auxquelles elle se livrait à ce moment-là] parvint bientôt à [lui] plaire ". Toutefois la tête reprend vite le dessus, et elle ajoute:

> mais fidèle à mes principes, et sentant, peut-être par instinct, que nul ne devait être plus loin de ma confiance que mon mari, je résolus, par cela seul que j'étais sensible, de me montrer impassible à ses yeux[45].

Un vocabulaire évocateur souligne la sensualité de la Marquise. Les termes qui dépeignent le " plaisir " et le " désir " sont beaucoup plus fréquents que ceux qui évoquent l'amour. Mme de Merteuil " s'est travaillée ", c'est-à-dire, qu'elle a agi sur son corps et particulièrement sur son visage pour en obtenir des réactions opposées à ses émotions du moment. En affirmant que l'amour n'est pas la cause, mais le prétexte de nos plaisirs, la Marquise résume sans

ambiguïté sa conception sensualiste de l'existence: " Ce fut là, surtout [à la campagne avec son mari], que je m'assurai que l'amour que l'on nous vante comme la cause de nos plaisirs, n'en est au plus que le prétexte ".

Ces quelques traits de caractère, même s'ils paraissent parfois un peu forcés, ne justifient cependant pas l'idée d'une Merteuil surnaturelle, mythique, d'une incarnation féminine du mal. La Marquise n'a rien d'une sorcière, ni dans son comportement, ni dans les moyens qu'elle met en oeuvre. Jamais, elle ne s'élève au-dessus de sa condition de femme, au grand regret de Mme Riccoboni qui se refuse à l'assimiler aux Françaises de sa génération.

On a vu qu'à part sa " malice ", c'est-à-dire, le plaisir qu'elle prend à ridiculiser ou à torturer sentimentalement ses soupirants, la Marquise de Merteuil est aussi désirable que la Marquise de Lursay, son aînée, et qu'elle ne cède en rien pour l'esprit à celui dont fait preuve la Marquise de M*** dans ses premières lettres au Comte de R***. D'ailleurs, les précédents littéraires de la Marquise ne se limitent pas aux quelques exemples que nous avons mentionnés. L. Versini, par exemple, n'hésite pas à faire remonter sa généalogie à la Marianne de Marivaux, dont sa protectrice, Mme de Miran devinera en elle " une dangereuse petite fille "[46].

Les observations de la Marquise et les décisions qui en résultent pourraient s'expliquer si elles étaient nées au cours d'un veuvage survenu à la suite d'une courte et malheureuse expérience conjugale. Elles surprennent quand on les sait avoir

germé dans la tête d'une jeune fille encore enfant qui, de plus, toujours surveillée par sa mère, n'a pas subi l'influence d'adolescentes plus averties.

Dire que Mme de Merteuil est précoce --L. Versini lui accorde l'âge de Mme de Tourvel--[47] ne suffit pas à expliquer le raidissement de son caractère depuis son enfance. On sait peu de choses des quinze premières années de la Marquise. Les quelques lignes qui pourraient nous renseigner ont été plusieurs fois modifiées par Laclos, prouvant les hésitations de l'auteur sur un point qui réclamerait plus de précision, puisqu'il expliquerait la raison même du caractère de son héroïne. Le texte définitif nous apprend que la Marquise a passé son enfance seule, étroitement gardée par une mère attentive et sévère. Elle n'a pas connu, comme Cécile, la vie de pensionnaire dans un couvent, ni la compagnie de quelques amies intimes de son âge: " mais n'ayant jamais été au Couvent, n'ayant point de bonne amie, et surveillée par une mère vigilante, je n'avais que des idées vagues et que je ne pouvais fixer ".

Tous ces détails se trouvent confirmés quand, après la mort de son mari, elle écrit, décidée à vivre seule: " Ma mère comptait que j'entrerais [et non retournerais] au Couvent, ou reviendrais [et non viendrais] vivre avec elle ". Notons pourtant que dans un premier mouvement, Laclos avait d'abord écrit: " Mes <u>grands-parents</u> comptaient que <u>je retournerais</u> au Couvent "[48]. A l'origine, pour l'auteur, Mme de Merteuil aurait été une orpheline prise en charge par des grands-parents qui l'auraient mise au couvent. Cette enfance sans parents expliquerait mieux

l'attitude réservée et défiante de la fillette à l'égard du monde adulte. L'enfant repliée sur elle-même cherche à se constituer des forces qui la mettront à l'abri des dangers qui attendent toute jeune fille seule. Sa précocité réelle, due à l'absence d'une protection maternelle, devient alors un phénomène tout à fait naturel et compréhensible, qui par la suite pourra même lui dicter les prises de position excessives que nous lui connaissons. Dans son texte définitif --et probablement pour éviter une situation qui risquerait de jeter la confusion sur la responsabilité morale de la Marquise-- Laclos supprime l'intervention des grands-parents et la mise au couvent. Il n'en conserve pas moins les antécédents caractériels d'une Merteuil orpheline. Et c'est bien ainsi qu'elle se présente à nous dans l'image qu'elle nous trace de sa personnalité d'enfant précocement méfiant, curieux d'apprendre par lui-même, et chez qui Seylaz ne trouve pas " de tendres rêveries d'adolescente ... pas une rencontre décisive, pas même une de ces brusques révélations sur le monde des adultes qui bouleversent les êtres jeunes et les marquent pour la vie "[49].

Quatre jours après sa " proclamation d'indépendance ", Mme de Merteuil couche avec Prévan. Sous le couvert de l'anecdote que le " pacte " ordonnait de se conter, la lettre LXXXV est l'illustration du genre de liberté qu'elle tient à conserver vis-à-vis du Vicomte, et qui se trouvait clairement exprimé dans les derniers mots de la lettre LXXXI: " Quant à Prévan, je veux l'avoir et je l'aurai ".

Les révélations contenues dans la lettre LXXXI incitent le lecteur à rester très prudent devant les affirmations de la Marquise,

qui pousse l'effronterie jusqu'à se vanter de son hypocrisie et de ses mensonges. " Cette utile curiosité, en servant à m'instruire, m'apprit encore à dissimuler ": dissimulation qui revêtira le double aspect de l'ironie et de la mauvaise foi.

C'est pourquoi rien ne nous oblige à penser qu'elle désire simplement humilier Prévan " pour venger son sexe ". Même si ce projet correspond parfaitement à son idéal libertin, la sensualité entre pour beaucoup dans sa décision assez précipitée. Prévan plaît à la Marquise dès qu'elle le rencontre:

> Il est joli au moins, mais très joli; des traits fins et délicats! il doit gagner à être vu de près. Et vous dites qu'il veut m'avoir! assurément il me fera honneur et plaisir. Sérieusement, j'en ai fantaisie... Vous savez qu'il n'est pas dans mes principes de faire languir, quand une fois je suis décidée, et je le suis pour lui... je végète depuis si longtemps! Il y a plus de six semaines que je ne me suis pas permis une gaieté. Celle-là se présente; puis-je me la refuser? le sujet n'en vaut-il pas la peine? en est-il de plus agréable, dans quelque sens que vous preniez ce mot? (L.LXXIV).

Toutefois, cette remarque mise à part, l'aventure Prévan reste l'application directe des principes chers aux libertins. Son côté " exploit " se trouve accentué par la maladresse de Valmont. Celui-ci insiste trop sur la personnalité de l'officier et sur le danger qu'il représente pour les femmes frivoles qui tenteraient de se mesurer à lui. A l'envie de voir de plus près ce séducteur rival de Valmont, s'ajoutait pour Mme de Merteuil le désir évident d'humilier le Vicomte en l'égalant sur son propre terrain: la conquête du sexe opposé. Comme pour Belleroche --et notons avec quelle désinvolture en parle la Marquise quand elle prétend ne pas s'être permis de " gaieté " depuis six semaines-- c'est à nouveau sur la fameuse ottomane que s'exécute la scène décisive de la

séduction de Prévan. Comme le succès n'en est guère glorieux par lui-même, la Marquise s'amuse surtout à détailler au Vicomte les complaisances qu'elle a eues pour l'officier. L'épilogue, malgré tout, frise la farce, et sera du goût de Restif qui l'exploitera à un niveau encore inférieur dans le Paysan et la Paysanne pervertis[50]. Comme la Marquise de Merteuil, Ursule, la paysanne pervertie, feint de céder à son amant en lui accordant une nuit, mais elle le mortifie en demandant à sa servante noire de la remplacer dans son lit pour l'occasion.

En dépit de son procédé, Mme de Merteuil n'en est pas moins victorieuse dans le sens où elle l'entendait, tout en ayant satisfait sa curiosité. Et, comme si cette nouvelle infidélité à Valmont n'était pas suffisante, elle terminera malicieusement sa lettre en lui rappelant que Belleroche est toujours là et qu'elle demeure toujours bien disposée en sa faveur: " J'oubliais de vous dire que Belleroche est outré, et veut absolument se battre avec Prévan. Le pauvre garçon! heureusement j'aurai le temps de calmer sa tête " (L.LXXXV).

C'est donc sur une double note bien faite pour irriter le Vicomte, que se termine l'histoire de Prévan. Elle marque en même temps la deuxième étape du projet de la Marquise: prouver à Valmont qu'il ne doit s'attendre à aucune faiblesse de sa part en sa faveur.

Troisième partie, 25 septembre - 30 octobre.

Ce mois d'octobre correspond à l'époque glorieuse de Valmont, au cours de laquelle il atteint ses deux objectifs. Il viole

Cécile dans la nuit du 30 septembre au Ier octobre et, pendant la semaine qui suit, il entreprend de la dépraver (le "catéchisme de la débauche " et les doutes qu'il fait partager à la fille sur la conduite de sa mère datent du 11). Le lendemain il est certain du même succès auprès de la Présidente, dont il lira les preuves de son amour pour lui dans les lettres qu'il interceptera la semaine suivante. Malgré le contre-coup causé par la fuite imprévue de Mme de Tourvel, avec laquelle il ne couchera que le 28 octobre, Valmont peut se montrer satisfait et fier de sa conduite.

Son arrogance déplaît à la Marquise dont l'humeur ne fait que croître au cours des deux lettres qu'elle lui adresse les 4 et 15 octobre. Et ce sont les railleries habituelles quand elle apprend le départ de Mme de Tourvel qu'elle prétend avoir prévu:

> Oui, d'honneur; en lisant le beau récit de cette scène tendre [l'entrevue de Valmont dans la chambre de Mme de Tourvel] , et qui vous avait si _vivement ému_; en voyant votre retenue, digne des plus beaux temps de notre Chevalerie, j'ai dit vingt fois: Voilà une affaire manquée!..Hé bien! vous allez croire que je me vante, et dire qu'il est facile de prophétiser après l'événement; mais je peux vous jurer que je m'y attendais (L.CVI).

Elle paraît ensuite abandonner le Vicomte à son triste sort en lui rappelant que sa mésaventure ne la concerne pas, puisque toute cette affaire n'est que la conséquence de son entêtement:

> Quoiqu'il en soit, de ces deux aventures, l'une est entreprise contre mon gré, et je ne m'en mêle point (_Ibid._).

Dans sa conclusion, sans atteindre la méchanceté dont elle fera preuve dans la lettre suivante, elle évite de donner le moindre espoir au Vicomte, qui, suppliant et quelque peu désabusé,

vient de lui réaffirmer la veille:

> Adieu ma belle amie...En vérité, plus je vais, et plus je suis tenté de croire qu'il n'y a que vous et moi dans le monde, qui valions quelque chose (L.C).

Le durcissement de la Marquise n'a rien de surprenant. Le combat engagé contre Valmont ne progresse pas et, bien souvent, peu s'en faut que les dérivatifs qu'elle lui propose d'autorité ne se retournent contre elle. Depuis qu'il lui est facile de coucher avec Cécile, Valmont a retrouvé un certain équilibre psychologique. Le ton des lettres qu'il envoie à la Marquise est à nouveau très libre et très détaché, et bien qu'elles expriment constamment son désir de la retrouver, ses conclusions n'en demeurent pas moins animées du désir de plaire en brillant.

C'est à ce moment que la Marquise essaye de retirer à Valmont une partie des responsabilités qu'elle lui avait confiées, en intervenant personnellement dans l'affaire Cécile-Danceny. Le 22 octobre elle écrit pour la première fois au Chevalier (L.CXXI), le jour même où Valmont, par l'intermédiaire du Père Anselme, lance son offensive victorieuse contre la Présidente. La Marquise, qui sait ce qu'elle peut attendre du Vicomte, cherche un nouvel expédient. Son attitude à l'égard de Danceny n'est pas chez elle une marque de faiblesse. Qu'elle se mette à désirer le jeune et doucereux Chevalier ne fait aucun doute, mais d'habitude, de telles considérations n'influencent pas sa conduite. Le jeune homme représente à ses yeux un moyen de retenir Valmont en excitant sa jalousie. Elle sait fort bien que, malgré la Présidente, le Vicomte la désire toujours, et elle n'oublie pas qu'il s'enflamme facilement. Les mises en garde qu'il lui adressait au sujet de Prévan

(L.LXX) visaient plus à éloigner un rival qu'à la protéger d'un danger; et son insistance, de plus en plus marquée, à lui faire renvoyer Belleroche est encore plus significative (L.CXV).

Danceny passant sous sa domination, Mme de Merteuil peut agir plus efficacement sur Cécile et sur sa mère, et elle parvient ainsi à isoler davantage le Vicomte. De plus, l'ignorance du Chevalier sur les sujets mêmes qui intriguent Cécile lui permet d'espérer qu'elle pourra aussi jouer auprès du jeune homme le rôle que Valmont occupe auprès de la jeune fille. Le plaisir que les deux libertins retirent à déniaiser leur pupille est de même nature, et il est normal que la Marquise cherche à se " dédommager " avec Danceny des soins qu'elle s'était donnés pour Cécile.

En choisissant Danceny comme prochain amant, elle porte un coup brutal à l'amour-propre du Vicomte. Ce n'est plus Belleroche, que le Vicomte acceptait en définitive comme un moindre mal inévitable, ni Prévan qu'il savait ne pouvoir être que le caprice d'une nuit. Choisir Danceny, l' " écolier ", à la place du maître, et l'annoncer avec tant d'insolence, c'était bien signifier à Valmont qu'elle se passerait encore longtemps de ses services.

A la même époque l'insatiable besoin d'action de la Marquise se trouve comblé par un début de correspondance avec Mme de Volanges. Après avoir reçu les confidences de la fille, elle peut se féliciter de recevoir aussi celles de la mère, qui toutefois ne lui écrira qu'une seule fois (L.XCVIII). Elle prend un plaisir évident à ce nouveau jeu qui lui permet de briller d'une autre manière encore aux yeux de Valmont, tout en commençant à se venger de la médisante Mme de Volanges.

> Je suis fâchée de n'avoir pas eu le temps de prendre copie de ma Lettre, pour vous édifier sur l'austérité de ma morale. Vous verriez comme je méprise les femmes assez dépravées pour avoir un Amant! ...Et puis je n'ignore pas que la bonne Dame a eu ses petites faiblesses comme une autre, dans son jeune temps, et je n'étais pas fâchée de l'humilier au moins dans sa conscience (L.CVI).

Depuis l'affaire Prévan, le ton sur lequel elle s'adresse à Valmont --trop occupé par la Présidente et visiblement excité par la perversité ingénue de Cécile-- n'est plus celui du début du livre. La plaisanterie amicale a disparu au profit de railleries de plus en plus humiliantes: " Et quand vous avez fait sottises sur sottises, vous recourez à moi! Il semble que je n'aie rien d'autre à faire que de les réparer " (L.CVI).

Dans ce duel final où le camp traditionnel des victimes a décidé de l'emporter sur celui des vainqueurs, les deux adversaires commencent à échanger des coups dangereux. La Marquise s'aperçoit qu'il lui sera impossible de discréditer Valmont, en dépit de la lenteur de ses démarches auprès de la Présidente. Désormais, elle songe à remporter la victoire d'abord sur elle-même: en se défaisant de ses dernières faiblesses envers lui et en créant entre eux un précédent qui ne leur permettrait plus de se revoir.

Cette décision de rompre avec le Vicomte, sinon définitivement, du moins pour une période assez longue, explique à la fois ce besoin qui la pousse à renouveler de plus en plus fréquemment son entourage de cavaliers servants et la raison de son départ à la campagne.

Ce séjour, qui se prolongera jusqu'au 3 décembre, marque à nouveau les hésitations de la Marquise dans le choix des moyens à utiliser pour vaincre Valmont. La préparation de son procès,

" le prétexte de cette espèce de retraite " (L.CXIII), comme elle le dit elle-même, n'est qu'un alibi guère plus valable que celui qu'offrira à la conclusion du roman le jugement défavorable qui lui sera rendu. Le ton de sa lettre n'a pas encore le caractère d'abattement des lettres CXXXI et CXXXIV, mais il dénote pourtant une lassitude inhabituelle, quoique passagère, chez la Marquise. Sans jamais perdre de vue la lutte engagée, elle pense aussi à Danceny comme à un élixir de jouvence. Le Chevalier qui ignore les intrigues qui se jouent autour de lui, et qui ne connaît pas encore les fourberies du libertinage, lui permettra de retrouver pendant quelques instants les illusions de la jeunesse, car " celui-ci mérite d'être excepté; il n'a que les grâces de la jeunesse, et non la frivolité " (L.CXIII).

d) Quatrième partie, 31 octobre - 6 décembre.

Le séjour à la campagne redonne à la Marquise toute l'impétuosité qu'elle paraissait avoir perdue. Les cinq lettres qu'elle envoie à Valmont avant son retour à Paris relancent l'intérêt dramatique. Elles mettent en lumière le nouvel aspect du combat que la Marquise doit maintenant se livrer à elle-même . Menace, tendresse, lucidité la plus pertinente se succèdent dans chacune de ses lettres et laissent leur destinataire dans le doute le plus irritant tout en préparant le lecteur à la crise nerveuse du "Hé bien! la guerre ".

Comme cela s'était déjà produit entre Mme de Tourvel et Valmont, lorsque ce dernier se trouvait à Paris, l'impossibilité

de se rencontrer dans laquelle se trouvent les deux correspondants redonne aux lettres toute leur valeur. Bien que le Vicomte et la Marquise aient toujours été éloignés l'un de l'autre --à part les quinze jours de Valmont à Paris-- il était toujours permis au Vicomte de prétexter une affaire dans la capitale pour revoir Mme de Merteuil, alors qu'aucune excuse ne pouvait le conduire à la campagne où elle vient de se retirer.

La Marquise connaît un moment difficile. Toutes les intrigues qu'elle dirige ou qu'elle surveille depuis trois mois commencent à lui peser. L'attitude de Valmont l'agace, car elle s'aperçoit qu'elle est loin d'avoir échappé à son influence. Comme Cécile l'est pour lui, Belleroche et Danceny constituent pour elle des diversions qui ne guérissent pas son mal. Au même moment son procès lui cause quelques craintes d'autant plus humiliantes qu'elle n'a " pour adversaires que des mineurs encore en bas âge, et leur vieux tuteur " (L.CXIII), et qu'elle en est déjà à compter davantage sur ses charmes que sur la légalité de sa cause.

Deux considérations contradictoires expliquent ce retour de Mme de Merteuil sur elle-même: le souvenir de son ancienne liaison avec Valmont et la prise de conscience d'un dénouement imminent, symbolisé par le procès.

Ce retour sur soi-même est particulièrement sensible dans la lettre CXXXI dans laquelle A. et Y. Delmas notent la seule mention du mot " amour " sous la plume de la Marquise:

> Un texte cependant paraît très curieux, il éclaire d'un jour inattendu les relations de la Marquise et du vicomte; dans la lettre CXXXI, au bord de la rupture, Mme de Merteuil prononce à plusieurs reprises le mot " amour ": "N'avez-vous donc pas encore remarqué que le

> plaisir, qui est bien en effet l'unique mobile de la réunion des deux sexes, ne suffit pourtant pas pour former une liaison entre eux? et que, s'il est précédé du désir qui rapproche, il n'est pas moins suivi du dégoût qui repousse? C'est une loi de la nature, que l'amour seul peut changer..." , et, plus loin: " Dans le temps où nous nous aimions, car je crois que c'était de l'amour, j'étais heureuse, et vous, Vicomte? " On pourrait bien penser qu'il s'agit ici d'une simple question de vocabulaire, et que la Marquise nomme amour (avec une restriction significative cependant et faute d'un mot plus exact) l'espèce d'amour qui existait entre elle et Valmont. Cependant, arrivée à ce moment du drame où elle mesure la puissance du charme qui entraîne Valmont vers la Présidente, peut-être la Marquise subit-elle par contrecoup la même attraction, peut-être, elle aussi , entend-elle l'appel de l'amour-sentiment, l'appel d'un monde qui lui est fermé, qu'elle méprise, qu'elle veut nier, mais dont elle pressent la fascination inconnue. Ce mouvement fortuit, cette émotion se marquent par le ton de la fin de la lettre: "..et puis comment vous fixer? Oh! non, non, je ne veux pas seulement m'occuper de cette idée; et malgré le plaisir que je trouve en ce moment à vous écrire, j'aime mieux vous quitter brusquement "[51].

Cet attendrissement s'accentue dans la lettre suivante. Sa conclusion révèle une Merteuil triste et abbatue. Même après avoir rappelé trois fois la passion de Valmont pour la Présidente[52], elle reste étrangement calme. Le persiflage à disparu: " Soyez assuré que, pour cette fois, je vous parle sans humeur "(L.CXXXIV). Malgré toute sa nostalgie, la Marquise reste lucide envers les autres comme envers elle-même. Elle analyse parfaitement la mauvaise foi du Vicomte. Elle lui indique sans colère qu'elle croit à la sincérité de ses sentiments pour elle, mais qu'en ce qui concerne ceux qu'il a pour Mme de Tourvel, il est évident que son coeur abuse son esprit.

Rien ne résume mieux l'opinion de la Marquise sur la conduite de Valmont à l'égard de la Présidente qu'une remarque du rédacteur des _Mémoires sur les Moeurs_, au moment où il s'aperçoit qu'il n'est plus le seul à partager les faveurs de sa maîtresse.

> Il y a en amour, comme dans la fausse dévotion, une

> morale relâchée, une hypocrisie et des subterfuges, au moyen desquels on trahit plus sûrement la probité que si l'on paraissait la respecter moins. On ne s'en impose pas totalement à soi-même; mais on s'étourdit; on se trompe à demi, on trompe totalement les autres; on se débarasse presque des remords, ou l'on se met du moins à couvert des reproches[53].

La Présidente constitue désormais le seul obstacle qui l'empêche de regagner son autorité sur le Vicomte. Avec beaucoup d'à-propos --mais sans le faire remarquer, car l'heure n'est plus à de petites victoires sur les mots-- la Marquise répond à l'offre galante de Valmont qui lui proposait quelques jours plus tôt de sacrifier elle-même la Présidente:

> Ainsi cette aventure... aurait pu...être finie ce matin; si même elle ne l'est pas...c'est que d'une part, je n'ai pas trouvé décent de me laisser quitter; et, de l'autre, que j'ai voulu vous réserver l'honneur de ce sacrifice (L.CXXXVIII).

Elle lui suggère donc un modèle de lettre de rupture (L.CXLI) dont elle n'est d'ailleurs pas certaine qu'il tiendra compte (Cf. début L.CXLV).

Bien qu'il envoie cette lettre (L.CXLII), la Marquise peut observer un Valmont de plus en plus prisonnier de la Présidente et en prévoir les conséquences pour elle-même. Il ne s'agit plus de le corriger, ou de lui faire miroiter quelques compensations lointaines, mais de toucher sa sensibilité, puisqu'il en a, et qu'il ne cherche plus à l'étouffer. Cette observation explique le ton émouvant et tout à fait nouveau des rappels de leur première liaison. Tout indique que la Marquise a maintenant plus de regrets que de colère à voir Valmont vraiment séduit par une autre:

> Ne dirait-on pas que jamais vous n'en avez rendu une autre heureuse (L.CXXXIV).

> Adieu, Vicomte; malgré mes querelles, mes malices et mes reproches, je vous aime toujours beaucoup, et je me prépare à vous le prouver (L.CXLV).

Sur le plan psychologique, Valmont paraît avoir repris la situation en main . Celle qui voulait le dominer est devenue suppliante. Mais la Marquise se ressaisit. Une fois de plus, avec toute sa finesse d'esprit, elle redit quelques vérités cinglantes au Vicomte un peu trop grisé par son apparent succès (L.CLIII). Valmont n'est pas en mesure de comprendre l'anxiété de la Marquise. Il se vexe et il commet sa première maladresse: " de ce même jour, je serai ou votre Amant ou votre ennemi " (L.CLIII). A l'idée de se voir rabaissée au rang de simple courtisane qu'on choisit ou qu'on rejette à sa guise, d'un " champ d'observation ", la Marquise n'est plus maîtresse de ses réactions. C'est l'irrémédiable " Hé bien! la guerre " renvoyé au dos de la lettre du Vicomte (L.CLIII), cri désespéré, qui, plus que le banissement de Valmont, exprime la peur d'une femme devant la brusque agressivité de son ancien amant: exclamation de peu d'importance en réalité, puisque la Marquise n'a pas encore prévu le genre de représailles qu'elle va utiliser.

Sa dernière lettre ne laissait nullement prévoir ce nouveau durcissement. Quand on sait qu'elle est d'abord la réponse à la lettre CLI du Vicomte,on peut même en estimer les termes modérés. C'était en effet un Valmont hors de lui qui lui écrivait le soir du 3 décembre, après avoir découvert un Danceny rougissant en tête-à-tête avec elle. A la contre-attaque de Valmont: " Nous nous connaissons tous deux, Marquise; ce mot doit vous suffire " (L.CLI) Mme de Merteuil réplique sur le même ton: " Prenez donc

garde, Vicomte, et ménagez davantage mon extrême timidité!.. Tout ce que je peux donc répondre à votre menaçante Lettre, c'est qu'elle n'a eu ni le don de me plaire, ni le pouvoir de m'intimider" (L.CLII). Et ce n'est que lorsque Valmont, de rage, lui rappelle intentionnellement que la Présidente était " une femme sensible et belle, qui n'existait que pour [lui]", et " qui dans ce moment meurt peut-être d'amour et de regret "(L.CLI), que la Marquise utilise le seul argument contre lequel il est impuissant: le chantage de l'exil. Mais, à l'exception de ces reproches compréhensibles, simples réponses à ceux qu'elle vient de recevoir le matin même, le ton de la Marquise reste très modéré. Fidèle à sa tactique du chantage coupé de cajoleries, trois fois elle invite le Vicomte à s'amender:

> Ne savez-vous donc plus être le plus aimable?
>
> Le Valmont que j'aimais était charmant. Je veux bien convenir même que je n'ai pas rencontré d'homme plus aimable. Ah! je vous en prie, Vicomte, si vous le retrouvez, amenez-le-moi; celui-là sera toujours bien reçu.
>
> Adieu, Vicomte; redevenez donc aimable. Tenez je ne demande pas mieux que de vous trouver charmant; et dès que j'en serai sûre, je m'engage à vous le prouver (L.CLII).

En définitive, Mme de Merteuil ne s'est pas rendu compte à quel point elle était près de la victoire. Nous avons vu à la fin du troisième chapitre de la deuxième partie, qu'en poussant insensiblement Valmont à s'éloigner des procédés libertins qu'il défend, elle détruisait sa réputation et serait bientôt parvenue à faire de lui la risée de ses anciens amis libertins. Mais en condamnant Valmont, elle se sacrifie en partie, car sa dernière lettre montre assez de quelle qualité fut sa première liaison avec le Vicomte. Dans ce combat fratricide il ne pouvait y avoir

que des vaincus. La Marquise échouera à son tour pour avoir, elle aussi, trop aimé sa victime.

La mort de Mme de Tourvel n'a pas guéri le Vicomte de son " égarement ". Avec la Présidente disparaît aussi le Valmont libertin et aimable auquel la Marquise pense de plus en plus:

> Lorsqu'après la rupture de Valmont avec la Présidente, elle se refuse encore, ce n'est pas uniquement par orgueil; c'est aussi par le juste sentiment que céder à ce moment, ce serait ruiner toute chance de l'union durable avec Valmont, dont elle rêve[54].

Elle se rend compte qu'une telle union est devenue impossible. Ne pouvant " retrouver " le Valmont d'autrefois, il ne lui reste plus qu'à supprimer le Vicomte métamorphosé par le " charme enchanteur " de la quêteuse de Saint-Roch.

Le 6 décembre au matin, Mme de Merteuil s'est décidée à éliminer Valmont. Dans le billet qu'il envoie au Vicomte la veille du duel, Danceny indique à son adversaire qu'il a été mis au courant de ses agissements envers lui. Il précise même qu'il a " vu la preuve de [sa] trahison écrite de sa main " (L.CLXIII), prouvant ainsi qu'il a revu la Marquise dans la matinée du 6. Connaissant l'honnêteté de Danceny, la Marquise n'ignore pas que le simple fait de lui montrer le billet qu'elle vient de recevoir à son réveil conduira le Chevalier à obtenir par les armes une vengeance de gentilhomme. Il est naturel que le jeune homme passe sous silence son entrevue du matin, dans la provocation en duel qu'il envoie au Vicomte. Le billet de Valmont, lu chez la Marquise, tiendra lieu de document juridique en cas de procès seulement[55]. Danceny ne tient pas à ébruiter sa liaison avec la Marquise. Bien qu'il n'ait jamais envisagé l'éventualité d'épouser Cécile, il veut éviter un scandale

qui, tout comme le mariage, l'obligerait à quitter l'Ordre de Malte dont il tire son unique revenu[56]. C'est pourquoi il tuera le Vicomte pour les raisons qu'il indique, c'est-à-dire, pour venger l'honneur de Cécile, une jeune fille de sa connaissance, et non pour plaire à Mme de Merteuil. Cependant, la Marquise l'aura exploité à son insu, d'abord par représailles mais surtout pour en finir avec Valmont, d'une manière plus précipitée et très différente de la vengeance à laquelle elle avait dû songer.

En recourant à la solution extrême du meurtre, Mme de Merteuil avoue sa propre défaite. Pour vaincre Valmont, elle a renoncé à son défi de rouée et elle en est arrivée à le faire disparaître au cours d'un " règlement de compte " qu'elle aura trop précipitamment suscité. Loin d'être une concession formelle à la morale traditionnelle, la déchéance dont Laclos accable la Marquise n'est que l'expression concrète de cette défaite. " Dans les <u>Liaisons dangereuses</u> il n'y a pas de gagnants: il n'y a que des victimes "[57], mais le contenu moral que J. Pappas applique à sa conclusion n'existe pas plus ici que dans n'importe quel autre épisode des <u>Liaisons</u>.

Valmont et Merteuil ne sont pas punis en vertu de critères moraux. Ils sont vaincus pour avoir discrédité la pratique du libertinage mondain. Ils ont échoué pour ne pas s'être reconnus l'un et l'autre comme deux antagonistes de même valeur. Dans ce combat rendu inégal par le projet secret de la Marquise, il était logique que Valmont succombe le premier. Mais comme sa défaite ne signifiait nullement la victoire de Mme de Merteuil, il devenait nécessaire qu'elle connaisse à son tour un échec tout aussi sévère.

Chapitre IV: Les nouveaux libertins.

> Ajoutons surtout qu'il y a moins d'athées aujourd'hui que jamais, depuis que les philosophes ont reconnu qu'il n'y a aucun être végétant sans germe, aucun germe sans dessein, etc., et que le blé ne vient point de pourriture.
>
> Voltaire, Dictionnaire philosophique.[58]

Si les Liaisons dangereuses n'étaient que la relation d'un combat mortel entre deux roués, dont l'un seulement connaît l'enjeu de la partie engagée, le livre offrirait déjà, grâce à son intrigue, un progrès sensible sur les romans " dits " libertins que nous avons parcourus. Les personnages toutefois n'auraient guère apporté de traits nouveaux au portrait littéraire maintenant bien détaillé et précis du libertin mondain.

Les deux premières parties de cette étude ont montré comment les principes défendus par Valmont, et parfois même sa manière de les appliquer, restaient identiques en apparence à ceux des petits-maîtres et des roués qui l'ont précédé dans la littérature romanesque française du XVIIIe siècle. Quant à Mme de Merteuil, sa fourberie mise à part, la séduction qu'elle se plait à exercer sur les adolescents et son indépendance d'esprit vis-à-vis de ses amants permettent de la considérer aussi comme une des descendantes des Marquises de M*** et de Lursay de Crébillon, tandis que son projet de vengeance avec Valmont reprend une idée déjà brillamment exécutée par la Marquise de la Pommeraye dans Jacques le Fataliste.

Mais tout au long du roman de Laclos une hantise divinatoire qui

s'élève parfois jusqu'à l'ambition, quand le succès semble proche, poursuit les deux personnages principaux. Evitant l'aspect négatif des projets socio-religieux de Gaudet d'Arras, le libertinage plus intellectuel de Valmont s'affirme comme la véritable réponse aux promesses de bonheur prêchées par l'Eglise. Le roué de 1782 devient une " divinité " nouvelle que les femmes adoreront de préférence à celle de la religion. Par ce retour au contexte religieux, le libertin redécouvre une des caractéristiques originelles de sa secte: l'affranchissement complet vis-à-vis des cultes. On doit se souvenir que l'*Encyclopédie* définit le libertin à partir des valeurs étymologique et historique du terme:

> *Libertins*...fanatiques qui s'élevèrent en Hollande vers l'an 1528...
> Ils disent...que les politiques ont inventé la religion pour contenir les peuples dans l'obéissance de leurs lois...qu'il était licite et même expédient de feindre en matière de religion, et de s'accommoder à toutes les sectes.
> Ils ajoutaient à tout cela d'horribles blasphèmes contre Jésus-Christ...
> Ce furent ces maximes qui firent donner à ceux de cette secte le nom de *libertins*, qu'on a pris depuis dans un mauvais sens[59].

Le XVIIIe siècle a rejeté le libertinage héroïque et tapageur des compagnons de débauche de Gaston d'Orléans, frère de Louis XIII. Il n'en est pas moins vrai que les " biberonneurs " Théophile de Viau et Claude le Petit, et les débauchés, amis de Monsieur, comme l'épicurien raffiné Jacques Vallée des Barreaux et son ami grand seigneur Claude Chauvigny[60], sont les ancêtres directs des Versac, Valville et Valmont. Bien qu'il ne soit plus question de " déniaiser " ses concitoyens, ni de passer pour un esprit fort en interpellant Dieu ou en raillant les préceptes

de l'Eglise à la manière d'un Claude le Petit dans son Bordel des Muses, l'attitude du libertin à l'égard de la religion redevient, à la fin du XVIIIe siècle, un des éléments fondamentaux de sa conduite. Toutefois, si l'on trouve un certain air de parenté entre la troupe des " Tapageurs " dont fait partie le Lucas de Nougaret et l'organisation des " Braves et Généreux " à laquelle adhère le Francion de Charles Sorel cent cinquante ans plus tôt, il ne s'agit là que d'un rapprochement fortuit. Il ne doit pas être généralisé. Le genre réaliste et parfois vulgaire adopté par Nougaret n'a plus aucun point commun avec le libertinage mondain célébré par Crébillon. La " débauche de Roissy " en 1659[61], rendue célèbre par la présence de Bussy-Rabutin,qui y aurait préparé les grandes lignes de son Histoire amoureuse des Gaules, aurait été jugée d'un goût douteux un siècle plus tard.

L'histoire religieuse prouve que Dieu ne mourra pas en France à la fin du XVIIIe siècle. A la suite de Voltaire, Robespierre et Talleyrand se sont portés garants de la divinité, en attendant qu'elle soit fonctionnarisée sous le Ier Empire[62]. Ce que recherchent bien souvent les philosophes, et ce que soulignent les remarques de Valmont et de Mme de Merteuil tout au long des Liaisons dangereuses, c'est la parité de l'homme avec Dieu: manière habile de faire admettre en fait leur irréligiosité, dans le sens où toute religion se définit comme une attitude de soumission volontaire à un dieu révélé.

Le caractère et la conduite d'une dévote offrent à l'écrivain un champ d'observation susceptible de réserver quelques surprises. Mais pour des raisons faciles à deviner, les auteurs de romans

" dits " libertins se sont souvent montrés très prudents sur ce chapitre.

Marivaux s'était bien permis sur la religion des remarques qui dépassent la simple boutade conventionnelle. Mais la bigoterie mesquine et prétentieuse de l'aînée des soeurs Habert l'autorisait à critiquer son comportement, sans porter tort aux bien pensants. Si la conduite de la cadette, la désinvolture avec laquelle elle concilie avec ses désirs, les impératifs sociaux et religieux engagent l'auteur sur une voie plus équivoque,par contre, la sincérité des mobiles de la jeune demoiselle Habert, sa générosité et, en fin de compte, la légitimité de ses actes offraient à Marivaux des arguments suffisants pour répondre à ses détracteurs.

Chez Crébillon, l'absence de toute considération morale et religieuse constitue une des caractéristiques de son oeuvre, aussi remarquable que le style de " sa plume agréable et légère "[63] et que le laisser-aller de ses intrigues décousues ou inexistantes.

Chez Duclos, la conduite de la dévote Mme de Gremonville peut choquer le lecteur pudibond. Elle ne doit pourtant pas le scandaliser, car la Marquise n'est en réalité qu'une fausse dévote; " les vraies sont actuellement très respectables et dignes des plus grands éloges "[64].

Nous avons noté aussi combien l'absence de toute note religieuse était frappante chez Mme Elie de Beaumont, qui veut pourtant faire oeuvre de moraliste dans _les Lettres du Marquis de Roselle_. En se refusant même à invoquer l'Etre suprême, elle enveloppe du même silence le dieu de Rousseau et celui de l'Abbé Gérard.

Dans les ouvrages de Nougaret et de Restif, au contraire, la

religion retrouve sa place parmi les pratiques de la société. Toutefois, pour échapper lui aussi à la censure, Nougaret se limite à ne peindre que de " fausses dévotes ". Sur les conseils de son nouveau protecteur, un Monseigneur, haut dignitaire de l'Eglise, Lucette fait la " chattemite ". Mais ici, entre les vraies et les fausses dévotes, les apparences prètent souvent à des confusions que l'auteur ne se soucie guère de clarifier:

> La voilà donc Dévote...Elle grossit le nombre de ces femmes qui se prétendent dans le chemin du Ciel, et qui se croient les seules sauvées. Elles médisent saintement du prochain; s'enflamment par un saint zèle, jusqu'à le haïr, jusqu'à le détester...[65].

Au cours des dernières pages du Paysan et de la Paysanne pervertis, les intentions de l'auteur en matière religieuse se trouvent exprimées avec vigueur et même avec violence. Les rêves utopiques de Gaudet annoncent, jusque dans les détails, les bouleversements sociaux et religieux de la Révolution. La Constitution Civile du Clergé, approuvée par l'Assemblée Législative le 12 juillet 1790[66], se trouve en partie définie dans une des dernières lettres de Gaudet d'Arras à Edmond (P.III, L.VII): suppression des couvents et des noviciats, nationalisation des biens de l'Eglise qui seront redistribués aux paysans, tandis que l'argent donné au clergé servira désormais à mieux payer l'armée et à verser une retraite aux officiers. A cette époque, Restif ne peut --comme Sade, qui écrit après 1790-- s'en prendre directement à la divinité, mais les résultats sont identiques. Que reste-t-il en effet de religion, à celui qui adoptera les conseils moraux de Gaudet?

C'est dans les Liaisons dangereuses que Dieu est présent

directement pour la première fois dans un ouvrage plus libertin que moralisateur. Après avoir éloigné la Présidente de son mari et de son amie Mme de Volanges, Valmont veut encore la soustraire à la mainmise divine. Par là, c'est donc avec Dieu qu'il engagera la dernière phase de sa conquête.

> J'aurai cette femme; je l'enlèverai au mari qui la profane: j'oserai la ravir au Dieu même qu'elle adore...Je serai vraiment le Dieu qu'elle aura préféré (L.VI).

Peu à peu, Dieu va devenir le seul obstacle qui subsistera entre eux, à tel point que pour Stendhal " c'est uniquement pour ne pas être brûlée en l'autre monde, dans une grande chaudière d'huile bouillante, que Mme de Tourvel résiste à Valmont "[67].

Le Vicomte commence ici une nouvelle étape de la carrière du libertin. Après avoir ravi aux hommes leurs femmes et leurs maîtresses, il se propose d'arracher à Dieu ses dévotes. Ceci explique encore l'intérêt qu'il prend à connaître et même à s'initier aux pratiques de leur société. Il réussit pleinement avec Mme de Tourvel, et il peut même revendiquer une victoire dans la famille Volanges, puisqu'il en convertit la fille.

La sensibilité de la Présidente évolue parallèlement aux efforts de Valmont. Loin d'éprouver du remords, après avoir succombé, elle avoue trois jours plus tard, qu'elle n'a plus qu'une pensée: faire en tout la volonté et le bonheur de Valmont:

> C'est donc à votre neveu que je me suis consacrée; c'est pour lui que je me suis perdue. Il est devenu le centre unique de mes pensées, de mes sentiments, de mes actions (L.CXXVIII).

En appliquant à une conduite que la religion réprouve, un terme d'origine religieuse: " consacré ", Mme de Tourvel vient de

blasphémer. On verra bientôt comment le blasphème allait devenir pour les héros de Sade un complément important de la débauche du libertin. La Présidente continuera d'ailleurs à identifier de plus en plus sa conduite à un rite religieux: Elle aime Valmont " avec idolatrie " et, après s'être demandée s'ils n'étaient pas " nés l'un pour l'autre ", elle ne désire " vivre que pour le chérir, pour l'adorer " (L.CXXXII).

Au blasphème involontaire de la Présidente s'ajoutent le blasphème caractérisé du " seule, entre toutes les femmes " (L.VI) de Valmont, et la mise en dérision, la désacralisation du culte. C'est à St. Roch, pendant la messe, que Valmont a pu observer la Présidente. C'est dans la chapelle du château qu'il la suivra chaque matin pour l'accoutumer à sa présence. Et c'est encore la messe qu'il exploitera en s'y rendant quotidiennement, pour abuser de la bonne foi de sa tante après le départ de Mme de Tourvel. Ce n'est pas par hasard qu'il choisit le Père Anselme pour obtenir un rendez-vous avec la Présidente. Outre le côté piquant et ironique de son choix, il est naturel que le Vicomte, qui a engagé la lutte avec Dieu, recherche des alliés dans le camp adverse. Là encore, sa facilité d'adaptation ne sera pas prise en défaut: son langage et ses attitudes seront étudiés jusqu'à surprendre la Marquise. A Mme de Merteuil qui s'étonne de le voir s'égarer à plaisir dans des formules copiées sur l'Evangile, il précise que " depuis huit jours, il[n'en entend et] n'en parle pas d'autre " (L.IV).

Tous deux comparent leurs intrigues à un véritable apostolat. Nouveaux apôtres du libertinage, ils se jugent et s'estiment en fonction du nombre de conversions qu'ils ont opérées:

> Je connais votre zèle, votre ardente ferveur; et si ce Dieu-là nous jugeait sur nos oeuvres, vous seriez un jour la Patronne de quelque grande ville, tandis que votre ami serait au plus un Saint de village (Ibid.).

Cette fascination et cette curiosité pour les " affaires " de la religion et pour ceux qui en respectent les pratiques se retrouvent chez la Marquise de Merteuil qui prendra toujours soin d'impressionner favorablement " tout le parti des prudes " (L.XXXI). Tout en profanant la religion, on paraissait toujours la respecter quand on tenait à sa réputation. Diderot lui-même, en rédigeant l'Encyclopédie, avait pris soin, tout en maintenant l'idéal des philosophes, de ne pas heurter l'opinion de ses souscripteurs; il serait difficile de trouver des traces d'impiété dans les articles qui traitent directement de Dieu, de la religion et de l'Eglise. On sait que Voltaire aussi mettait beaucoup de prix à obtenir ses billets de confession pascale et qu'il se vantait fort d'avoir pour confident à Ferney un jésuite, le Père Adam. Nous avons noté que la Marquise prenait elle aussi plaisir à jouer à la " divinité ". Telle une déesse, elle utilise son ascendant personnel pour séduire Cécile et pour amener Mme de Volanges à favoriser ses projets. Elle joue même au besoin à " l'Ange consolateur " que les " mortels " implorent dans leur affliction (L.LXIII).

Quand il s'agit de ses rapports avec Dieu, le processus d'émancipation du roué est irréversible. Les " nouveaux libertins " qui se piquent de philosopher et de régler les moeurs se sont jurés d'"écraser l'infâme " avec le même acharnement que certains philosophes.

> Ce qui les distingue le mieux de nos Talons rouges [écrit Gaudet dans la Bibliothèque des Petits-Maîtres], c'est sans doute l'esprit d'irréligion, que l'on nomme communément

> esprit philosophique, et qui est au contraire le plus grand des abus de la philosophie. Cet esprit inspire à nos modernes l'indépendance et l'envie de secouer le joug des préjugés, de quelque nature qu'ils soient: les anciens, assez heureux pour l'ignorer, plus réservés, plus simples et moins coupables, respectaient les principes de morale qu'ils ne suivaient pas...[68].

Chez le Vicomte de Valmont et la Marquise de Merteuil, cette " indépendance " et cette " envie de secouer le joug des préjugés " se traduisent, à leurs yeux, par une revalorisation de la nature humaine. Ainsi, dans un monde d' " automates " , il n'y a plus que les libertins qui valent quelque chose. Mais les héros de Laclos sont avant tout des théoriciens, des idéologues. Il faudra attendre encore quatorze ans pour connaître la première application de ce " catéchisme de la débauche " dont parle Valmont, quand le couple Dolmancé-Mme de Saint-Ange de *la Philosophie dans le Boudoir* poursuivra avec Eugénie de Mistival les leçons commencées avec Cécile par Valmont et Mme de Merteuil.

Laclos, le romancier, laissera à Sade, le philosophe, le soin de préciser la puissance et les intentions de ce nouveau roué que la Présidente " aura préféré " à son mari et à son Dieu.

NOTES DE LA TROISIEME PARTIE

1. Laufer, Roger; Style Rococo, Style des Lumières.
Paris, R. Corti, 1963, p.138.

2. Op. cit., p.55. Au sujet du style parfois déconcertant de cet ouvrage, comme le montre cette citation, voir la remarque de
J. Robert Loy in :
Cabeen, D.C.; A Critical Bibliography of French Literature.
Vol.IV, The Eighteenth Century,
Syracuse University Press, 1951, p.97, No.930 :
"From point of view of style, book is frequently irritating".

3. Art. cit., pp.426-427.

4. Op. cit., p.53.

5. Les Egarements, pp.18-19.

6. Ibid., p.20.

7. Ibid., Préface, p.xxxiii.

8. Malraux; art. cit., p.425.

9. Les Egarements, p.331.

10. Paris, Le Divan, Vol.IV, 1930.

11. Dorat; Malheurs de l'inconstance (1772), Avant-propos, pp.7-8;
cité par Versini; op. cit., p.124, n.181.

12. Op. cit., p.329.

13. Vartanian, Aram; " The Marquise de Merteuil, A Case of Mistaken Identity ".
L'Esprit Créateur, Winter 63, Vol.III, No.4, p.176.

14. Art. cit., p.84.

15. Vartanian; art. cit., p.178.

16. Ibid., p.180.

17. Art. cit., p.83.

18. Art. cit., p.174.

19. Toplak, Maria; "Homo Ludens et Homo Belligerens",
Modern Language Quarterly, Vol.XXVIII, No.2,
June 1967, pp.167-176.

20. Voir Versini; *op. cit.*, p.451, n.87 et p.653; Barbier, *op.cit.*, T.II, 1963, 1259; Bibliothèque Nationale, *Cat.XXXV*, 1908, p.465.

21. *Op. cit.*, p.10.

22. *Ibid.*, p.12.

23. *Ibid.*, p.11.

24. *Id.*

25. Pour les dates de publication du livre voir la note de H. Bénac in, Diderot; *Oeuvres romanesques*, Paris, Garnier Frères, 1967, p.890, n.408.

26. Diderot; *Jacques le Fataliste*, *ed. cit.*, p.601.

27. *Ibid.*, p.603.

28. *Ibid.*, p.613.

29. *Ibid.*, p.633.

30. *Ibid.*, p.641.

31. *Ibid.*, p.652.

32. *Ibid.*, p.648.

33. *Ibid.*, p.636.

34. *Ibid.*, p.638.

35. *Ibid.*, p.634.

36. Ibid., p.635; cf. "Que vous êtes heureux de m'avoir pour amie! Je suis pour vous une fée bienfaisante..." *Les Liaisons dangereuses*, L.LXXXV.

37. *Ibid.*, p.645.

38. *Ibid.*, p.624.

39. *Ibid.*, p.625.

40. Mme de Monbart (alias L'Escuun ou Sydow); *Sophie,ou de l'Education des Filles*. Berlin, G.J. Decker, 1777, p.163.

41. "A la vérité, je vous ai depuis livré tous mes secrets: mais vous savez quels intérêts nous unissent, et si de nous deux, c'est moi qu'on doit taxer d'imprudence "(L.LXXXI).

"Prenez-y garde, Vicomte! si une fois je réponds, ma réponse sera irrévocable; et craindre de la faire en ce moment, c'est peut-être déjà en dire trop"(L.CXLI).

"Au fait, qu'auriez-vous à redouter? d'être obligé de partir, si on vous en laissait le temps. Mais ne vit-on pas chez l'Etranger comme ici?" (L.CLII).

42. Voir, <u>supra</u>, P.II,p.197, n.94.

43. Cf. à la fin du siècle, Mme de Charrière (1740-1805), Mme de Genlis (1746-1830), Mme de Souza (1761-1836), Mme de Krudener (1764-1824), Mme Cottin (1770-1807), Mme de Duras (1778-1828).

44. <u>Op</u>. <u>cit</u>., p.116.

45. Cette distinction sens, esprit, coeur se retrouve dans la classification des femmes retenue par la Marquise. Bien que sur le plan psychologique ses remarques n'atteignent pas ici la valeur de celles qu'elle fera sur les vieilles dames (L.CXIII), on doit cependant noter la différence qu'elle souligne entre les femmes " qui se disent à sentiments, dont l'imagination exaltée ferait croire que la nature a placé leurs sens dans leur tête..." et les "sensibles...dont l'amour s'empare si facilement et avec tant de puissance "(L.LXXXI).

46. <u>Op</u>. <u>cit</u>., p.137.

47. <u>Ibid</u>., p.140, n.278.

48. Laclos; <u>ed</u>. <u>cit</u>., p.785, n.53.

49. <u>Op</u>. <u>cit</u>., p.117.

50. Lettre d'Ursule à Laure, P.II, L.XVII.

51. <u>Op</u>. <u>cit</u>., pp.404-405.

52. "Or, est-il vrai, Vicomte, que vous vous faites illusion sur le sentiment qui vous attache à Madame de Tourvel? C'est de l'amour, ou il n'en exista jamais...

Ou ce sont là, Vicomte, des symptômes assurés d'amour, ou il faut renoncer à en trouver aucun.

Il ne faut pas s'y tromper; ce charme qu'on croit trouver dans les autres, c'est en nous qu'il existe; et c'est l'amour qui embellit tant l'objet aimé ".

53. <u>Mémoires</u> <u>sur</u> <u>les</u> <u>Moeurs</u>, p.431.

54. Laufer: <u>art</u>. <u>cit</u>., p.88.

55. A cette époque l'application de la loi ne pouvait qu'amener le deshonneur sur le vainqueur comme sur la victime, sur l'offensant comme sur l'offensé.
A la suite du duel qui oppose son héros, le Comte de Valmont, au roué Lausane, l'Abbé Gérard précise en note:

> "Selon les lois, de deux hommes qui se sont battus en duel, on ne peut faire le procès de l'un sans flétrir la mémoire de l'autre, sans déterrer même son cadavre s'il est enseveli, et sans le condamner à être traîné sur la claie."
> Le Comte de Valmont, T.III, p.81.

56. Ce fut le cas du Chevalier de Boufflers et de Mme de Sabran qui, bien qu'ils fussent tous les deux libres, attendirent pourtant vingt ans avant de se marier.

57. Art. cit., p.296.

58. Garnier Frères, 1967, p.43.

59. T. IX, p.476.

60. Voir à ce sujet: Adam, Antoine; Les Libertins au XVIIe Siècle. Paris, Buchet-Chastel, 1964; et
Sage, Pierre; Le Préclassicisme. Paris, Del Duca, 1962, pp.381-399.

61. "Le duc de Vivonne, qui répugne aux mortifications, a réuni dans son domaine de Roissy quelques amis pour célébrer la Semaine Sainte à sa manière, qui n'a rien d'édifiant. Il y a là quelques fieffés libertins, le comte de Guiche, Manicamp, Philippe Mancini, le propre neveu du Cardinal. Il manque Bussy. On l'envoie chercher. Il vient. Et, pour régaler ses compagnons, il improvise le plus éblouissant des festivals rabutins qui les aient jamais charmés...
C'est un nouvel éclat. A Paris, Mazarin fronce le sourcil, d'autant qu'une légende s'est tout de suite formée sur "la débauche de Roissy ": on y colporte les impiétés de ces singuliers pénitents, qui auraient dévoré la cuisse d'un homme et, bien pis, fait baptiser une truie par un aumonier du roi".
Bussy-Rabutin; Histoire amoureuse des Gaules (1665) Introduction de Francis Cleirens, Paris, Club du Meilleur Livre, 1961, pp.v-vi.

62. Voir : Latreille, André; L'Eglise catholique et la Révolution française. Paris, Hachette, T.I, 1946, T.II, 1950.

Dansette, Andrien; Histoire religieuse de la France contemporaine. Paris, Flammarion, 1951.

63. Collection complète des Oeuvres de M. de Crébillon Fils (Londres 1777). " Avis de l'Editeur ", op. cit., T.I, p.7.

64. Les Confessions du Comte de***; p.53.

65. Lucette ou les Progrès du Libertinage, T.III, p.87.

66. Voir Latreille; op. cit., T.I, pp.87-124 et
Dansette; op. cit., pp.76-95.

67. Stendhal; op. cit., p.303.

68. Gaudet; Bibliothèque des Petits-Maîtres, p.3.

C O N C L U S I O N

Nihil est in intellectu, quod non prius fuerit in sensu.

Locke[1].

L'étude thématique entreprise dans la première partie de ce travail permet de constater que de 1732 à 1782, la personnalité du héros libertin ne subit pas de modifications foncières importantes. A l'exception de Nougaret et de Restif, les romanciers dits libertins considèrent plus le phénomène du libertinage comme une école de bel esprit et de maintien en société, qu'ils ne l'étudient comme un mouvement de pensée ou comme une théorie morale.

Bel esprit et évocation discrète de situations grivoises sont les deux constantes de l'oeuvre de Crébillon fils. Les remarques de Versac, tout en composant un système assez homogène et compréhensible, sont loin de représenter la pensée de l'auteur des Matinées de Cythère, et par là, elles ne constituent pas une prise de position de l'écrivain vis-à-vis du libertinage.

Crébillon jouissait de l 'estime du milieu parisien cultivé et distingué qu'il a dépeint. Grâce à son caractère facile et sociable, il n'eut aucune raison de se plaindre des inégalités sociales. Cet écrivain qui n'était pas noble parvint à s'introduire et à se faire estimer de l'aristocratie. Il brilla dans les salons, faisant semblant comme Versac " d'ignorer tout et croire n'ignorer rien, prononcer des absurdités, les soutenir et les recommencer ".

Mais son oeuvre n'est pas une critique bienveillante, et encore moins un hommage reconnaissant; elle reflète simplement sa tranquillité d'esprit et sa satisfaction de vivre à une époque aux moeurs relachées.

On ne doit pas pour autant minimiser l'influence de Crébillon dans l'histoire du roman libertin. Outre qu'il fut le premier à exploiter systématiquement les ressources artistiques qu'offrait l'observation de libertins authentiques, il sut aussi, comme son Versac, allier au badinage de mode des réflexions sur la nature même du libertin, sans nuire pour autant à la légèreté générale de son oeuvre.

Son idée et son style furent imités presque aussitôt par Duclos, bien qu'en peignant des moeurs parfois " peu régulières ", l'auteur des _Confessions du Comte de***_ et des _Mémoires sur les Moeurs_ se pique de faire oeuvre de moraliste.

Cette légèreté de style et d'esprit se retrouve à nouveau chez Mme Elie de Beaumont et chez B. Imbert, en dépit de l'aspect moralisant du roman de la première et des épisodes mélodramatiques de celui du second.

Le Valville des _Lettres du Marquis de Roselle_ reste encore un personnage inconséquent et futile qui ne cherche qu'à entraîner son ami à le joindre dans ses parties de débauche, sans s'inquiéter de savoir jusqu'où il pourra le convertir au libertinage. Loin d'être la victime sur laquelle Roselle tentera ses premiers méfaits, Léonor représente au contraire la jeune femme avertie et indépendante qui l'aidera --moyennant dédommagement-- à vaincre ses préjugés. Le libertinage de Valville n'est pas un humanisme, c'est-à-dire,

une façon de comprendre et d'assumer son existence, mais un passe-temps qui ne repose sur aucun principe préétabli. Ses réflexions sur le mariage, sur le respect que l'on doit accorder à la femme comme sur le rôle qu'elle doit tenir en société, sont à peine dignes d'un joueur de cartes de cabaret, et c'est uniquement par sa façon brillante et détachée de présenter ses opinions que ce libertin s'en distingue avec éclat.

Dans Les Egarements de l' Amour, la dramatisation de l'intrigue tentée par Imbert nuit à l'intérèt que tout lecteur espère trouver dans un roman épistolaire où le libertinage reste le sujet principal. Comme dans Le Comte de Valmont de l'Abbé Gérard, l'introduction d'un élément familial modifie et fausse les thèmes retenus par Crébillon et Mme de Beaumont (la légèreté des petits-maîtres, la fatuité des roués) et n'enrichit en aucune façon l'analyse de ces phénomènes. Avec le Comte de Valmont et Milfort, les écrivains tentent de souligner les conséquences déplorables du libertinage chez un homme chargé de responsabilités familiales. Ils échouent dans leur projet pour n'avoir pas su choisir entre le roman séduisant et sans prétention à la Crébillon et l'étude documentée du problème social qu'ils ont soulevé. La nouveauté dramatique que semblait annoncer en 1777 l'ouvrage de B. Imbert n'est en fait qu'une illustration du sentimentalisme désuet de la royauté de Trianon, celui-là même qu'avait si habilement évité Crébillon.

Bien qu'on ne puisse parler de progrès, tant dans la technique romanesque que dans l'analyse psychologique, les oeuvres de Nougaret et de Restif présentent un intérêt nouveau dans la mesure où elles se veulent violentes --sans toutefois atteindre la polémique

systématique-- et désireuses de heurter l'opinion par leur ton pseudo-réaliste. Chez eux, le libertinage quitte les salons pour s'égarer dans les tripots; mais ce qu'il abandonne du bel esprit et du " bon ton de la bonne compagnie " ne sera pas remplacé par le pittoresque des moeurs d'un milieu encore peu étudié à l'époque. De plus, chez des héros sans distinction, un tel sujet devenait des plus délicats à traiter, et seul un art sobre et discret, plus suggestif que descriptif, aurait pu le sauver du ruisseau.

En popularisant le libertinage, Nougaret et Restif lui faisaient perdre l'essence même de son unique valeur artistique: l'esprit et la gratuité dont les _Lettres galantes du Chevalier d'Her***_ offrent un premier aperçu dès la fin du XVIIe siècle. Les oeuvres de Crébillon ne durent pas leur succès aux idées de Versac, mais à la façon dont les autres personnages les interprétaient, sans jamais leur accorder trop d'importance. L'écrivain avait su distinguer les satisfactions de l'esprit des plaisirs des sens, et prit parti pour les premières, tout en reconnaissant que leur qualité ne peut que s'accroître s'il profite aussi des seconds. La vulgarité est absente de son oeuvre comme elle l'était généralement des salons qu'il y dépeint. Son Meilcour et le Valville de Marivaux sont frères. Il n'est donc plus étonnant, qu'un autre héros contemporain, moins favorisé qu'eux de naissance, Jacob de la Vallée, se civilise très vite au contact de cette société, dont certains auteurs ont parfois trop décrié le raffinement des galanteries.

Le Lucas de Nougaret et l'Edmond de Restif ignorent ces divertissements de " bon ton " qu'ils s'imaginent n'être que la version édulcorée des plaisirs vulgaires qu'ils goûtent dans les

arrière-salles des tavernes. Quand la fortune leur offre de petites entrées dans les salons, ils n'ont pas le temps d'en saisir tout l'esthétisme et ils préfèrent se venger de leur condition réelle en se glorifiant d'ignorer ou de mépriser les convenances.

De toute façon, qu'ils cherchent à plaire à un public mondain ou populaire, aucun des auteurs que nous venons de mentionner ne tente d'analyser la situation sociale et morale du libertin par rapport aux critères habituels de la conscience humaine.

Bien que Dieu fût constamment présent dans l'oeuvre de l'Abbé Gérard --au point de priver de tout intérêt dramatique les six volumes du Comte de Valmont-- il faut attendre Les Liaisons dangereuses pour voir s'esquisser les rapports du libertin avec Dieu.

> On s'explique alors pourquoi...quand le libertin parle de Dieu, son langage devient volcanique, incandescent, se met à bouillonner et semble dû à une sorte de transe. C'est que le philosophe pouvait parler calmement d'un concept auquel il n'attachait dès le début aucune valeur, alors que le libertin ne peut parler froidement d'une situation dans laquelle il est pris intégralement. La lutte à mort selon Hegel est engagée, dès ce moment, entre lui et Dieu, et c'est par des ruades et des morsures que le libertin ravira sa place à Dieu et le vaincra.
>
> Aussi, dès le début, le libertin adopte à l'égard de Dieu un langage et une attitude passionnelle, puisque le libertin est celui qui se libèrera grâce à l'empire des passions[2].

Cette remarque faite à propos des héros de Sade rappelle toutefois qu'au delà de Mme de Tourvel, c'est avec Dieu que Valmont engage la lutte. Ainsi, le héros de Laclos ne nie pas Dieu et ne tente pas, comme ceux de Sade, de l'anéantir. Il l'admet comme son égal, et se dispense ainsi de l'obligation de se plier à ses exigences. Ceux qui le révèrent constituent une société qui l'intrigue mais dont il en déteste l'hypocrisie et les mesquineries.

A la notion de Dieu se rapporte directement la conception du bien et du mal. Pour Mme de Merteuil, la fin justifie les moyens; la jouissance éprouvée motive l'acte qui l'a procurée, quel qu'il soit. Comme le héros de Sade, mais sans l'énoncer aussi explicitement, la Marquise ignore, en fait, la notion traditionnelle du bien et du mal. Son désir de jouir, qui pour elle n'est qu'une exigence naturelle, ne peut inquiéter sa conscience puisque, comme l'affirmera Kant, tout ce qui est suscité par la nature est, par essence, incompatible avec la notion de morale[3].

A l'exception de quelques instants de demi-faiblesse à l'égard de Valmont, Mme de Merteuil ne recherche pas l'amour. Son aventure avec Prévan montre même qu'elle prend soin de l'éviter. Sans vouloir affirmer, comme le fera Nietzsche, que la quête de l'amour est la marque distinctive des faibles, elle reconnaît que ce sentiment n'est qu'un signe de dégénérescence de l'espèce, et qu'il ne peut qu'asservir celui qui y succombe.

Toutes ces remarques que nous n'aurions pas pu noter à propos des auteurs cités auparavant indiquent le changement d'objectif du roman libertin à la fin du XVIIIe siècle. Après avoir montré le libertin en action, sans se soucier d'approfondir le mécanisme de ses actes, le romancier, à partir de Laclos, tente de replacer le problème dans un contexte éthique et sociologique en étudiant les causes et les conséquences morales, philosophiques et sociales de la conduite et du raisonnement des libertins.

Sur ce point, tout était encore à écrire, car les premières tentatives de Restif étaient plus spectaculaires qu'originales.

Laclos, dans un ouvrage concis à l'extrême et où la rigueur artistique ne voulait rien sacrifier au développement de la pensée, ne pouvait que poser les jalons d'une nouvelle orientation d'un roman libertin où la dissertation philosophique l'emporterait sur l'aspect narratif.

Aux relations faciles des agréables égarements du coeur, des sens, et de l'esprit des habitués des salons feront suite des traités sur la philosophie de ces boudoirs et même de véritables " romans philosophiques ".

A considérer D.A.F. de Sade comme un monstre sacré, un novateur de génie, après qui Nietzsche n'avait plus rien à ajouter, on risque de le désolidariser du siècle qui l'a formé et auquel il doit, par l'intermédiaire de Bayle, d'Helvétius et de la Mettrie, le point de départ de sa démarche critique. Ce à quoi les personnages de Laclos pensaient implicitement, ceux de Sade vont le proclamer sans ambiguïté. Comme Valmont, Dolmancé aurait connu un plaisir supérieur à posséder la Présidente quand il affirme qu' " il est très doux de scandaliser: qu' [il] existe là un petit triomphe pour l'orgueil qui n'est nullement à dédaigner "[4] et que le blasphème peut aviver la jouissance chez les débutants encore mal libérés des interdits religieux. Au plaisir physique s'ajoute pour le roué le plaisir moral, encore plus piquant, que lui procure le sacré bafoué.

Le désintéressement complet que Mme de Merteuil affiche envers la religion suffit à indiquer que celle-ci n'est pour elle qu'une " chimère " à laquelle elle n'a jamais prêté attention, et Dieu, qu'une simple image de rhétorique. Toutefois, la Marquise, qui n'hésite pas à dévoiler jusqu'aux traits les plus condamnables de son caractère, ne nous fera jamais connaître sa pensée à ce

sujet. Il faut attendre Dolmancé et la Dubois de Justine pour entendre les libertins donner un exposé précis sur la question religieuse.

Le sujet de cette étude ne nous permet pas de présenter une analyse des idées religieuses de Sade. Rappelons néanmoins que cette " chimère ", ce " fantôme ", cet " être inconséquent et barbare ", ce " Dieu enfariné " ne sont que l'expression d'une opinion à laquelle souscrivaient déjà le Valville de Mme de Beaumont, le Baron de Lausane et Gaudet d'Arras. Quoiqu'il n'y ait rien de nouveau dans le " carpe diem " de Dolmancé encourageant son élève à profiter " du plus heureux temps de sa vie "[5], on note que maintenant le libertin affirme n'obéir qu'aux lois de la nature quand il cède à ses désirs[6].

Sade n'est pas seulement celui qui démystifia les prétentions des dévots à la piété et à la vertu. Il est aussi celui qui, issu de leurs rangs et nourris de leurs principes, va démasquer les libertins eux-mêmes. Il le fera,non pas tant en surenchérissant sur leurs exploits, qu'en vilipendant leur propre hypocrisie. Trois exemples tirés d'un texte qui traduit mieux que tout autre la pensée spontanée de Sade, le premier brouillon connu de Justine ou Les Infortunes de la Vertu (1787), suffiront à illustrer cette remarque.

Tout le livre s'efforce de détruire les concepts traditionnels de bonheur et de vertu si longuement développés dans le roman de l'Abbé Gérard. Pour Sade, la vertu devient l'erreur majeure qu'il faut éviter. " Si j'ai un conseil à te donner [dit la Dubois à Sophie en la quittant], c'est de renoncer à des pratiques de vertu qui comme tu vois ne t'ont jamais réussi "[7]. L'argument sera repris une

douzaine de fois dans la suite du roman par cette femme, véritable porte-parole de l'auteur. Quelques chapitres plus loin, reprenant l'idée d'un " petit mal pour un grand bien ", idée dont Voltaire n'avait pas cherché à exagérer les conséquences, le jeune Marquis de Bressac note, peu de temps avant de faire empoisonner sa mère, qu' " il n'est rien de tel que de concevoir un crime pour faire arriver le bonheur "[8].

Pour l'auteur des Crimes de l'Amour, l'amour n'existe pas, même s'il ne s'agit que de cet amour " à fleur de peau ", de ces sensations superficielles recherchées par les libertins.

> Il n'y a point d'amour dans mon fait, c'est un sentiment qui ne fut jamais connu de mon coeur. Je me sers d'une femme par nécessité, comme on se sert d'un vase dans un besoin différent[9],

proclame à Sophie en la violant le faux-monnayeur Dalville.

Enfin, c'est de la façon la plus explicite que Sade discrédite le libertinage mondain de ses prédécesseurs, en opposant à leurs manèges galants et subtils les obscénités criminelles des moines de l'abbaye de Saint-Marie-des-Bois. " Chez tous comme chez Raphaël le flambeau du libertinage ne s'allumait qu'aux excès de la férocité, et comme si ce vice des coeurs corrompus dût être en eux l'organe de tous les autres, ce n'était jamais qu'en l'exerçant que le plaisir les couronnait "[10].

En quelques lignes se trouvent donc dénigrés tous les efforts esthétiques tentés par Crébillon pour donner au libertinage l'aspect d'une contenance sociale exigeante et de bon ton. Sade n'admet plus que l'habileté de langage et le raffinement des manières servent à dissimuler les appétits de l'instinct.

Nougaret et Restif pensaient déjà de même, mais leurs tentatives

que ne supportait aucune prise de position philosophique ou morale, loin de faire progresser le roman libertin, n'aboutissent qu'à cet " encanaillement du roman " souligné par G. May ". Au paysan parvenu, mais qui se respecte et sait se faire respecter fait suite le paysan perverti, individu désaxé qui connaîtra l'échec et l'oubli après avoir été exploité par plus roués que lui.

Pour Sade, au contraire, cette démystification devient le levier qui lui permet d'ériger toute sa théorie de l'homme naturel et méchant (dans le sens où l'entendent les moralistes). La leçon d'anatomie --où cette fois tout n'est nommé " que par le mot technique "-- par laquelle débute le cours de libertinage des " deux instituteurs immoraux ", a pour but de prouver à Eugénie de Mistival que ses désirs ne sont que l'expression de ses besoins vitaux, et qu'il serait donc criminel, parce que contre nature, de les étouffer.

Ainsi, les considérations morales et religieuses qui, dès Mme de Beaumont et l'Abbé Gérard, commençaient à priver les romans traitant du libertinage mondain de l'intérêt qu'avait su leur donner Crébillon, deviennent pour Sade la matière même de ces sortes d'écrits. Chez lui, le libertinage s'écarte de sa première fonction (allier le divertissement de société à la poursuite du plaisir, grâce à la complicité des femmes) pour devenir un moyen de répression et de domination équivoques. Accorder aux héros de Sade le titre de libertins, c'est trahir la philosophie défendue par Versac, le Valville de Mme de Beaumont, le Curland d'Imbert et même par le Valmont dont Mme de

Merteuil garde la nostalgie. Après avoir débauché l'âme de sa victime, le héros de Sade avilit, puis détruit son corps par la contrainte physique et même par la torture. Les réflections impudentes des héros de Laclos annoncèrent ce changement avec beaucoup plus de justesse que les orgies du Gaudet et de l'Edmond de Restif.

> Puis c'est bientôt la comédie de l'amour, le cabotinage, la scène non plus à faire, mais préparée et faite, et, pour comble, l'insolence et la brutalité, l'insulte même et la violence: -Insolence et persiflage, voilà le jeu des raffinés; il arrive bientôt à la perversité complète,à la méchanceté, c'est-à-dire à l'opposé même de l'amour.-On quitte une femme pour la reprendre, pour lui donner une nouvelle désillusion; on la quitte ouvertement pour ajouter à sa peine l'amertume de l'offense publique; on la raille de sa douleur, on la méprise de sa faiblesse. La corruption s'aggrave de la cruauté...l'amour s'est transformé en luxure..; il a sombré dans la boue et le sang[12],

écrivent les frères Goncourt de l'époque qui précède immédiatement les écrits de Sade; c'est-à-dire, celle où se déroule l'action des Liaisons dangereuses.

Les excès de cruauté du Duc de Blangis, du Président de Curval, et Durcet et de leur ami Archevêque[13] soulignent l'échec de leurs principes nouveaux. Ayant étouffé le coeur et la raison, le roué ne parvient plus à trouver le bonheur dans le seul excès de la sensualité. Sa déception physique, mise en évidence par une insatisfaction permanente, détruit les conceptions matérialistes de la Mettrie à ce sujet:

> Il est un bonheur particulier et individuel qui se trouve et sans vertu et dans le crime même...
>
> Que la pollution et la jouissance, lubriques rivales, se succèdent tour à tour, et te faisant nuit et jour fondre de volupté, rendent ton âme, s'il se peut, aussi gluante et lascive que ton corps. Enfin, puisque tu n'as point d'autre ressources, tires-en parti: bois, mange, dors, rêve, et si tu penses quelquefois, que ce soit entre deux vins et toujours ou au plaisir du moment présent ou au désir

> ménagé pour l'heure suivante. Ou si non content d'exceller dans le grand art des voluptés, la crapule et la débauche n'ont rien de trop fort pour toi, si l'ordure et l'infamie sont ton partage, vautre-toi comme font les porcs, et tu seras heureux à leur manière[14].

A la fin du siècle, le caractère superficiel du libertinage mondain de la Régence et du règne de Louis XV n'était plus en mesure de résister ni au sentimentalisme éveillé par La Nouvelle Héloïse, ni, quelques années plus tard, à la violence révolutionnaire des idées sociales et religieuses sur lesquelles d'établissait l'ordre nouveau. Les personnages de Sade, conditionnés par les années de réclusion de leur auteur et par les premiers bouleversements sociaux de la Révolution, rejettent le " pari " des libertins de la première moitié du siècle: leur compromis entre le " bon ton " dicté par les bienséances et la jouissance totale à laquelle aspire la nature humaine.

Par la constitution mi-narration, mi-réflexion du livre, comme par le caractère de ses deux héros, les Liaisons dangereuses se placent à mi-chemin des oeuvres de Crébillon et de Sade. Malgré ses faiblesses à l'égard de Mme de Tourvel, la conduite du Vicomte se situe à la limite du libertinage mondain annoncé cinquante ans plus tôt par les personnages de Crébillon, grâce à l'élégance de son maintien, à l'esprit de ses à-propos et à l'usage encore fréquent du jargon de l'école. Il trouve sa place entre l'homme galant " qui cherche à plaire aux femmes, et qui peut devenir " à la fois le rebut et le mépris du monde ", le " coureur de ruelles, [le] diseur de riens, [le] professeur d'amour et d'amourettes "[15], et le héros démoniaque et impudent de Sade, dangereux pour sa puissance sociale, pour sa

facilité d'adaptation et pour son charme personnel.

A l'opposé de Versac, Valmont a pris conscience de la puissance de ses désirs sur sa volonté. Comme le héros de Sade, il applique aussitôt sa découverte à sa victime. Quand il séduit la Présidente, il raisonne déjà comme le jeune Abbé Théodore de Gange, encourageant son ami, le Comte de Villefranche, à corrompre, pour l'humilier, sa belle-soeur, la Marquise de Gange: " Sois pour elle le serpent qui tenta Eve: elle priait aussi dans ce moment "[16]. Toutefois, quand il cherche à se venger, le héros de Laclos n'aura jamais recours à la violence. Pour humilier Mme de Volanges, il se contente de pervertir sa fille en attisant sa lubricité. Pour lui, le crime n'est pas encore devenu, comme pour la Dubois, une affaire d'opinion.

Les Liaisons dangereuses contribuèrent directement à cette transformation du roman libertin vers la fin du siècle. Laclos fut le premier écrivain à soupçonner les possibilités dramatiques qui pouvaient découler de cette dépravation mondaine réservée à un petit nombre d'oisifs fortunés. L'échec de son héros, héros pourtant si soigneusement paré des diverses qualités du libertin exemplaire, ne pouvait qu'entraîner le discrédit sur la méthode qu'il prétendait suivre avec tant de rigueur.

Au cours des Liaisons dangereuses, Valmont abandonne sa réputation de séducteur dangereux mais galant pour celle de roué nuisible, plus à craindre qu'à admirer. Très vite il renonce au projet de conquérir la Présidente pour le seul plaisir de vaincre et d'humilier un sujet réputé difficile. Il se réjouit plutôt de retrouver " les charmantes illusions de la jeunesse [car] auprès d'elle il n'a pas

besoin de jouir pour être heureux " (L.VI). Toute la sentimentalité du " Valmont d'autrefois " éclate dans cette phrase-clef. La compagnie de Mme de Tourvel, l'amitié qu'elle lui propose d'abord en toute simplicité, humanisent le libertin en lui rappelant que la femme n'est pas qu'une simple machine à plaisir. A ses côtés, le Vicomte découvrait, à la place des plaisirs habituels, le véritable bonheur.

Mme de Merteuil le force à donner une autre allure à son projet, et, par là, elle détruit en lui le travail apaisant de la " vertu ". Après avoir reconquis momentanément le Vicomte par deux lettres où le persiflage habituel fait place à l'émotion sincère (L.CXXXI et L. CXXXIV), la Marquise abuse de son empire retrouvé sur son ancien amant en le contraignant à envoyer la lettre irrémédiable des " ce n'est pas ma faute ". Valmont obéit maladroitement et perd à la fois la femme dont il est passionnément amoureux et l'intrigante séduisante qu'il désire maintenant plus que jamais.

Et c'est un Valmont inconscient qui, sous les sarcasmes d'une Marquise faussement enjouée, rejoint le clan des roués criminels lorsqu'il commet sans raison le geste qui va tuer la Présidente. Loin de le rapprocher de ses amis, les roués, cette maladresse inconsidérée va tuer le mythe du libertin mondain qu'il incarnait: aimable parasite, dangereux surtout pour les débutantes imprudentes, mais qui n'en demeurait pas moins, dès qu'il le voulait, l'homme aimable et plein d'esprit dont " les mines " et les " agaceries " mêmes méchantes flattaient toujours la coquetterie vaniteuse des folles marquises du siècle des lumières.

N O T E S D E L A C O N C L U S I O N

1. Cité par Sade, in *Pensée*, Oeuvres complètes, T.XIV, p.69.

2. Brocher, Jean-Jacques, *Le Marquis de Sade et la Conquête de l'Unique*, Paris, Le Terrain vague, 1966, pp.64-65.

3. Au sujet de Kant et de Nietzsche, voir:
Fromm, Eric, *Man for Himself*, New York et Toronto, Rinehart and Company, 1947, Ch.IV.

4. Sade, *La Philosophie dans le Boudoir*, *Oeuvres complètes*, T.III, pp.434-435.

5. *Ibid.*, p.405.

6. *Ibid.*, cf.p.407,les remarques de Mme de Saint-Ange.

7. *Oeuvres complètes*, T.XIV, p.352.

8. *Ibid.*, p.371.

9. *Ibid.*, p.432.

10. *Ibid.*, p.410.

11. *Op.cit.*, pp.182-203.

12. *La Femme au XVIIIe siècle*, cité in, *Au siècle des Libertins*, p.34.

Voir aussi Planhol, René de.., *Les Utopistes de l'Amour*. Paris, Garnier Frères, 1921, pp.172-198.

13. Sade, *Les 120 Journées de Sodome*, *Oeuvres complètes*, T.XIII, pp.7-20.

14. *L'Anti-Sénèque ou le souverain bien*, cité par Mauzi, *op.cit.*, p.251.

15. Remarques de Méré et du Maître de Claville, citées par Versini, *op.cit.*, p.190.

16. Sade, *La Marquise de Gange*, *Oeuvres complètes*, T.XI, p.265.

BIBLIOGRAPHIE

I. OEUVRES ETUDIEES.

1. Crébillon, Claude-Prosper Jolyot de ;
   Lettres de La Marquise de M*** au Comte de R***(1732).
   Oeuvres complètes, Paris, Le Divan, Vol.IV, 1930.

2. Elie de Beaumont, Anne-Louise Dumesnil-Molin, dame;
   Lettres du Marquis de Roselle (1764).
   Amsterdam, François Joly, 1776.

3. Gérard, Abbé Louis-Philippe; Le Comte de Valmont ou les Egarements de la Raison, lettres recueillies par M...
   Paris, Moutard, 1774 (Vol.I, II, III), ed. cit., 1775,
   Ibid., 1775 (Vol. IV, V), ed. cit., 1777,
   Paris, Bossange, Masson et Besson, 1807 (Vol.VI).

4. Imbert, Barthélemy; Les Egarements de l'Amour ou lettres de Fanely et de Milfort.
   Amsterdam et Paris, chez Delalain, 1777.

5. Laclos, Pierre-Ambroise-François Choderlos de; Les Liaisons dangereuses, ou Lettres Recueillies dans une Société, et publiées pour l'instruction de quelques autres (1782).
   Oeuvres complètes, Ed. Allem, Paris, La Pléiade, 1959.

6. Marivaux, Pierre Carlet de Chamblain de; Le Paysan parvenu, ou les Mémoires de M***(1734).
   Ed. F. Deloffre, Paris, Garnier Frères, 1959.

7. Nougaret, Pierre-Jean-Baptiste, Comte de; Lucette ou les Progrès du Libertinage.
   Londres, Jean de Nourse, 1765 (Vol.I, II),
   Ibid., 1766(Vol.III).

8. Restif de la Bretonne, Nicolas-Anne-Edme; Le Paysan et la Paysanne Pervertis (1787).
   Paris, Librairie Gründ, 1936.

II OEUVRES CITEES

A. XVIIe siècle.

1. Barrin, Abbé Jean; Vénus dans le cloître ou la Religieuse en chemise, entretiens curieux par l'abbé Du Prat (1683). Montréal, Editions du Bélier, 1967.

2. Bussy-Rabutin, Roger de; Histoire amoureuse des Gaules (1665). Paris, Le Club du Meilleur Livre, 1961.

3. Camus, Abbé Louis; Agathonphile (1621). Ed. P. Sage, Genève, Droz et Lille, Giard, 1951.

4. La Fayette, Mme de; La Princesse de Clèves (1678). Paris, Garnier Frères, 1961.

5. Fontenelle, Bernard le Bouvier de; Les Lettres galantes du Chevalier d'Her...(1683 et 1687). Ed. D. Delafarge, Paris, Société d'Edition " Les Belles Lettres", 1961.

6. Guilleragues, Gabriel de Lavergne, sieur de; Lettres portugaises (1669). Ed. F. Deloffre et J. Rougeot, Paris, Garnier Frères, 1962.

7. La Bruyère, Jean de; Les Caractères (1688). Paris, Garnier Frères, 1962.

8. La Rochefoucauld, François, duc de; Maximes (1664) Paris, Garnier Frères, 1967.

9. Sorel, Charles; La Vraye Histoire comique de Francion (1623). Paris, Jean Fort, 1925.

B. XVIIIe siècle.

1. Boufflers, Stanislas, Marquis de; Oeuvres (2 vol.).
Paris, Briand, 1813.

2. Brussel, Pierre; La Promenade utile et récréative de deux Parisiens en cent soixante cinq jours (2 vol.).
Avignon, Paris, Chez Vente, 1768.

3. Crébillon, Claude-Prosper Jolyot de;
L'Ecumoire, ou Tanzai et Néadarné, histoire japonaise (1734).
Oeuvres complètes, Paris, Le Divan, Vol.V, 1930.

Le Sopha (1741).
Ibid., Vol.III.

La Nuit et le Moment (1755).
Ibid., Vol.I, 1929.

Le Hasard au coin du Feu (1763).
Id.

Lettres de la Duchesse de*** au Duc de***(1768).Oeuvres complètes,
Genève, Slatkine Reprints, T.II, 1968.

4. Damours, Louis; Lettres de Ninon de Lenclos au Marquis de Sévigné.
Amsterdam, François Joly, 1750.

5. Desboulmiers, Jean-Auguste Julien, dit; Honny soit qui Mal y pense, ou Histoire des Filles célèbres du XVIIIe siècle.
Londres, s.ed., 1780.

6. Desfontaines, Guillaume-François Fouques des Hayes;
Lettres de Sophie et du Chevalier de***, pour servir de Supplément aux Lettres du Marquis de Roselle (1765).
Paris, l'Esclapart, 1766.

7. Diderot, Denis; Les Bijoux indiscrets (1748).
Oeuvres romanesques,ed. H. Bénac, Paris, Garnier Frères, 1962.

8. Dorat, Claude-Joseph; Les Malheurs de l'Inconstance ou Lettres de la Marquise de Syrcé et du Comte de Mirbelle.
Amsterdam, s.ed., 1772.

9. Duclos, Charles-Pinot; Histoire de Madame de Luz (1740).
Oeuvres complètes, Genève, Slatkine Reprints, T.II, 1968.

Les Confessions du Comte de***(1741).
Ed. cit.: Oeuvres complètes, ibid.
Ed. consultée : Paris, Didier, 1969.

Acajou et Zirphile (1744).
Oeuvres complètes, Ibid.

Considérations sur les Moeurs de ce Siècle (1750)
Oeuvres complètes, T.I, 1968.

Mémoires sur les Moeurs (1751).
Oeuvres complètes, T.II, 1968.

10. Forgeot, Nicolas-Julien; Lucette et Lucas, (comédie en un acte et en prose).
Paris, Veuve Duchesne, 1781.

11. Gaudet, François-Charles; Bibliothèque des Petits-Maîtres, ou Mémoires pour servir à l'histoire du bon ton et de l'extrêmement bonne compagnie (1742).
Paris, Chez la petite Lolo, 1762.

12. Goldoni, Carlo; Memorie,
Torino, Guilio Einaudi, 1967.

13. Hancarville, Hugues d'; Monuments du culte secret des dames romaines, pour servir de suite aux "Monuments de la vie privée des douze Césars "(1784).
Rome, Imprimerie du Vatican, 1787.

14. Imbert, Barthélemy; Fanely ou les Egarements de l'Amour (drame en cinq actes).
Paris, s.éd., 1778.

15. Laclos, Choderlos de; De l'Education des femmes.
Oeuvres complètes, Paris, La Pléiade, 1959.

Lettres inédites de Choderlos de Laclos.
Ed. Louis de Chauvigny.
Paris, Société du Mercure de France 1904.

16. Louvet de Couvray, Jean-Baptiste;
Les Amours du Chevalier de Faublas (1786-1789).
Paris, Tchou, 1966.

17. Marivaux, Pierre Carlet de Chamblain de; La Vie de Marianne (1731-1741).
Ed. F. Deloffre, Paris, Garnier Frères, 1957.

18. La Mettrie, Julien Offray de; Anti-Sénèque ou le Souverain bien,
Potsdam, s.éd., 1750.

19. Monbart, Mme de (alias L'Escuun ou Sydow); Sophie ou l'Education des Filles. Berlin, s.éd., 1777.

20. Prévost, Abbé Antoine-François; Manon Lescaut (1731).
Ed. F. Deloffre et R. Picard, Paris, Garnier Frères, 1965.

21. Restif de la Bretonne, Nicolas-Edme; Le Paysan perverti, ou les dangers de la ville. S.l., s.éd., 1775.

La Duchesse ou la Femme-Sylphide (1781).
Les Contemporaines, Paris, Les Yeux ouverts (3 vol.), 1962.

Le joli Pied (1781)
Les Contemporaines mêlées,
Ed. J. Assezat, Paris, Charpentier et Cie., s.d.

La Paysanne pervertie, ou les dangers de la ville,
La Haye, Paris, Veuve Duchesne, 1784.

Ingénue Saxancour, ou la Femme séparée (1789).
Paris, J.-J. Pauvert, 1960.

22. Rousseau, Jean-Jacques; Julie ou La Nouvelle Héloise (1761).
Ed. cit., R. Pomeau, Garnier Frères, 1960.
Ed. consultée, Oeuvres complètes de.., Paris, La Pléiade, T.II, 1961.

23. Sade, Donatien-Alphonse-François, Marquis de;
Les cent vingt journées de Sodome ou l'Ecole du Libertinage (commencé dès 1785).
Oeuvres complètes du Marquis de Sade, Edition définitive, Paris, Cercle du Livre Précieux, T.XIII, 1967.

Les Infortunes de la Vertu (écrit dès 1787).
Ibid.,T.XIV.

Justine ou les Malheurs de la Vertu (1791).
Ibid., T.III, 1966.

Pensées, in : Opuscules (vers 1791).
Ibid., T.XIV, 1967.

La Philosophie dans le Boudoir ou les Instituteurs immoraux, Dialogues destinés à l'éducation des jeunes demoiselles (1796).
Ibid., T.III, 1966.

La Marquise de Ganges (1814).
Ibid., T.XI, 1967.

24. Voltaire; Dictionnaire Philosophique (1764).
Ed. Etiemble, Paris, Garnier Frères, 1967.

Romans et Contes.
Ed. H. Bénac, Paris, Garnier Frères, 1964.

C. XIXe siècle.

1. Barrès, Maurice; Sous l'Oeil des Barbares (1887).
   L'Oeuvre complète de Maurice Barrès,
   Paris, Club de l'Honnête Homme, T.I, 1965, pp.19-132.

2. Stendhal, Marie-Henri; De l'Amour (1822);
   Lausanne, Editions Rencontre, 1960.

D. XXe siècle.

1. Peslouan, Lucas de; Les Vraies Mémoires de Cécile de Volanges, rectifications et suite aux Liaisons dangereuses.(2 vol.).
   Paris, Henry Goulet, 1926.

2. Pierye de Mandiargues, A.; Beylamour,
   Paris, Jean-Jacques Pauvert, 1965.

III ETUDES CONSULTEES ET CITEES SUR LACLOS.

A. Etudes critiques.

1. Aldridge, Alfred-Owen; Essai sur les Personnages des Liaisons dangereuses en tant que types littéraires.
Paris, Minard, Archives des Lettres modernes, No.31, 1960.

2. Augustin-Thierry, A; Les Liaisons dangereuses de Laclos.
Paris, Société Française d'Editions Littéraires et Techniques, 1930.

3. Dard, Emile; Un acteur caché au drame révolutionnaire; le général Choderlos de Laclos, auteur des Liaisons dangereuses, 1741-1803 (1905).
Paris, Librairie Académique Perrin, 1936.

4. Delmas, A. et Y.; A la recherche des Liaisons dangereuses.
Paris, Mercure de France, 1964.

5. Laroch, Philippe; Liaisons dangereuses: De Crébillon Fils à Choderlos de Laclos (Thèse de Maîtrise non publiée).
Edmonton, Université de l'Alberta, 1968.

6. Seylaz, Jean-Luc; Les Liaisons dangereuses et la création romanesque chez Laclos (1958).
Genève, Droz et Paris, Minard, 1965.

7. Thody, P.M.W.; Laclos: Les Liaisons dangereuses.
Londres, Edward Arnold, 1970.

8. Vailland, Roger; Laclos par lui-même.
Paris, Le Seuil, 1953.

9. Versini, Laurent; Laclos et la Tradition. Essai sur les sources et la technique des Liaisons dangereuses.
Paris, Klincksieck, 1968.

B Articles.

1. Blum Carol; " A Hint from the author of Les Liaisons dangereuses?" Modern Language Notes, Vol.84, No.4, May 1969, pp.662-667.

2. Blum, Léon; " Essai sur Choderlos de Laclos ", in: L'Oeuvre de.., Paris, Albin Michel, T.II, 1962, pp.450-460. Article partiellement reproduit dans le journal L'Express du 8 février 1962.

3. Fréron, Elie-Catherine; "Les Liaisons dangereuses", Année Littéraire, T.III, Lettre VII, Paris, Chez Mérigot le jeune, 1782, pp.146-163.
In : Genève, Slatkine Reprints, T.XXIX, 1966, pp.222-227.

4. Gosselin, Monique; "Bonheur et Plaisir dans Les Liaisons dangereuses". Revue des Sciences Humaines, T.XXXV, No. 137, Janvier-Mars 1970, pp.75-85.

5. Greshoff, C.J.; "The Moral Structure of Les Liaisons dangereuses". The French Review, Vol.XXXVII, 1963-1964, pp.383-399.

6. Guy, Basil; "The Prince de Ligne, Laclos, and the Liaisons dangereuses: two notes".
Romantic Review, Vol.LV, 1964, pp.261-267.

7. Laufer, Roger; "La Structure Dialectique des Liaisons dangereuses". Pensée, Revue du Rationalisme Moderne, Vol.XCIII, Septembre-Octobre 1960, pp.82-90.

8. Lee, Vera; "Decoding Letter 50 in Les Liaisons dangereuses". Romance Notes, Vol.X, No.2, 1969, pp.305-310.

9. Malraux, André; "Laclos", in:
Tableau de la littérature française, XVII-XVIIIe siècles. Paris, Gallimard, 1939, pp.415-428.

10. May, Georges; "Racine et Les Liaisons dangereuses". The French Review, Vol.XXIII, 1949-1950, pp.452-461.

11. Mead, William; "Les Liaisons dangereuses and moral Usefulness". P.M.L.A., Vol.LXXV, 1960, pp.563-570.

12. Pappas, John; "Le Moralisme des Liaisons dangereuses". Dix-Huitième Siècle, revue annuelle publiée par la Société française d'Etude du XVIIIe Siècle,
Paris, Garnier Frères, Vol.II, 1970, pp.265-296.

13. Perkins, Jean; "Irony and candour in certain libertine novels". Studies on Voltaire and the Eighteenth Century, Genève, Besterman, T.LX, 1968, pp.245-259.

14. Pomeau, René; "Le Mariage de Laclos". Revue d'Histoire Littéraire de la France, Vol.LXIV, 1964, pp.60-72.

15. Preston, John; "Les Liaisons dangereuses: Epistolary Narrative and Moral Discovery".
French Studies, Vol.XXIV, No.I, Janvier 1970, pp.23-36.

16. Richard, François et Vermale, François; "Une Source nouvelle des Liaisons dangereuses : Le Comte de Valmont de l'Abbé Philippe Gérard".
Bulletin de la Librairie ancienne et moderne, n.s. 59, Janvier 1964, pp.1-5.

17. Thody, P.M.W.; "Les Liaisons dangereuses: Some Problems of Interpretation".
Modern Language Review, Vol.LXIII, No.4, Octobre 1968, pp.835-839.

18. Vartanian, Aram; "The Marquise de Merteuil, a Case of Mistaken Identity".
L'Esprit Créateur, Vol.III, No.4, Winter 1963, pp.172-180.

IV ETUDES CITEES, XVII-XVIIIe siècles.

A. Ouvrages

1. L'Art d'aimer, Au Siècle des Libertins et des Folles Marquises. Société Parisienne d'Imprimerie, 1961.

2. Assezat, Jean; Restif de la Bretonne, Les Contemporaines Mêlées. Paris, Charpentier, s.d.

3. Barbier, Antoine-Alexandre; Dictionnaire des Ouvrages Anonymes. Hildesheim, Georg Olms Verlagsbuchhandlung, 1963.

4. Bordeaux, Henry ; Marianna, La Religieuse Portugaise. Paris, Albin Michel, 1934.

5. Brocher, Jean-Jacques; Le Marquis de Sade et la Conquête de l'Unique. Paris, Le Terrain Vague, 1966.

6. Cabeen, D.C.; A Critical Bibliography of French Literature. Volume IV, the Eighteenth Century, Syracuse Univ. press. 1951.

   Id. Supplement, 1968.

7. Chadourne, Marc; Restif de la Bretonne, ou le siècle prophétique. Paris, Hachette, 1958.

8. Cherpack, Clifton; An Essay on Crébillon Fils. Durham, Duke Univ. press. 1962.

9. Dansette, Adrien; Histoire religieuse de la France contemporaine. Paris, Flammarion, 1951.

10. Dedeyan, Charles; Goldoni, Vie et Oeuvres. Paris, Centre de Documentation Universitaire, 1956.

11. Deloffre, Frédéric; Marivaux, Le Petit Maître Corrigé. Genève, Droz et Lille, Giard, 1955.

12. Diderot, Denis; Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des Sciences des Arts et des Métiers, par une Société de Gens de Lettres. Neufchastel, Samuel Faulche et Cie, T.IX, 1765.

13. Du Bled, Victor; Le Prince de Ligne et ses contemporains. Paris, Calman-Levy, 1890.

14. Goncourt, Edmond et Jules de; La femme au XVIIIe siècle.
Paris, Didot, 1862.

15. Gontaut-Biron, Comte R. de..; Un célèbre méconnu, le Duc de Lauzun (1747-1793).
Paris, Plon, 1937.

16. Henrion, M.; De l'Education des Filles, par Fénelon et l'Abbé Gérard.
Paris, Blaise Aîné, 1828.

17. Latreille, André; L'Eglise catholique et la Révolution française.
Paris, Hachette, T.I, 1946, T.II, 1950.

18. Laufer, Roger; Style rococo, style des lumières.
Paris, Corti, 1963.

19. Mauzi, Robert; L'Idée du Bonheur dans la Littérature et la Pensée françaises au XVIIIe siècle.
Paris, Armand Colin, 1967.

20. May, Georges; Le Dilemne du Roman au XVIIIe siècle; étude sur les rapports du roman et de la critique, 1715-1761.
New-Haven, Yale Univ. Press, 1963.

21. Planhol, René de; Les Utopistes de l'Amour.
Paris, Garnier Frères, 1921.

22. Pollitzer, M.; Le Maréchal galant, Louis, François, Armand Duc de Richelieu.
Paris, Nouvelles Editions Latines, 1952.

23. Poulet, Georges; Etudes sur le temps humain,
T.II, La Distance Intérieure. Paris, Plon, 1952.

24. Robert, Paul; Dictionnaire alphabétique et analogique de la Langue Française.
Paris, Société du Nouveau Littré, T.V, 1962.

25. Sturm, Ernest; Crébillon Fils et le Libertinage au Dix-Huitième Siècle, Paris, Nizet, 1970.

B. Articles.

1. Curtis, Jean: "Les Glossies".
La Nouvelle Revue Française,
Vol.XIV, Part. 4, Ier oct. 1966, pp.694-698.

2. Lièvre, Pierre; Préface des Lettres de la Marquise de M*** au Comte de R***.
Paris, Le Divan, Vol.IV, 1930, pp.I-XVII.

3. Sturm, E. et Picard, L.; Ed. critique des Lettres de la Marquise de M*** au Comte de R***. Paris, Nizet, 1970.

4. Toplak, Maria; "Homo Ludens et Homo Belligerens".
Modern Language Quarterly, Vol.XXVIII, No.2, June 1967, pp.167-176.

5. Tyrmand, Leopold; "La Nuit et le Moment".
The New-Yorker, Feb.28, 1970, p.96.

V OUVRAGES CONSULTES.

1. Abraham, Pierre et Desné, Roland; Manuel d'Histoire Littéraire de la France.
   Tome III,1715-1789.
   Paris, Editions Sociales, 1969.

2. Baldner, R.W.; Bibliography of Seventeenth-Century French Prose Fiction.
   New-York, Columbia Univ. press, 1967.

3. Chénier, Marie-Joseph de; Tableau Historique de l'Etat et des Progrès de la Littérature Française, depuis 1789.
   Paris, Maradan, 1816.

4. Du Bled, Victor: La Société Française du XVIe siècle au XXe siècle.
   Séries VI et VII, XVIIIe siècle,
   Paris, Librairie Académique Perrin et Cie, 1908-1909.

5. Greene, E.J.H.: Marivaux.
   Toronto Univ. Press, 1965.

6. Henriot, Emile; Les Livres du second Rayon, Irréguliers et Libertins. (1926).
   Paris, Grasset, 1948.

7. Rousset, Jean; Forme et Signification (1962).
   Paris, José Corti, 1964.

8. Vadim, Roger et Vailland, Roger; Les Liaisons dangereuses 1960 (scénario)
   Paris, Juliard, 1960.

9. Vadim, Roger et Vailland, Roger; Les Liaisons dangereuses 1960 (scénario)
   New-York, Ballantine Books, 1962.

VI ARTICLES CONSULTES.

1. Allem, Maurice; Introduction aux Oeuvres complètes de Choderlos de Laclos.
   Paris, La Pléiade, N.R.F., 1959, pp.IX-XXV.

2. Barthes, Roland; "L'Arbre du Crime".
   Tel Quel (numéro spécial sur Sade), Vol.XXVIII, Hiver 1967, pp.23-37.

3. Damish, Hubert; "L'Ecriture sans mesures".
   Tel Quel, vol.cit., pp.51-65.

4. Etiemble, René; Introduction aux Egarements du Coeur et de l'Esprit.
   Paris, Armand Colin, 1961, pp.XII-XXXI.

5. Klossowski, Pierre; "Sade ou le philosophe scélérat".
   Tel Quel, vol.cit., pp.3-22.

6. Lay, Robert; "Love and vengeance in the late eighteenth century French novel".
   L'Esprit Créateur (numéro spécial sur Laclos), Vol.III, No.4, Winter 1963, pp.157-166.

7. Le Hir, Yves; Introduction aux Liaisons dangereuses.
   Paris, Garnier Frères, 1961, pp.Vii-L.

8. Lemieux, Raymond G.; Le jeu des temps comme moyen d'action et d'analyse dans les Liaisons dangereuses.
   Thèse de Doctorat non publiée, University of Iowa, 1969, Abstract in: Dissertation Abstracts, D.A.30: 728A-729A.

9. Le Vayer, P.E.; "Les écrits politiques de Laclos".
   Revue d'Histoire Littéraire de la France.
   69e année, No.I, Janvier-Février 1969, pp.51-60.

10. May, Georges; "The Witticisms of Monsieur de Valmont"
    L'Esprit Créateur, Vol.cit., pp.181-187.

11. Maynial, Edouard; Introduction aux Liaisons dangereuses.
    Paris, Société des Belles Lettres, Tome I, 1943, pp.VII-LXXXIII.

12. Ouellet, Réal; "Deux Théories romanesques au XVIIIe siècle: Le Roman Bourgeois et le Roman Epistolaire."
    Etudes Littéraires, Vol.I, No.2, Août 1968. pp.233-250.

13. Pizzorusso, Arnaldo; "La Struttura delle Liaisons dangereuses". A.F.L.C., Cagliari, Universita Facolta di Lettere e Filosophia Annali. Vol.XIX 2, 1952, pp.50-88.

14. Pomeau, René; "D'Ernestine aux Liaisons dangereuses: le dessein de Laclos". Revue d'histoire Littéraire de la France, 68e année, No.3-4, Mai-Août 1968, pp.618-632.

15. Rustin, J., "Mensonge et Vérité dans le roman français du XVIIIe siècle ". Revue d'histoire Littéraire de la France, 69 année, Février 1969, pp.13-38.

16. Sollers, Philippe; "Sade dans le texte". Tel Quel, Vol. cit., pp.38-50.

17. Tort, Michel; "L'Effet Sade". Ibid., pp.66-83.

APPENDICE

Un exemple de l'"aisance des ridicules" et de la mesquinerie des propos dont parle Versac, nous est donné par ce passage tiré de la Bibliothèque des Petits-Maîtres de Gaudet.

> Je souhaite que la conversation suivante, que je donne au public telle que je l'ai entendue, puisse opérer un effet aussi salutaire sur l'esprit de quelques-uns de mes lecteurs... [Qu'ils soient] surpris et révoltés de ces grossièretés dégoûtantes, et se promettent de ne jamais jurer... -
>
> CIDALISE , ARIMON ET DORVAL.
>
> ARIMON. Il y a un siècle au moins que je te cherche, mon cher Dorval. Où te foures-tu? Je n'ai pas manqué un seul jour les toilettes courues. J'ai assisté régulièrement à tous les petits soupers de Paris. On m'a vu à la Cour, à la messe aux Petits-Pères, au Palais-Royal, à tous les midis du monde. J'ai parcouru au spectacle tous les incognito. J'ai examiné à l'opéra tous les masques de ta taille. J'ai demandé partout des nouvelles de tes deux chevaux barbes. Ce sont bien les deux plus jolies bêtes pour un rendez-vous de vitesse .... A propos comment te portes-tu? Pour Cidalise est comme-ça.....oui comme à l'ordinaire, singulièrement bien, elle impressionne tous les coeurs sans s'en apercevoir.
>
> CIDALISE. Vous voilà vous, toujours saillant, toujours élégant, rarement sincère. J'étais excédée de ne point vous voir. Dorval et vous, vous êtes d'une rareté singulière. Il y a des gens qui s'invisibilisent souvent parce qu'ils s'usent en se montrant; mais vous autres que craignez-vous? vous êtes toujours tous neufs.
>
> DORVAL. J'arrive de la campagne. Nous avons chassé la grosse bête. Nous avions à faire au plus fin des cerfs. Il a mis trois fois mes chiens en défaut, et vous savez ce que sont mes chiens. Je défie qu'on trouve des chiens de meilleur nez, ni des piqueurs plus intelligents que les miens. Ces animaux me coûtent un argent qui n'est pas croyable. Je me ruine en équipage de chasse; c'est ma folie..... Le vieux Arimon est très mal, à ce qu'on m'a dit; je t'en félicite, mon ami. C'est une très-sotte chose que le mari d'une mère; ces gens-là ont la rage de se croire nos pères. Le tien par exemple..... ce vieux bon homme t'empêche de te ruiner. Sans lui, je gage, tu aurais déjà la célèbre M.... c'est un raccourci de gentillesse que cette fille-là. C'est bien le meilleur petit sujet pour expédier un homme dans la règle des vingt-quatre heures.....Vous savez les nouvelles. Peste!

le Maréchal Daun est un grand homme. On m'a lu le détail de la dernière affaire. J'en suis transporté. Il faut être patriote. Comment donc, vingt mille prisonniers! C'est un exploit digne de Charles XII, ce héros de l'Asie....

CIDALISE. Je ne connais personne qui soit mieux en odeurs que vous. Je veux prendre l'adresse de votre parfumeur. Il n'y a qu'un Arimon au monde pour déterrer l'élixir de ces bagatelles dont on ne peut se passer.

ARIMON. Envoyez-moi votre <u>nécessaire</u>; je me charge de le faire remplir. Je veux même faire votre provision de rouge, car le vôtre ne dit décidément rien. On vient de donner une nouvelle édition du Cuisinier Français, avec des notes composées, dit-on, par un Abbé ruiné. J'ai fait faire l'épreuve de plusieurs ragoûts nouveaux qui y sont indiqués: c'est d'un piquant!... Un pareil livre doit être dans toutes les bibliothèques; c'est vraiment un ouvrage utile ; voilà les Auteurs que le gouvernement devrait récompenser bien préférablement à tous ces écrivains plagiaires, qui déraisonnent gravement en politique et en morale, et qui savent à peine ce que c'est qu'un poulet à la tartare. Cependant cet Auteur profond, cet estimable Abbé qui nous fait faire si bonne chère, ayant employé son bien à des épreuves dispendieuses, court risque de mourir de faim.

....

DORVAL. Vous avez-là des dentelles singulièrement belles: votre habit est exquis. Avez-vous toujours cette diligence où Vénus est représentée sortant du sein des ondes. Il y a là des petits amours qui sont d'une malice!...Elle est exactement nue votre Vénus, et ça n'est point du tout indécent ..... Avez-vous rencontré le Marquis de ***. Sa broderie saute aux yeux.

ARIMON. C'est un dessin nouveau qui ressort miraculeusement bien sur le velours cramoisi.

DORVAL. Vous vous moquez, l'habit est de velours ponceau.

ARIMON. J'ai des yeux, et je me connais en couleur, je crois; l'habit est cramoisi, très-cramoisi.

DORVAL. Je le soutiens ponceau; mais en honneur ceci est d'un sérieux.....<u>arraisonnons</u> un peu. Vous me connaissez, Arimon, et je ne passe pas pour voir trouble. Vous me donnez un ridicule affreux.

ARIMON. Ridicule, point du tout. La malfaisance de mon étoile m'a rendu la vue très-basse, mais à l'aide d'un verre je distingue très-nettement les objets qui méritent d'être fixés.... Vous vous écartez vous-même de l'ordre des procédés en soutenant une fausseté décidée. J'en fais juge Cidalise, si elle a vu le Marquis.

DORVAL. Et moi de même. Prononcez, Madame : le Marquis est-il en cramoisi? en Cramoisi, ah, ah, ah.

CIDALISE. J'ai examiné la chose avec une singulière attention: l'habit du Marquis n'est point cramoisi.

DORVAL. Vous le voyez, mon cher, vous êtes condamné au tribunal des grâces, et c'est un arrêt sans appel.

CIDALISE. L'habit n'est point cramoisi, et cependant vous n'avez point gagné, Dorval. C'est un ponceau clair.

DORVAL. Oui, justement ponceau clair.

ARIMON. Ponceau clair, si vous voulez. A propos de ponceau, savez-vous que la Marquise de B.... a une robe de cette couleur qui lui va.....

CIDALISE. Oui, mais la Marquise est de ces femmes qui ne vont à rien ...
....

DORVAL. Il est sept heures, Je me rends chez moi pour y trouver un homme qui a le privilège de m'ennuyer toutes les semaines pendant deux heures. C'est mon oncle. Plaignez-moi, Cidalise. Je quitte l'amour et les grâces pour un triste parent qui encore ne sent pas le sacrifice que je lui fais; qui a l'audace de me dire que le temps le mieux employé est celui que je passe à l'entendre. C'est un homme de bon sens comme sont tous les oncles; mais que le bons sens est maussade! Adieu, Arimon, adieu divine Cidalise; Dieu vous préserve des oncles et du bon sens (pp.41-48.)